


NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
8
12 — G
26
ROMA

SERMONS
DU PERE
CHEMINAIS,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

TOME SECOND.

TROISIE'ME EDITION.

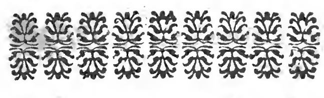


Sur l'Imprimé.

A PARIS,
Chez George & Loüis Josse ; ruë S. Jacques, à la Couronne d'épines.

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



SERMONS

Contenus dans le Second Tome.

SERMON



SERMON
SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio viarum suarum.

Le Seigneur m'a possedée dés le commencement de ses voyes. Au Ch. 8. des Proverbes.

QUELLE est cette fille chérie du Ciel, à qui l'Eglise applique aujourd'huy ces paroles, & qui peut se glorifier de n'avoir jamais esté sous l'esclavage du démon ? C'est une pure créature, que Dieu a choisie pour mere ; faut-il s'étonner qu'il ait esté si

jaloux de la possession de son cœur, & qu'il s'en soit reservé les premiers hommages ? C'est un temple où toute la plenitude de la Divinité doit résider ; est-il surprenant qu'il n'y souffre pas la moindre profanation ? C'est un sang dont le saint Esprit doit luy former un corps ; n'est-il pas juste qu'il l'empesche de se corrompre ? Le Saint des Saints pourroit-il s'allier avec une chair soüillée du peché ?

Apprenons donc de l'Eglise à révérer dans Marie une prérogative si singuliere, sans vouloir approfondir ce mystére par une curiosité infidelle, qui déroge à la gloire de la Mere du Sauveur. Mais quelle instruction en devons-nous tirer pour l'édification de nos mœurs. Enfans de haine & de colere pouvons-nous éviter la triste disgrace, où nous avons esté enveloppez dés le premier moment de nostre origine ? Pouvons-nous faire que ce moment fatal ne soit pas un moment de malédiction pour nous ? Le fils d'un pere rébelle peut-il venir au Monde

sans porter la marque de cette révolte ? Non, MESSIEURS, je ne prétends pas vous proposer pour modéle un avantage, qui est un pur effet de la liberalité de Dieu. Mais ne croyez pas pour cela que ce mystére soit sans instruction pour nous. Car c'est de cette prérogative, qui n'est accordée qu'à la Mere d'un Dieu, que je prétends tirer la leçon la plus importante pour le salut de l'homme, je veux dire, l'idée qu'il se doit former de la grace sanctifiante : comment cela ? en vous faisant considerer deux véritez que je voudrois aujourd'hui pouvoir imprimer bien avant dans vos esprits, & qui vont faire tout le partage de ce discours. La premiere est que rien n'est plus digne de nôtre estime, que la grace sanctifiante : & la seconde que rien n'est plus digne de nos soins, que la conservation de cette mesme grace. En un mot, MESSIEURS, Dieu nous apprend dans ce mystére à estimer la grace sanctifiante, par la distinction qu'il prétend faire de Marie, en la luy donnant dés le moment de son

origine, c'est le sujet de mon premier point. Marie nous apprend à la conserver, par la correspondance qu'elle apporte à cette grace, c'est le sujet de mon second point. Demandons par son entremise les lumieres du saint Esprit. *Ave.*

I. PARTIE.

C'EST un malheur d'autant plus déplorable qu'il est plus commun à tous les hommes, de n'estimer que les biens qui tombent sous leurs sens. Ainsi quelque peinture avantageuse que je fasse de la grace sanctifiante, comme c'est un bien surnaturel, qui n'est pas sensible, je n'en puis donner qu'une foible idée aux gens du Monde. En vain je vous diray que c'est ce caractere divin qui nous fait enfans de Dieu, qui nous donne une parfaite ressemblance avec nostre Pere celeste, qui nous confere un droit legitime sur l'heritage du Ciel; que c'est elle qui fait tout l'agrément, & toute la beauté d'une ame aux yeux du Seigneur : un mondain qui ne juge que par les sens, écoute ces paroles comme une lan-

gue étrangere qu'il n'entend pas; *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* Ne pouvant donc vous faire sentir l'excellence de la grace sanctifiante dans elle-même, je veux aujourd'hui vous en faire connoistre le prix par l'estime que Dieu en fait, & par la préference qu'il luy donne en ce mystére au dessus de tous les biens de la vie. Deux réflexions déveloperont cette verité. La premiere est, qu'un Dieu voulant se choisir une mere qui fust digne de luy, n'a pas eu en veûë pour la distinguer les avantages de la naissance, les biens de fortune, l'élevation du rang, l'éclat de la puissance mondaine, ni mesme les qualitez naturelles; mais la seule grace sanctifiante donnée dés le premier moment de la conception. Cela nous apprend, Chrétiens, que c'est un bien d'un ordre supérieur, au dessus de tous les biens naturels, & par conséquent que nous devons le préferer à tout le reste. La seconde réflexion est, que Dieu pour empescher que Marie ne fust un mo-

ment l'objet de ſa haine (car remarquez, MESSIEURS, qu'il ne s'agiſſoit que d'un ſeul moment) que Dieu, dis-je, a mieux aimé paſſer pardeſſus les régles de ſa Providence ordinaire, & établir un nouvel ordre de decrets : inſtruction ſalutaire, qui doit faire comprendre à tous les Chrétiens, que la privation de la grace eſt un ſi grand mal, que pour l'éviter un moment, il n'y a rien qu'on ne doive mettre en œuvre, ou pluſtoſt qu'il n'y a rien qu'on ne doive ſacrifier. Expliquons ces deux penſées ſi capables de nous donner une haute idée de la grace ſanctifiante.

Pour entrer dans la premiere, faiſons une ſuppoſition qui vous paroiſtra chimérique, mais qui donnera jour à ma penſée. Imaginons-nous, MESSIEURS, que quelqu'un de vous ait la liberté de ſe choiſir une mere telle qu'il la pourroit ſouhaiter : quelles ſeroient d'abord ſes premieres veûës ? Jugeons-en par ces douces reſveries, où l'eſprit s'égare quelquefois en ſuivant ſans

réflexion les vains mouvemens de l'ambition naturelle, avec laquelle nous naiſſons. Combien de fois a-t-on ſouhaité d'eſtre né riche, puiſſant, de qualité, bien fait ? quel eſſor ne donne-t-on point à ſon imagination ? quelle carriere n'ouvre-t-on pas à ſes deſirs ? Jugez par là du choix que vous feriez, Les mondains enteſtez de la nobleſſe, de la grandeur, de la beauté, s'efforceroient de réünir dans un ſeul ſujet tout ce qui pourroit contenter leur ambition, & flatter leur amour propre. Homme aveugle, c'eſt ainſi que le Monde vous apprend à n'eſtimer que les biens ſenſibles ; apprenez aujourd'hui par le choix d'un Dieu, qu'il eſt un bien infiniment ſuperieur, à quoy vous ne penſez pas, & qui doit marcher devant tous les autres.

Maiſtre de ſe choiſir une mere qui fuſt ſur le Troſne, & de la rendre ſouveraine de tous les Royaumes du Monde, il ne penſe à rien moins, MESSIEURS. S'il l'a fait ſortir d'un ſang illuſtre, qui avoit raſſem-

blé le Sacerdoce, & la Royauté, ce n'est pas tant en veûë de la noblesse, que pour recompenser la foy d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, & la sainteté de David. Car s'il avoit cherché la splendeur de la naissance, auroit-il choisi une noblesse tombée en roture, réduite à la condition d'artisan, devenuë pauvre, obscure, sans nom, sans charges, & sans emplois? Non, MESSIEURS, il ne pense point à tous ces avantages, qui vous touchent si fort. Ces biens naturels seroient communs à Marie avec tous les gens du Monde. La Mere d'un Dieu merite une distinction, un privilege qui luy soit tellement propre, qu'il ne convienne à personne qu'à elle. Or quel est cet avantage auquel Dieu s'attache préferablement à tous les autres, & qui fait le caractere de la grandeur de Marie? C'est la grace sanctifiante qui distingue le premier moment de sa Conception : ce moment où le pauvre & le Monarque sont également envelopez dans la disgrace du Seigneur; & où l'on peut appliquer ces

paroles de Salomon ; *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium :* ce moment honteux à tous les hommes, est un moment de gloire pour elle. Fille du Tres-Haut, heritiere du Ciel, digne objet de l'amour d'un Dieu ; elle voit tous les enfans d'Adam esclaves du demon, heritiers de l'enfer, victimes de la justice Divine. Voilà la seule prerogative que le Seigneur ait jugé digne de la mere qu'il a choisie, & la marque la plus sensible qu'il pouvoit donner aux hommes, de l'estime qu'il fait de la grace sanctifiante. *Sap. c. 7*

Belle leçon pour vous, Chrétiens Auditeurs. Je ne demande pas que vous n'ayiez que de l'indifference, & que du mépris pour tous les avantages de la nature, ou de la fortune. Plût à Dieu que vous fussiez parvenus à ce point d'élevation si digne d'une ame chrétienne ! Ce degré de perfection n'est si vous voulez que de conseil. Mais un devoir d'obligation pour vous, c'est de régler vostre estime sur la qualité des biens qu'on vous présente, & de

donner à chacun le rang qu'il mérite ; c'est de mettre la grace avant tous les autres. Joüissez à la bonne heure des avantages que vous avez reçûs de la main du Seigneur ; mais estimez plus en vous celuy qui vous rend agréable à ses yeux. Héritiers de Jesus-Christ, enfans adoptifs de Dieu, usez des biens de la terre comme en usoit la Reine Esther. Parvenuë à la faveur d'un Prince puissant ; adorée dans une Cour, dont elle faisoit la gloire & les délices ; née avec toutes les qualitez d'esprit & de corps, qui attiroient sur elle les yeux du Monde ; obligée par son état de se trouver aux festes & aux réjoüissances, qui se faisoient à la Cour ; *Tu scis necessitatem meam*, Seigneur, disoit-elle à Dieu, vous connoissez mieux que personne à quoy m'obligent les devoirs d'une condition, où vous m'avez engagée. *Et nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo huc translata sum, usque in præsentem diem, nisi in te, Domine Deus Abraham.* Vous sçavez que depuis que j'ay esté conduite par vos

Esther. c. 14.

ordres dans ce ſuperbe Palais, je ne me ſuis point laiſſé ébloüir à l'éclat d'une fortune, qui aveugle tant de gens. Vous ſçavez qu'au milieu des honneurs & des plaiſirs, comblée de biens & de tréſors, je n'ay jamais eu un moment de ſatisfaction, que dans la penſée que j'eſtois bien avec vous, ô Dieu de nos peres. Vous eſtes témoin des ſentimens les plus ſecrets de mon cœur. S'eſt-il jamais laiſſé charmer par la vaine joye, qui jette les Grands dans une yvreſſe profonde à voſtre égard ? Ay-je pû goûter d'autres douceurs, que celle de me voir en grace avec vous ? Inſenſible à tous les objets profanes, je vous ay cherché dans moy-meſme ; & plus heureuſe de vous y trouver que de me voir ſur le Trône, j'ay ſenti intérieurement une joye pure, qui n'eſt meſlée d'aucun chagrin ; une joye paiſible, qui ne m'eſt point diſputée par des rivaux jaloux de mon état ; une joye durable, qui n'expire point avec une feſte publique ; une joye conſtante, qui n'a point de retour fâcheux ; une joye

solide, qui remplit toute l'étenduë de mon cœur ; une joye sainte, qui loin de me rendre criminelle, comme font les plaisirs du Monde, me sanctifie devant vous. Vous le sçavez, mon Dieu, que si j'ay esté contrainte de vivre dans le luxe & dans l'éclat, j'ay toûjours preferé l'honneur de vous servir à toutes les grandeurs de la terre.

De cette verité fondamentale de nostre Religion il en suit une autre, qui en est comme la conclusion naturelle, sçavoir que la privation de la grace est le plus grand de tous les maux : verité qui nous est insinuée d'une maniére si sensible dans le mystere que nous celebrons aujourd'huy.

De quoy s'agissoit-il, pour obliger Dieu de donner à Marie une prerogative aussi singuliere que l'est celle d'estre conçûë sans peché ? Il s'agissoit d'estre un moment sous l'esclavage du demon, & dans la disgrace de Dieu. Qu'est-ce qu'un moment dans cet état à en juger selon le Monde, & un moment dont Dieu

auroit reparé la honte par tous les dons de la grace ? Ne pouvoit il pas la sanctifier ensuite comme saint Jean-Baptiste, & Jéremie ? Non, MESSIEURS, ne confondons point les serviteurs de Dieu avec sa Mere. Ce moment étoit comme un coup mortel à l'honneur du Fils, autant qu'à celuy de la Mere : pour aller au devant il n'est point de régles ordinaires qui arrestent la Providence. Elle s'est engagée à mettre une inimitié entre le serpent & la femme, *Inimicitias ponam inter te & mulierem*, il ne faut pas qu'il y ait entre eux un moment d'intelligence. Il vaut mieux pour cela renverser l'ordre naturel des choses ; & faire entrer Marie dans un nouvel ordre de decrets. Dieu la tirera de la masse corrompuë d'Adam, où elle seroit enveloppée dans la disgrace commune.

Gen. c. 3.

Mais comment luy donner part à la Rédemption du Sauveur : si elle n'est pas comprise dans le nombre des criminels, qui doivent estre rachettez ? Elle y aura part, Chrétiens,

par la voye de préservation ; voye plus avantageuse & plus honorable que la voye de réparation. Mais du moins aura-t-elle part à la dette que tous les hommes ont contractée? Non, MESSIEURS, l'ombre seule du péché fait horreur à Dieu: on délivre Marie de cette obligation honteuse ; l'Eglise inspirée du saint Esprit passe par dessus toutes ces difficultez. Elle n'a pas de peine à concevoir qu'un Dieu veüille naistre d'une fille pauvre, sur la paille, dans une étable; qu'un Dieu s'assujettisse aux miseres & aux infirmitez de l'homme; elle ne trouve rien en cela qui déroge à sa gloire ; Dieu peut tout aimer hors le péché : mais qu'il veüille naistre d'une mere qui ait esté un moment séparée de lui, un moment esclave du démon, voilà ce que l'Eglise ne peut croire ; cela luy paroist monstrueux & inconcevable : elle deffend à tous les fideles d'enseigner que Marie ait esté sujette au péché originel ; & si elle n'a pas esté jusqu'à décider la chose, elle explique assez sa pensée, puisque non seulement elle permet qu'on

croye l'Immaculée Conception de la Vierge, mais qu'elle exhorte les fideles à le croire.

Quand sera-ce, Chrétiens, que nous entrerons dans l'esprit des mysteres que l'Eglise nous enseigne ? Assemblez dans ce saint lieu pour celebrer la Conception de Marie, vous croiriez lui faire injure de penser qu'elle eust esté jamais dans la disgrace de Dieu: un moment dans le peché vous paroist indigne d'elle ; & il ne vous paroist pas indigne de vous d'y passer les mois, les années, & peut-estre la vie entiere. Car voilà la conduite de la pluspart des gens du Monde : non seulement on perd la grace sans peine & sans resistance, mais on demeure avec tranquillité dans ce malheureux état, qui est le comble de la misere. *Profundè peccaverunt*, dit le Prophete Osée, Seigneur, ils ont peché, & ce n'est pas une legere playe, mais une playe profonde, que le peché a fait dans leur cœur : ce n'est pas un leger sommeil qui les endort, c'est une profonde létargie, qui les tient assoupis. En vain vous faites retentir à Ose c, 9.

leurs oreilles les veritez de la foy, l'éternité des peines à quoy ils s'exposent, la felicité des Saints qui n'eſt plus pour eux, la colere d'un Dieu, qui ne peut s'empêcher de les haïr; qui menace & qui a en main le pouvoir de ſe venger, l'inutilité de leurs bonnes œuvres, l'anéantiſſement de tous les merites paſſez; toutes ces impreſſions ſi capables de remüer les conſciences, ne touchent plus le mondain nourri dans le crime,& vendu au peché, comme dit ailleurs le Prophete. Pourquoy cela? *Profundè peccaverunt.* C'eſt la peine du peché de rendre le pecheur inſenſible à ſa miſere.

Ah! Chrétiens, quel charme a donc pour vous le peché? Je ne me plains pas, écrivoit autrefois ſaint Bernard à un pecheur, je ne me plains pas, de ce que vous étes ſorti de voſtre devoir: mais de quoy je me plains; c'eſt que vous n'y ſoyiez pas encore rentré, c'eſt que vous ayiez eſté ſi long-temps à revenir à vous-même: *Non queror quod abieris, ſed quod jam non redieris queror.* Vous pourriez

peut-être excuſer vôtre déſordre, en diſant que l'occaſion étoit perilleuſe, la tentation forte, la paſſion violente, que l'exemple des autres vous a entraîné, qu'un premier mouvement n'a pas donné lieu aux réflexions ſolides qui pouvoient vous retenir ; je veux croire que vôtre faute eſt excuſable, quoiqu'à peſer toutes ces circonſtances, peut-être ſeroit-il aiſé de vous confondre : encore une fois je veux croire qu'il y a eu plus de fragilité, que de malice dans voſtre cheûte. Mais quelle excuſe avez-vous pour ne pas rentrer en grace avec Dieu, aprés l'avoir offensé ? Qu'a le peché de ſi agreable aprés qu'il eſt commis ? La paſſion vous a emporté ; que la raiſon, que la foy ne vous fait-elle revenir ? Que vous reſte-t-il preſentement de voſtre faute, que la honte de l'avoir commiſe ? Combien de fois vous eſtes-vous reproché à vous-même ce plaiſir paſſager, qui vous a échappé, qui a paſſé comme un ſonge ? Il faut que vous ſoyiez bien ennemi de vous-même, pour ne vous aider pas dans ces bons momens.

Mais on n'y pense pas, me direz-vous. Ah? Voilà le comble du mépris à l'égard de Dieu. Plus coupables de n'y penser pas aprés l'avoir offensé, qu'en commettant l'offense mesme, vous sçavez que vous estes mal avec lui, & sur cela vous estes tranquilles, froids, indifferens. On ne peut porter l'outrage plus loin : en estre venu là, c'est avoir franchi le dernier pas. Quand on est tombé dans la disgrace d'un Grand, se comporte-t-on de la sorte? Differe-t-on de se rapprocher de lui? Si l'on apperçoit quelque changement sur son visage, si un coup d'œil, si quelque parole échappée sans reflexion, vous a fait sentir qu'il est irrité, quel fonds de reflexions, de soupçons, de craintes; quels fantosmes ne se fait-on pas? Mais quels soins d'aller au devant des suites, de pressentir, de sonder par soy-mesme, par ses amis, de faire parler, de ne laisser pas vieillir l'offense, de la réparer, de l'effacer par de nouveaux services, & tout cela souvent sans succés? Voilà ce qui fait la jalousie de nostre Dieu. Il voit de quel air

les maistres du Monde sont servis : il voit le Courtisan occupé des bonnes graces de son Prince, inquiet pour sçavoir comment il est dans son esprit, étudiant son visage, tirant des conjectures du moindre de ses regards, se faisant pour un mot équivoque des sujets d'apprehension, & en perdant mesme le repos ; mais aussi transporté de joye & hors de lui-mesme au moindre signe de retour. Dieu voit qu'on en use de la sorte à l'égard des hommes, tandis qu'on est tranquille sur la perte de la grace : qu'il fulmine, qu'il menace, qu'il intimide ; qu'il rappelle, qu'il caresse, il est toûjours également méprisé : quel sujet d'indignation pour un Dieu, qui prend la qualité de maistre jaloux ? *Dominus zelotes nomen ejus.* Exo. c. 34. Estes-vous donc, Seigneur, un ennemi si peu redoutable, qu'on puisse vivre mal avec vous sans crainte ? Estes-vous un maistre si méprisable, qu'on puisse vous regarder avec indifference ? Mais estes-vous un Dieu si peu aimable, qu'on puisse vivre sans vous aimer ?

La fausse securité des justes pré-

tendus n'eſt pas moins à plaindre. Dés qu'on a pris le parti de la dévotion, il ſemble qu'on ſoit confirmé en grace; on ne penſe plus à ſon état; on n'eſt plus en peine que ſur celui de ſon prochain. Il eſt quelquefois plus aiſé de réveiller un grand pecheur, que ces perſonnes qui font profeſſion de pieté. Et cependant le ſaint Eſprit nous aſſeûre, qu'aucun ne ſçait s'il eſt digne de haine ou d'amour: *Neſcit homo utrùm amore, an odio dignus ſit*: je ne vois pas qu'on excepte perſonne, *Neſcit homo*, nul homme ne ſçait s'il eſt en grace avec Dieu. Terrible incertitude, Chrétiens, & qui ſeul devroit allarmer vos conſciences, & plus encore celles des gens de bien, qui ne comptent plus que ſur la grace, & qui en font leur capital. Car s'ils ont eſté trompez, s'il arrive qu'ils ſe trouvent dans la diſgrace du Seigneur, que deviendront tant de bonnes œuvres? A quoy ſervira ce zéle, qui éclate dans le Monde? Que faut-il attendre de ces aumônes, de ces prieres, de ces jeûnes? A quoy aboutiront ces meditations,

Eccl. c. 9.

ces lectures, ces retraites ? De quel merite seront devant Dieu tant de pieuses actions sur lesquelles on se rassûre ?

J'en ay vû, dit le Sage, dont la conduite attireroit les éloges de toute une Ville, qu'on proposoit comme des modeles de vertu, & qui estoient ensevelis dans le sommeil du peché. *Vidi impios sepultos ... laudabantur in civitate quasi justorum operum* : Eccl. c.8. mais rien n'est plus vain ni plus frivole que cette estime, sur laquelle on se repose : *Sed & hoc vanitas est.* On peut donc estre proposé des hommes, estre approuvé par des Directeurs comme un exemple de pieté, & cependant n'estre pas bien avec Dieu. Il y a même apparence que la chose arrive souvent ainsi : car enfin quel orgueil, quelle jalousie, quelle délicatesse sur le point d'honneur, sur les moindres marques de préference, parmi des gens qui font profession de vertu ? Quel entestement, quelle opiniastreté à soûtenir leurs sentimens ? Quelle liberté de juger, de censurer, d'interpreter les actions



d'autrui ? Quelle negligence à s'acquitter de ses devoirs les plus essentiels ? Combien d'occasions délicates, où il est si difficile de discerner qui regne dans le cœur ? si Dieu en est le maistre, ou si le peché y domine ? Avec quelle froideur s'approche-t-on des Sacremens ? Pourveu qu'on évite certains défauts scandaleux qui deshonorent dans le Monde, on est content : comme si l'on ne perdoit pas aussi-bien la grace de Dieu par les vices de l'esprit, que par les vices du corps.

Mais on n'est point mal avec Dieu, me direz-vous, tant qu'on croit estre en grace, & qu'on ne s'aperçoit pas qu'on soit en peché mortel. Abus, Chrétiens, quand cette fausse securité vient d'une ignorance affectée, d'un libertinage de conscience qui se fait des principes larges, qui prend pour régle un mauvais usage, l'approbation des flateurs, l'exemple des plus relaschez, certaines coustumes receuës dans chaque profession. Non, non, Messieurs, on ne prescrit point contre l'Evangi-

le ; on n'est pas innocent devant Dieu pour avoir ignoré ce qu'on doit sçavoir : mais sur tout quand la conscience est troublée de certains doutes qu'on ne veut pas éclaircir, qu'on est presque fasché d'avoir, avec lesquels on agit à l'ordinaire pendant le cours de la vie, & avec lesquels neanmoins on ne voudroit pas mourir. Ces doutes qu'on traite si volontiers de scrupules, de foiblesses, & qui sont les plus purs rayons de la lumiere divine ; avec lesquels l'on fait tant de confessions superficielles, sans parvenir jamais à se calmer entierement : ces doutes si solidement fondez, si rarement examinez, si fortement combattus, ces doutes, dis-je, nous rendent inexcusables devant Dieu. L'Ange de Laodicée, cet Ange si fameux dans l'Apocalypse, se croyoit en grace, & il le croioit de si bonne foy, qu'il en faisoit gloire, comme saint Jean le luy reproche : *Dicis, quod dives sum, & locupletatus, & nullius egeo* ; vous vous glorifiez de vos bonnes œuvres ; je suis riche, dites-vous, & dans l'abon- *Apoc. c. 3.*

dance ; je n'ay besoin de personne auprés de Dieu : & moy je vous dis, que vous estes miserable, pauvre, aveugle, dénué de tous biens, & d'autant plus digne de compassion, que vous ne sentez point le déplorable état où vous estes ;
Ibid. *Et nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cæcus, & nudus.* Il en est de ces justes prétendus comme de certaines gens qui sont la duppe du Monde, qui comptent sur le credit & sur la faveur de leurs amis, qui croyent avoir gagné les bonnes graces du Maistre ; & lorsqu'il en faut venir à la preuve effective, ils s'apperçoivent trop tard, qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils pensoient. Tel est l'état de plusieurs Chrétiens, qui s'estiment riches en merites, & qui à la mort se trouvent les mains vuides devant Dieu. Mais vous comprenez peut-estre le prix & l'excellence de la grace, assez pour la regarder comme le plus grand de tous les biens : apprenez à la conserver, si vous avez l'avantage de posseder ce don precieux : c'est

ce que Marie nous enseigne, comme nous l'allons voir dans la seconde Partie.

II. PATRIE.

Le Fils de Dieu avoit bien raison de dire, que les enfans du Siecle sont plus sages dans leur conduite, que les enfans de lumiere : car s'il faut conserver les biens qu'ils possedent, il n'est point de précaution qu'ils ne prennent ; & ils suivent en cela deux maximes que j'applique à mon sujet. La premiere est, de ne les exposer pas ces biens qu'ils estiment : & la seconde, de les augmenter toûjours. S'il faut placer de l'argent, on prend garde en quelles mains on le met. Quelles seûretez n'exige-t-on pas pour le fonds ? Encore faut-il une caution qui nous rasseûre, & aprés cela on craint encore tout. Mais quel soin pour l'augmenter ? on peut faire, dit on, des pertes ; il faut se mettre en état de les soûtenir : cette terre, il la faut faire valoir; cette somme d'argent, il la faut mettre à profit, & en tirer de gros interests.

Enfans de lumiere quand serons-nous aussi sages pour conserver le trésor de la grace, que nous portons, dit S. Paul, en des vases d'argile, dont la fragilité nous doit toûjours faire trembler ? Deux manieres, MESSIEURS, de conserver la grace ; ne l'exposer jamais, l'augmenter toûjours : apprenons encore ces deux leçons de Marie ; c'est ce qui me reste à vous déveloper.

C'est une verité reconnuë de tous les Peres de l'Eglise, que la sainte Vierge n'a jamais commis de peché actuel pendant sa vie. Mais permettez moy de vous faire remarquer, que la raison de cette impeccabilité n'est pas precisément celle que vous imaginez, sçavoir que Marie receut au moment de sa Conception une grace originelle, qui ne lui laissa point les suites funestes du peché, l'ignorance & la convoitise ; restes malheureux que nous laisse la grace sanctifiante qui nous est donnée au Baptesme. Cela ne suffiroit pas pour établir l'impeccabilité de Marie : car enfin nos premiers Peres, qui ont

eu cette grace originelle, n'ont pas laiſſé de pecher. Ne doutons donc point, MESSIEURS, que la vigilance extrême dans laquelle Marie a vécu, ne lui ait conſervé ce tréſor ineſtimable dont je parle. Exempte des foibleſſes de la nature corrompuë, elle s'eſt toûjours comportée comme ſi elle euſt eu tout à craindre d'elle-meſme. Elevée dans le Temple dés ſon enfance, nourrie dans l'exercice des plus éminentes vertus, éloignée du Monde, vivant dans le ſilence & dans la retraitte, elle s'eſt dérobée à tout ce que la vanité, le luxe, les plaiſirs, les pompes mondaines étalent à nos yeux, pour nous ſurprendre; & par le ſoin qu'elle a pris de mettre à couvert ce precieux tréſor de la grace, qu'elle auroit peut-être perdu, s'il euſt été poſſible que la mere d'un Dieu le perdiſt, elle a laiſſé à tous les hommes un exemple qui condamne la temerité qu'ils ont, d'expoſer aux perils les plus évidens le bien le plus difficile à conſerver.

Je ne puis m'empeſcher, MES-

SIEURS, de déployer ici la mauvaise conduite de la plûspart des Chrétiens, qui connoissent leur foiblesse, & qui ne veillent pas sur eux-mesmes. Je ne pretends pas parler de ces dangers involontaires qui sont attachez à la condition humaine, & dont il est impossible de se garentir. Je sçay que par tout où l'homme se porte luy-mesme, il trouve dans son propre fonds des perils qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuïr. Je sçay que l'Apostre & les Saints ont gemi devant Dieu, de trouver dans eux l'ennemi le plus
Rom. c.7. dangereux de leur salut. *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore, &c.* Je ne parle pas non plus des dangers comme inseparables de tous les états de la vie : le mariage & le célibat, le sacerdoce & la magistrature, l'état Religieux, & l'état Séculier en ont qui leur sont propres ; & vouloir les éviter tous, c'est un dessein chimerique, qu'on ne peut executer. Mais ce qui m'épouvante, c'est de voir que les hommes, qui ont déja tant d'ennemis à combattre, tant de perils &

tant d'occasions à éviter : que les hommes qui sentent leur foiblesse, qui en sont convaincus par une malheureuse experience ; au lieu de s'en tenir à se deffendre des dangers, où ils se trouvent exposez malgré eux, en ajoûtent de volontaires ; qu'ils aillent chercher les occasions de perdre la grace, comme s'ils n'avoient pas au dedans, & au dehors d'eux-mesmes assez de sujet de trembler.

Et ce qui me surprend encore davantage, c'est que non-seulement des mondains peu soigneux de leur salut, mais des personnes regulieres ne voudroient pas pour cela sacrifier le moindre de leurs plaisirs. On les voit entrer dans mille affaires & dans mille intrigues, où leur condition ne les engage nullement, & où un esprit vain & inquiet les jette d'ordinaire. On leur voit cultiver des amitiez tendres & vives, entretenir des commerces qu'on croit innocens, parce qu'on n'y remarque rien qui blesse la pudeur, & où il est cependant si difficile de se renfermer dans

les bornes du devoir. On les voit se mesler dans des conversations libres & enjoüées, d'où la charité est bannie, où la fine médisance regne, où l'on veut tout sçavoir, & où l'on se donne la liberté de tout dire. En un mot, on les voit estre de toutes les parties de plaisir, sans en excepter les bals & les comedies. Ces personnes se croyent en sûreté, quand elles ont demandé s'il y a peché mortel à prendre ces divertissemens, elles veulent une réponse juste & décisive. Ah! Chrétiens, quand il s'agit de conserver vos biens, & vostre santé, faut-il vous montrer la perte assûrée? Le moindre péril ne vous allarme-t-il pas? L'occasion de perdre la grace devroit bien plus vous effrayer, puis qu'il suffit de courir volontairement le danger de la perdre, pour l'avoir déja perduë: or pouvez-vous douter qu'il y ait du danger pour vous, dans ces sortes de divertissemens, vous qui connoissez la corruption de vostre cœur, & qui soûtenez si mal au jugement de vostre conscience le parti que vous deffendez si bien devant le monde.

Mais vous estes d'un âge & d'un caractere à ne risquer rien. Qui vous l'a dit, Chrétiens ? Un moment funeste ne peut-il pas r'allumer en vous ce feu peut-estre mal éteint ? Tout ce qui peut flatter la passion de l'homme, est mis en œuvre dans ces assemblées & dans ces spectacles : les sentimens les plus tendres & les plus passionnez y sont animez par tout ce que la Musique a de plus vif & de plux doux. Tout l'art est mis en usage pour exciter une passion que nul art ne peut amortir ; & vous présumez assez de vous-mesmes pour croire que vous ne risquez rien ? Combien de gens plus âgez, plus sages & plus meûrs que vous, y ont pris un poison mortel qui les a perdus ?

Mais y a-t-il peché ? Oüi, Chrétiens, de vous exposer sans raison, & pour vostre seul plaisir au peril de perdre la grace. Peché, d'autoriser par vostre presence des assemblées profanes, où toute la morale de l'Evangile est renversée, où toutes les maximes de l'amour se debitent au scandale de la Religion, où l'on en-

tend des chanſons qui amolliſſent & qui corrompent peu à peu le cœur. Peché, dans la complaiſance que vous avez pour tous ces airs languiſſans & amoureux, quand vous ſeriez meſme exempts de toute paſſion. Car dites-moy, MESSIEURS, au milieu de ces aſſemblées, où ſans juger temerairement vous pouvez croire qu'il ſe forme tant de penſées criminelles, tant de deſirs honteux, & qu'il ſe prend peut-être tant de rendez-vous infames, dites moy au milieu de ces myſteres d'inquité, quels plaiſirs innocens peut prendre un Chrétien? Peché, dans la perte du temps: on ſe plaint qu'on en manque pour ſes exercices du Chriſtianiſme; & on en dérobe à ſes occupations, à ſes devoirs les plus preſſans, pour des amuſemens frivoles, pour de vains ſpectacles qui ſeroient de ce coſté-là aſſez criminels, quand ils ne le ſeroient pas d'ailleurs. Peché, dans le mauvais uſage de l'argent que l'on y dépenſe: Dieu vous fera voir au jugement que vous pouviez ce jour là donner du pain à vingt Pauvres,

qui en ont manqué. Peché, dans les effets que cela produit infailliblement, même au regard des perſonnes les plus innocentes ; une grande diſſipation d'eſprit, un éloignement des choſes de Dieu, une froideur pour la priere, un degoût des livres de pieté, uu amour du Monde : car c'eſt là le regne du Monde: & ces aſſemblées ne ſont compoſées que de perſonnes mondaines, qui avec leurs parures immodeſtes ne ſongent qu'à voir & à eſtre veûës. Peché encore plus grand pour vous qui faites profeſſion de vertu ; parce que les mondains s'autoriſent de voſtre régularité apparente, & croyent pouvoir ſe permettre des plaiſirs, que les gens de bien ne ſe refuſent pas.

Paſſons à la ſeconde & derniere réflexion. Marie a toûjours augmenté la grace ; autre moyen de la conſerver. Oüi, MESSIEURS, c'eſt une maxime auſſi receuë dans l'Evangile, qu'elle eſt eſtablie dans le Monde : *Habenti dabitur & abundabit : ei autem qui non habet, & quod*

videtur habere, auferetur ab eo. Il n'appartient qu'à ceux qui ont déja beaucoup, d'obtenir des graces nouvelles : au contraire ceux qui sont dans le besoin n'ont pas mesme le credit de conserver le peu qu'ils ont. C'est dans cette veûë que Marie, qui receut dés le moment de sa Conception toute la plenitude de la grace, c'est à dire, plus de graces elle seule que tous les Saints reünis ensemble, loin de s'en tenir là, a travaillé sans relasche à faire profiter ce tresor. Comme le principe du merite est la charité, jugez, MESSIEURS, du merite d'une Vierge qui a passé sa vie dans un exercice continuel des actes les plus heroïques des vertus Chrétiennes. Voilà un excellent moyen de se conserver en grace, & si je l'ose dire, de s'y confirmer : aspirer toûjours à un nouveau degré de charité, selon le conseil de l'Apostre.
1. Cor. c. 12. *Æmulamini autem charismata meliora.*

Mais n'est-ce pas là encore surquoy j'ay à me plaindre de vous ? Que vous ayiez approché des Sacre-

mens aux Festes solemnelles, vous vous en tenez là : vous avez recouvert la grace, & vous oubliez que vous estes foibles pour la conserver. Il est aisé, dit S. Augustin, par la bonté de Dieu de se relever; mais il n'est pas aussi facile de se soûtenir : on peut en un moment estre lavé de ses pechez ; mais dans un moment aussi l'on contracte de nouvelles taches : les passions demeurent dans toute leur force ; tout le poids des mauvaises habitudes vous rentraisne au mal, vous ne sçauriez vous en délivrer qu'en vous formant des habitudes contraires : or ces habitudes ne peuvent s'acquerir que par la pratique des vertus opposées aux vices qu'on veut détruire ; & voilà ce que nostre Siecle ignore. Il semble que cela soit au dessous de luy.

Nous avons assez de maximes generales, des principes pour la conduite les plus beaux du Monde, des sentences choisies, les livres & les cabinets en sont aujourd'hui remplis ; cela est loüable : mais pour en venir à l'exercice actuel de ces vertus

qu'on loüe, c'est ce qui ne se fait point, c'est un détail où l'on n'entre pas. Et cependant, mes chers Auditeurs, qu'est-ce qui nous sauvera ? Qui nous conservera ? Seront-ce les belles maximes, les grands sentimens, ou un exercice constant de vertus chrêtiennes ? Les Saints ne different de nous que par là : nous sçavons comme eux ce qu'il faut faire ; jamais siecle fut-il plus éclairé que le nostre ? mais jamais siecle fut-il moins exact à pratiquer le bien que l'on connoît ? Des gens dans le Monde passeront les années entieres sans faire un acte de foy, d'esperance, de charité, de resignation, d'humilité ; à peine les sçavent-ils faire. Heureuse la sainte simplicité de nos Peres, qui ne rafinoient point sur la morale, mais qui dans l'interieur de leurs ames, & aux pieds de nos Autels pratiquoient avec le peuple, les actes les plus communs suivant la formule la plus facile & la plus aisée ; qui préferoient les saints mouvemens d'un cœur humble & dévot, aux paroles d'un livre écrit avec po-

liesse. Voilà, Chrétiens, ce qui les conservoit dans la grace du Seigneur, & c'est aussi par là que vous vous y maintiendrez dans cette vie, pour y vivre ensuite éternellement dans l'autre, que je vous souhaite, &c.





SERMON SUR LA NATIVITÉ DE JESUS-CHRIST.

Et dixit illis Angelus : nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus eſt vobis hodie Salvator, qui eſt Chriſtus Dominus, in civitate David : & hoc vobis ſignum ; invenietis infantem pannis involutum, & poſitum in præſepio.

Alors l'Ange leur dit : ne craignez point ; car je vous viens apporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joye ;

c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; & la marque à laquelle vous le connoistrez, c'est que vous trouverez un enfant emmailloté & couché dans une Crêche. En saint Luc Chap. 2.

VOILA, dit saint Bernard, une étrange marque pour reconnoistre le Sauveur du Monde: aussi a-t-elle trouvé bien des contradictions dans l'esprit des hommes; *In signum ponuntur panni tui, Domine Iesu, sed in signum cui à multis huc usque hodie contradicitur.* Contradiction de créance, contradiction de mœurs. Je dis contradiction de créance: car sans parler ici des Juifs, qui attendoient un Messie revétu de gloire, & capable de restablir par la puissance de ses armes l'Empire d'Israël; dans le sein même du Christianisme, on se scandalise des humiliations de Jesus-Christ, & on vient quelquefois jusqu'à douter, ou à perdre entiérement la foy. C'est trop pour un Dieu,

dit le libertin, de vouloir s'abaisser aux miseres de la vie; & sous ce prétexte apparent que luy suggere son orgüeil, il se révolte contre cette marque que les Anges donnent aux Pasteurs; *Et hoc vobis signum.* Contradiction de mœurs : on captive sa raison, on consent à croire ce mystere; mais lorsqu'il faut tirer les consequences qui suivent naturellement de ce principe, & qui vont à la pratique, c'est trop, dit l'homme du Monde, & quand un Dieu en seroit venu à ce point d'humiliation, il ne s'ensuit pas qu'il exige de nous une vie si dure : c'est par ce pretexte que le mondain aneantit en luy l'efficace de ce mystere, & de cette marque sans laquelle il n'y a point de Sauveur, ni de salut pour nous; *Et hoc vobis signum.* Taschons, mes chers Auditeurs, de lever ces deux difficultez, en establissant deux propositions contraires à celles-là, & c'est ce que je veux faire dans tout ce discours. Le libertin pretend que c'est trop pour un Dieu de descendre jusqu'à l'humilité de la Crei-

che ; & moy je prétens vous montrer qu'un Dieu venant au Monde en qualité de Sauveur, pour nous delivrer de la cruelle servitude du peché, ne pouvoit aller trop loin, pour executer un projet aussi difficile que celuy-là ; c'est mon premier point. Le mondain pretend que des humiliations de la Creiche, on tire des consequences trop fortes & des obligations trop dures pour les Chrêtiens ; & je vous feray voir que d'un principe si sensible, il n'est point de consequence, que la foy ne puisse tirer ; & qu'on ne peut sur cet exemple étendre trop loin les obligations du Christianisme ; ce sera le sujet de mon second point.

Un Dieu Sauveur ne pouvoit trop faire pour reformer le cœur de l'homme.

L'homme ne sçauroit trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu.

Ce sont, Chrétiens, les deux parties de ce discours : demandons les lumieres au saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

I. Partie.

Ce fut une erreur des Juifs, de s'imaginer que le Messie devoit les délivrer de la domination des puissances étrangeres : ils avoient des ennemis plus redoutables, & qu'ils craignoient moins ; c'est de la tyrannie du peché, que ce Sauveur devoit les affranchir : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Or pour en venir à bout, ce n'estoit pas assez d'expier par son sang sur le Calvaire la malice du peché ; il falloit nous en préserver encore dans la suite, en détruisant les causes qui l'entretiennent ; je veux dire, en renversant l'empire de nos passions, en réprimant la cupidité, l'orgüeil, l'avarice, l'amour des plaisirs, sources funestes de tous nos dereglemens. Voilà ce que j'appelle reformer le cœur de l'homme ; & pour executer ce dessein si difficile, je dis qu'un Dieu ne pouvoit trop faire: pourquoy cela ? pour deux raisons que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire toute la preuve de la verité que j'ay avancée. Pre-

Matth. c. 1.

miere raiſon ; la malignité de l'homme demandoit un exemple, qui fuſt à couvert de tout reproche & ſans replique. Seconde raiſon ; l'extremité du mal demandoit un remede extrême & ſans aucun temperament. Examinons ces deux réflexions.

C'eſt une choſe étrange, Chrétiens, que l'homme ne puiſſe ſe rendre aux plus belles veritez, ſi elles ne ſont ſoûtenuës par l'exemple. Il verra, ſi vous voulez, l'équité des loix & des maximes de la morale la plus ſevere, il en approuvera la ſageſſe, il en admirera la ſublimité & la grandeur ; mais pour en venir à l'execution, il veut l'exemple dans le legiſlateur, & dans le maiſtre. Il eſt aiſé de faire un plan de Religion, d'en regler les devoirs, d'exhorter au mépris des richeſſes & des honneurs, en declamant contre l'avarice & contre l'orgüeil : mais cela ne ſuffit pas ; il faut que ceux qui font ces réglemens, les obſervent les premiers. Or c'eſt par une admirable condeſcendance, que Dieu a voulu luy-meſme ſuivre cette conduite,

pour reformer le cœur de l'homme. Il a vû que ni la loy naturelle, ni les maximes des sages profanes, n'avoient pû guerir la playe profonde que le peché nous a faite : il n'a differé si long-temps le mystere de l'Incarnation, disent les Peres, qu'afin de laisser aux hommes tout le loisir de se convaincre du besoin qu'ils avoient d'un Dieu Sauveur ; il vient enfin accomplir l'ouvrage qu'il s'est proposé ; *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in filio.* Mais pour y réüssir, il prend une route toute opposée à celle que tiennent les maistres de la sagesse mondaine : il commence par faire ce qu'il vient enseigner, *Cœpit Iesus facere & docere.*

Hebr. c. 1.

Act. c. 1.

Il s'agit de déraciner du cœur de l'homme l'orgüeil, l'avarice, l'attachement aux biens sensibles, l'amour des plaisirs : il ne s'arreste pas à invectiver contre ces passions ; que restoit-il à dire, aprés ce que les Prophetes & les Sages en ont dit ? une longue experience a fait assez

connoistre le peu d'efficace qu'ont les sentences & les maximes de la plus belle morale, si elles ne sont animées par les actions. Mais le plus puissant de tous les remedes, MESSIEURS, c'est l'exemple d'un Dieu: exemple sans replique, parce qu'il est appuyé du pouvoir, & de la sagesse; deux circonstances qui en font toute la force.

Je dis le pouvoir: car enfin que des hommes vulgaires, qui n'ont pas en main le choix de leur destinée, & qui ne peuvent estre grands, déclament contre la grandeur, c'est souvent ou l'esprit de vengeance, ou l'envie qui les fait parler: ils veulent comme s'élever par là au-dessus de la condition des Grands mesmes; & leurs invectives ne partent peut-estre que du chagrin qu'ils ont, de ne pouvoir posseder des biens, qu'ils estiment dans le cœur. Mais quand on voit le Maistre de l'Univers, le Seigueur du Ciel & de la Terre, celuy qui fait les Grands, & dont dépendent toutes les Puissances du Monde, qui pouvoit se faire la con-

dition la plus heureuse ; quand on le voit, dis-je, se dépoüiller de sa grandeur, choisir un état pauvre, humble, obscur, & méprisable ; & qu'en mesme temps on entend le concert des Anges, qui luy font hommage ; que le Ciel par son ordre produit une nouvelle étoile, qui annonce sa naissance aux nations les plus reculées : qu'y a-t-il à repliquer ? n'est-il pas evident que son choix est volontaire ?

Ce n'est pas assez : il ne falloit pas qu'on pust se retrancher sur le defaut de lumieres, dont l'on accuse souvent ceux qui ne sçavent pas estimer la grandeur ; on les regarde comme des génies bornez, comme des gens simples & peu entendus. Mais un Dieu dont la sagesse autorise tous les sentimens, un Sauveur qui sçait discerner le bien d'avec le mal, est un Juge qu'on ne peut recuser. La prudence de la chair peut-elle appeller de la Sentence qu'il a portée ? Non, il n'y avoit que vôtre exemple, Seigneur, qui pust faire conclure au Monde, que c'est luy

qui se trompe dans le jugement qu'il fait des honneurs & des richesses : c'est le raisonnement de saint Bernard : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur* ; ou le Monde se trompe, ou Jesus-Christ : Jesus-Christ est la sagesse mesme, & ne se peut tromper ; que s'ensuit-il de là, dit ce Pere, sinon que le Monde est dans l'erreur & dans l'illusion ?

Mais un Dieu, me direz-vous, mes chers Auditeurs, pouvoit du moins choisir un état moins miserable, & en rejettant la grandeur, n'estoit-ce pas assez de se reduire à une condition mediocre, où il nous eust fait des leçons de moderation ? pourquoy s'abaisser à une misere extrême ? A cela je répon̄ds, Messieurs, que l'extremité du mal où nous estions, ne demandoit pas un moindre remede. Je dis l'extremité du mal, soit que l'on considere l'excés où l'homme avoit porté ses passions, soit que l'on fasse réflexion à la corruption generale, qui s'est répanduë sur tous les états.

Par quelle autre voye un Dieu

Sauveur pouvoit-il ramener les eſprits au point de moderation, que demande la raiſon, & la Loy de Dieu ? Vous le ſçavez, Chrétiens, un mal dans les régles de la morale, auſſi-bien que dans celles de la phyſique, veut eſtre gueri par un remede contraire : l'orgueil de l'homme, ſa paſſion pour les biens de la terre étoit ſans meſure : il falloit leur oppoſer des humiliations, & une pauvreté qui allaſſent aux derniers excés. Tous les temperamens de nos ſages mondains, ne ſont rien ſur les eſprits : en vain ceux qui ont une fortune aiſée & commode, font paroiſtre de la retenuë : on veut toûjours qu'ils ſe déguiſent & qu'ils diſſimulent ; on ne peut ſe perſuader qu'ils n'aſpirent à rien de plus, tandis qu'on les voit joüir avec plaiſir de ce qu'ils poſſedent ; on les voudroit voir à l'épreuve de ce qu'ils diſent, pour les croire. Mais quand ils en viennent juſqu'à des beſoins réels, juſqu'à manquer du neceſſaire, ſans trouble & ſans inquietude ; alors ils ſont en droit de parler. Il ne

ne falloit rien moins, Seigneur, pour détromper l'homme;sans cela tout auroit esté suspect,& seroit demeuré inutile.

Outre l'excés des passions, la corruption generale qu'elles ont répanduë sur tous les états de la vie, demandoit un remede universel, qui pust servir à tous les hommes. Car remarquez, Chrétiens, que le Fils de Dieu avoit à réformer & les Grands & les petits; la maladie avoit gagné toutes les conditions du Monde. Il ne s'agissoit pas seulement de réprimer le luxe des riches; mais il falloit encore arrester les plaintes des pauvres: ce n'estoit pas assez de tempérer l'autorité des uns, & de modérer leur orgüeil; mais il falloit empescher la rebellion des autres, & les soûmettre aux Puissances légitimes. Il estoit également necessaire d'humilier le sçavant, & d'édifier le simple; de retenir les heureux dans le devoir, & de consoler les malheureux dans l'affliction.

Or c'est ce que le Fils de Dieu a fait admirablement en ce mystére,

lorsqu'il a embrassé les humiliations & la pauvreté. Il n'est point venu, dit le vénérable Béde, pour renverser l'œconomie de la Providence, & pour détruire la diversité des états & des conditions de la vie ; mais il est venu changer les esprits, reformer les cœurs, & les réduire dans l'ordre naturel, où ils doivent estre ; *Neque enim venit immutare conditiones, sed animas.* Comment Cela? le voici.

Il humilie les Grands en réprouvant la grandeur, dont il fait voir non seulement l'humilité, mais le péril : & c'est ce qu'il enseigne aux Puissances de la terre ; car enfin, MESSIEURS, quel est l'homme dans l'élevation & dans l'éclat, qui ne doive gemir & trembler sur sa condition, s'il a un peu de foy, aprés qu'un Dieu s'est aneanti ? Mais en même temps il enseigne aux petits, le respect & la soûmission qu'ils doivent aux Grands ; il obéït aux Princes avant que de naistre, dans la saison la plus rigoureuse, malgré les fatigues du voyage, les besoins, la misere, les necessitez de la vie ;

Exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis ; c'est pour se soûmettre à l'Edit d'Auguste qu'il voulut naistre à Bethléem, condamnant par là un esprit de révolte, & d'indépendance, qui se rencontre dans ceux que la Providence a mis au dessous des autres. Il humilie les riches ; en ne leur faisant point porter la nouvelle de sa naissance, comme il le fait à des Bergers, qui gardoient leurs troupeaux aux environs de Bethléem; c'est en leur faveur que l'Ange paroist, c'est à eux qu'il adresse la parole : mais en même temps il inspire aux pauvres l'amour du travail, en choisissant des Bergers qui veilloient la nuit tour à tour sur leurs troupeaux, & non pas des gens vagabons & oisifs ; il leur apprend à souffrir sans murmurer les extrémes besoins de la vie, en manquant de tout, exposé aux rigueurs de l'hyver, dans une Etable, sur la paille. Il humilie les Docteurs de la Loy, qui sçavoient par les Prophetes le lieu de sa naissance, en ne leur don- Luc.c.2.

nant aucune part à ce mystere, en réprouvant la science qui enfle le cœur, & qui révolte l'esprit : mais en même temps il console la simplicité des petits, en leur révelant ces secrets admirables, qu'il cache aux sçavans, & en faisant voir que la docilité du Fidele vaut mieux que la science orgüeilleuse du Philosophe ; *Confiteor tibi, Pater, Domine cæli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis.* Il fait trembler les heureux du Siecle sur leur état, c'estoit beaucoup ; mais il falloit aussi penser aux malheureux, qui sont le grand nombre : c'est à quoy il a pourveu, en leur faisant sentir, qu'à quelque extrémité de disgrace qu'ils fussent réduits par la Providence, ou par l'injustice des hommes, ils avoient de quoy se consoler dans la destinée d'un Dieu, reduit à une condition plus misérable que la leur. Encore une fois, il falloit en venir là, pour répondre à tout, pour aller au devant de tout, supposé l'ordre du Monde qu'il ne venoit pas

Matth. c. 11.

changer, mais rétablir ; *Non enim venit immutare conditiones, sed animas.*

Non, mon Dieu, ce n'est pas trop, & si je l'ose dire, ce n'est pas encore assez : car enfin vous voyez aprés tout ce que vous avez fait, quelle est la fureur de l'homme, pour estre riche, grand, heureux sur la terre; tout va là, tout se borne là. Je ne parle pas seulement à l'infidele qui ne vous connoist pas, Seigneur, & sur qui ce mystere ne peut faire nul effet ; je ne parle pas à l'incredule, qui jusques dans le sein de l'Eglise, est assez malheureux pour avoir perdu la foy : mais je parle à vous, Chrétien, qui n'estes pas tout-à-fait scandalisé des humiliations de Jesus-Christ, qui l'adorez, qui l'estes venu chercher avec les Bergers à la Creiche. En a-t-il trop fait pour guérir l'orgüeil de l'homme, pour amortir cette insatiable cupidité qui le dévore, pour éteindre cette soif outrée des honneurs & des richesses, pour arrester le cours impétueux de tant de passions violentes qui l'entraisnent?

II. PARTIE.

Il y a long-temps que le Monde se plaint de la sévérité de l'Evangile, sans considerer que Jesus-Christ auteur & consommateur de nostre foi, s'est réduit luy-même dans un état, qui le met en droit de nous demander tout ce qu'il voudra. J'avoüë que si Dieu dans la gloire eust exigé de l'homme ce détachement entier des choses du Monde, quoiqu'il le pust faire, par le seul droit que lui donne le domaine absolu qu'il a sur toutes ses creatures, le cœur pourroit bien n'estre pas docile à des leçons si austeres : mais depuis qu'un Dieu a bien voulu nous en donner lui-même l'exemple, est-il rien de si rude & de si pénible dans l'Evangile, dont nous puissions nous excuser; & que peut repliquer le Chrétien à un Dieu, qui fait plus pour le sauver, qu'il ne luy demande à lui-méme pour le salut de son ame.

C'est la doctrine de saint Paul sur la naissance de Jesus-Christ. *Apparuit*, dit cet Apôtre, *humanitas & benignitas salvatoris omnibus homini-*

tous les jours témoins, vous qui estes, pour ainsi dire, les dépositaires de l'ambition publique ? Combien de fois avez-vous gémi de voir, je ne dis pas le mondain & le courtisan, mais le Chrétien qui se pique le plus de régularité, mais le Prestre qui sacrifie à un Dieu pauvre, mais le Prédicateur qui condamne en Chaire les honneurs du Siecle, pour suivre avec toute l'ardeur, & la vivacité possible ce qu'il vient de rejetter, de blasmer, & de maudire, comme préjudiciable au salut; le poursuivre, dis-je, sans se menager, sans rougir de l'affreuse contradiction de ses mœurs & de son état ? Jesus-Christ en a-t-il trop fait? Je vous le demande, Ames saintes, qui retirées du Monde, exposez à la vénération publique la Creiche du Verbe incarné, de ce Dieu pauvre & anéanti ; vous, qui remplies, penétrées de ces saints mysteres, taschez de vivre selon l'esprit de l'Evangile, & non pas selon l'esprit du Siecle : Jesus-Christ encore une fois en a-t-il trop fait, pour vous inspi-

rer le mépris des biens de la terre ? Ne ſentez-vous jamais l'ambition, & la vanité ſe réveiller juſques dans le fonds de la ſolitude ?

Hé ! que ſeroit-ce donc, ô mon Dieu, ſi vous aviez paru au Monde couvert de gloire, comblé de richeſſes, élevé ſur le Troſne ; ſi vous aviez pris la grandeur en partage ? Combien par ce choix auriez vous allumé les folles paſſions des hommes ? à quel excés ne ſerions-nous point allez ? Que ſeroit-ce, ſi nous nous pouvions dire à nous-meſmes : le Dieu que j'adore a eſté grand, riche, puiſſant ; il faut taſcher de le ſuivre ; ſon exemple eſt une Loy ? Le fidele n'auroit-il pas trouvé dans ſon Dieu, auſſi-bien que les infideles dans les divinitez de la fable, de quoy autoriſer ſes paſſions les plus criminelles ?

Reconnoiſſez donc, ô homme, dit ſaint Leon, quelle eſt la profondeur de vos playes, puiſqu'il a fallu qu'un Dieu ait mis en œuvre pour les guérir, un remede qui lui a couſté ſi cher ; que dis-je ? puiſque

ce n'est pas encore assez des humiliations d'un Dieu, pour réformer le cœur de l'homme. *Agnosce, ô homo, quam gravia sunt vulnera pro quibus necesse fuit Christum Dominum vulnerari.* Reconnoissez dans vous ce fonds de corruption qu'a produit l'amour propre, le déreglement de vos sens, l'aveuglement de vostre esprit.

Nesciebam, sanus mihi videbar, dit saint Bernard : je ne sçavois pas ô mon Dieu, jusqu'où alloit ma misere, Je ne croyois pas estre malade au point que je le suis ; mais ce mystere adorable me l'apprend : *Ex magnitudine remedii, periculi mei æstimo quantitatem* ; la force du remede me fait juger de la violence du mal. Malheur à moy, si je me scandalise des humiliations que mon orgüeil vous a attirées. Si c'est trop de bonté à un Dieu, de s'être humilié pour moy, ce n'est pas trop pour la malignité de mon cœur. C'est à moy, Seigneur, que je dois m'en prendre, si ma foible raison ne peut regarder la grandeur infinie d'un Dieu dans l'humilité de la Creiche : & ce se-

de les conserver ; de ne s'enfler point d'orgueil, quand on les possede ; de ne s'allarmer point quand on est en danger de les perdre ; de n'estre point troublé ni inconsolable, quand on les a perdus. Voilà, MESSIEURS, ce que veut dire l'Apostre, quand il nous exhorte à vivre sobrement dans le Monde ; il veut que le Chrétien y soit comme un voyageur qui passe, *Tanquam advenas, & peregrinos*, ou I. Pet. 2.
comme un mort qui n'est sensible à rien, *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* : voilà la plus douce interpretation qu'on puisse donner à l'Evangile, & cependant elle paroist trop austére aux gens du Monde. I Cor. 2.

Or je dis que Jesus-Christ dans sa naissance, est en droit d'exiger de nous ce premier devoir. Car, dites-moy, Chrêtiens, pouvez-vous refuser ce détachement d'esprit & de cœur, que demande vostre Dieu, tandis qu'il est dans un dépoüillement effectif de tous les biens de la terre, & dans un besoin extrême? sa mere en est réduite à le coucher

Luc. c. 2. dans une Creiche, *Reclinavit eum in præsepio.* Pensez-vous que ce n'est pas un Dieu dans la gloire, mais un Dieu sur la paille qui vous fait cette leçon de dénûment & de pauvreté? Faites-vous réflexion à l'indécence monstrueuse qu'il y a, de vouloir avec ardeur s'élever, s'agrandir, s'enrichir dans la Religion d'un Dieu, qui s'est privé de tout; de faire dépendre sa joye & son repos, de ce qu'il a réprouvé; d'aspirer au premier rang, tandis qu'il naist dans l'état le plus méprisable? Il vous laisse joüir de vos biens; il veut seulement moderer l'attachement de vostre cœur; il veut vous détromper, vous calmer, vous ramener à un juste tempérament, *Sobriè vivamus in hoc sæculo; &c.* Ah! si vous viviez autrement, Chrétiens, ne devriez-vous pas rougir, de vous voir plus riches, plus heureux, plus honorez, que vostre Dieu? quand même il vous auroit promis d'aimer la gloire & les richesses, cet exemple seul ne devroit-il pas vous rendre ces biens odieux? Non, ce n'est ni

l'abjection, ni la pauvreté, qui devroient faire de la peine à un Chrétien, s'il avoit de la Foy ; ce n'est que l'éclat & que l'abondance. Tel a esté le sentiment des premiers Fideles : jusques dans les plus hautes dignitez, ils ont gemi sur leur condition, ils ont tremblé sur l'horrible disproportion qu'ils voyoient entre leur état & celuy de Jesus-Christ, ils ont apprehendé que leur élevation ne les reprouvast. Vous, Chrétiens, vous regardez l'élevation comme l'unique & le souverain bien, l'humiliation comme un fleau plus terrible que la mort même.

C'est ici que je puis dire que les Ninivites, les Infideles s'éleveront contre vous au jugement de Dieu : *Viri Ninivitæ surgent in judicio* ; eux chez qui la pauvreté est ignominieuse, & qui la regardent comme une malediction & un chastiment du Ciel dans les principes de leur Religion : eux, dis-je, nous reprocheront les secours que nous avions dans la nostre, & le mauvais usage que nous en avons fait. Voilà quels ont esté vos disciples, di-

Matth. c. 12.

ront-ils à Jesus-Christ, quelle difference y a-t-il entre eux & nous ? ont-ils esté moins avares, moins vains, moins orgueilleux, moins passionnez pour les richesses & pour les honneurs? mais ne l'ont-ils point esté plus que nous ? nous sommes-nous servis de voyes plus illegitimes, plus basses, plus sordides, plus infames, & plus tyranniques ? à quoy les reconnoissez-vous pour Chrétiens, sinon en ce qu'ils ont connu l'Evangile sans le pratiquer ; sinon en ce qu'ils vous ont insulté, deshonoré, scandalisé, & qu'ils ont fait douter par leurs mœurs, de la verité de leur créance ? C'est là, Chrêtiens, ce qu'ils auront à nous reprocher : mais nous, qu'aurons-nous à leur répondre sur l'exemple qu'ils nous produiront ? Que répondra le Laïque, occupé toute sa vie du seul soin de sa fortune ? Que répondra l'homme d'Eglise, souvent plus interessé & plus mondain que le Laïque ? quelle honte lorsque confrontez avec un Dieu humilié, il vous fera voir vos inquietudes, vos allarmes, vos desirs, vos esperances,

fait naître, pauvre ou riche il ne doit point s'attacher trop aux commoditez de la vie.

Iustè, ce second devoir se rapporte au prochain; c'est à dire, que l'homme pour acquerir, ou pour conserver les biens de fortune, ne doit faire aucune injustice aux autres.

Piè, ce troisiéme devoir regarde Dieu; c'est-à-dire, que les choses du Monde ne doivent point détourner l'homme du service de Dieu; mais qu'au contraire elles doivent l'y conduire, & luy servir pour accomplir l'ouvrage de son salut. Voyons, MESSIEURS, si Jesus Christ dans la Creiche n'a pas droit d'exiger de nous ces trois devoirs, dés-là que nous faisons profession du Christianisme.

Sobriè vivamus in hoc sæculo. Il s'agit donc, Chrétiens, en premier lieu de modérer l'attachement que vous avez aux biens de la vie: vous sçavez quelle a esté sur cela la severité de l'Eglise, & l'usage des Fideles dans les premiers siecles: on ne se faisoit Chrétien qu'en renonçant,

vos craintes, vos desespoirs, & tous les mouvemens d'un homme appliqué sans relasche à s'élever & à s'agrandir?

Iustè vivamus in hoc sæculo : c'est la seconde leçon que nous fait Jesus-Christ dans la Creiche, suite de la premiere ; elle regle nostre attachement aux biens du Siecle, par rapport au prochain, en sorte que nous ne lui fassions nulle injustice, pour les acquerir, ou pour les conserver, & que nous soyions disposez à souffrir avec patience celle que nous font les hommes. De quelle excuse ou de quel prétexte, Chretiens, pourrions-nous nous servir à la veûë du Sauveur nouvellement né? *In propria venit, & sui eum non receperunt*, il est venu chez lui & les siens ne l'ont point receu. Maistre du Ciel & de la Terre, il a jetté les yeux sur une Nation, qu'il a toûjours distinguée des autres, en faveur de laquelle il a fait des miracles incroyables ; il choisit pour le lieu de sa naissance l'heritage de ses peres ; il fait annoncer sa venuë long-temps auparavant par les Prophetes ; tout

1. Joan. c. 11.

l'Univers devroit estre dans l'attente du Messie, & son peuple favori l'oublie ; il se trouve étranger jusques dans sa propre maison, que dis-je, étranger ? il en est banni : *Non erat ei locus in diversorio* ; on ne luy donne pas même le couvert, & seul il est exclus d'un lieu, où seul il avoit droit de commander.

Voilà, Chrétiens, ce que vous croyez ; & vous trouvez étrange qu'aprés un tel exemple, l'Evangile vous ordonne de souffrir patiemment les injustices qu'on vous fait. Il n'a rien omis pour arrester la violence des hommes ; mais si malgré lui quelquefois elle s'échappe, que n'a-t-il point fait pour appprendre à la soûtenir ? Sçavez-vous quel est le Dieu devant qui vous vous plaignez ? à quoy son exemple ne répond-il pas ? *Solutio omnium dicffiultatum Christus est* : Jesus-Christ est une replique vivante à toutes les difficultez, dit un Pere de l'Eglise écrivant sur saint Matthieu. Oüi, donnez à vos ressentimens, à vos aigreurs, à vos animositez, toute l'étenduë que la passion leur peut donner ; employez

les traits les plus persuasifs, les couleurs les plus fortes, pour peindre l'injure que vous avez recûë, je ne vous demande point aujourd'huy de moderation. Ie vais satisfaire à vos plaintes; j'ai dequoi vous répondre: le siecle est injuste, dites-vous; on n'a nul égard au merite; on vous prefere des concurrens sans naissance, sans habileté, on vous enleve un rang, une charge, un employ, qui vous est dû: je ne veux point là-dessus vous contredire; je pourrois peut-estre vous représenter que la passion vous aveugle, que nous sommes mauvais Juges en nôtre cause, que le langage que vous parlez est celuy de tous les mécontens; mais que n'auriez-vous point à me repliquer, & quand aurois-je épuisé toutes les ressources que l'amour propre vous fourniroit? on a tort, j'y consens, l'injustice est visible, & vôtre ressentiment est raisonnable devant tous les tribunaux du Monde; mais l'est-il à celuy de Jesus-Christ? que vous apprend son exemple? manquoit-il de merite, de titres, de raisons pour être receu? quel-

qu'un devoit-il paſſer devant lui? Attendez à vous venger quand voſtre Dieu aura eſté vengé; vous aurez alors droit de le faire: *Solutio omnium difficultatum Chriſtus eſt.*

Mais il eſt bien rude me direz-vous, que des proches vous manquent, & que voſtre propre ſang ſe ſoûleve contre vous ; ſi c'eſtoit des étrangers qui travaillaſſent à s'entre-ruïner, cela ſeroit moins odieux. Mais qu'un frere faſſe la guerre à ſa ſœur, que des ſerviteurs ingrats penſent à perdre leur Maiſtre, que des amis vous méconnoiſſent, vous oublient, vous trahiſſent aprés des ſervices ſignalez, voilà une cruelle diſgrace, je l'avoüe: je n'examine point ſi vous vous l'eſtes attirée par voſtre mauvaiſe conduite; je veux croire que ce n'eſt point une humeur faſcheuſe, intereſſée, hautaine, inquiete, ambitieuſe, qui vous a fait allumer le feu de la diviſion ; je ne m'en prens point à la negligence que vous apportez à vos affaires temporelles ; je ne vous reproche point une diſſipation continuelle, un ménage ſans ordre, un

jeu excessif : je vous demande seule-
nent que vous jettiez un regard sur
e Sauveur qui vient de naistre pour
vous ; quand vous serez comme lui
sur la paille , exposé aux injures de
'air , il sera temps de marquer vostre
essentiment : encore ne le fait-il pas
n cet état. Mais que Jesus Christ
lans la Creiche soit tranquille , &
que vous éclattiez , non pas dans un
besoin extréme (car vous n'en estes
pas là , vous avez encore des ressour-
es) mais pour le moindre interest,
our une préference legere , pour
ne marque prétenduë de mépris ou
e froideur , pour une parole mal en-
nduë , ou mal expliquée , pour un
evoir omis , pour une visite qui n'a
as esté renduë en son temps , pour
ne grace qu'on a manqué de vous
ire ; que vostre cœur s'enfle , s'ai-
isse , s'irrite ; que non-seulement il
 souffre pas l'injustice imaginaire,
ont il se tient offensé ; mais qu'il en
Iè de veritables ; qu'il se porte à
médisance , à l'envie , à la calom-
e , qu'il se déchaine sans mesure,
e par une malignité dissimulée il

affecte de tourner en ridicules ceux dont il est mal satisfait, c'est ce qui vous rend inexcusable devant Dieu. Ne dites plus : il est bien difficile de ne s'échapper pas dans ces rencontres. Dites au contraire, quand on croit en Jesus-Christ humilié, quand on adore un Dieu né dans une étable, abandonné de siens sans se plaindre, quand on est penetré des sentimens de la Religion, il est bien difficile de conserver cet esprit d'orgüeil, & il est encore plus honteux de s'en faire honneur.

Ah! Messieurs, voilà ce que le Monde ignore, de se consoler dans ses peines, par les motifs de sa foy. Je sçay qu'à la honte du Christianisme, c'est parler une langue étrangere à la plusspart des Chrétiens, que de leur proposer l'exemple de Jesus-Christ ; mais je sçay aussi quel avantage en tirent ceux qui veulent bien se rendre dociles à ces grandes veritez ; je sçay que des Fideles aussi délicats & aussi sensibles que vous, venus aux pieds du Sauveur pour se plaindre des violences qu'on leur faisoit, ont

t tourné leur indignation contre x-mêmes ; ont rougi de leur impa-nce, se sont reproché avec aigreur ır foiblesse, ont demandé justice, on pas des offenses qu'ils croyoient voir receuës, mais de leur trop ande délicatesse, & que le myste- que nous celebrons les a forcez 'avoüer, qu'un homme ne pouvoit trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu.

Piè vivamus : troisiéme leçon par où je finis, & qui régle l'homme à l'égard de Dieu. Il ne faut pas que les biens de la vie lui fassent oublier les devoirs de la Religion ; que par l'usage profane & illegitime qu'il en fait, il se serve des dons de Dieu contre Dieu mesme : il faut qu'au contraire il rapporte tout à l'honneur du Maistre dont il a tout reçû : c'est la troisiéme chose que Jesus-Christ nous a enseigné dans la Creiche. Dépoüillé de sa grandeur & de sa gloire, il a sacrifié tout à la gloire de son Pere ; il veut que les Anges publient, que c'est à cette intention qu'il s'est humilié & anéanti ; *Glo-*

ria in excelsis Deo. Solide instruction pour vous, Chrétiens : on ne vous ordonne point de renoncer à vos biens ; tous ne sont pas appellez à ce degré de perfection. On veut seulement que vous en fassiez un saint usage. Qu'ils ne servent pas à entretenir le luxe, la vanité, l'orgueil, la mollesse, le jeu, la débauche. On veut que les pauvres, que l'Autel, que l'Eglise s'apperçoivent que vous êtes riches ; *Locupletare egentes*, dit saint Iean Chrysostome. Sentiment Chrêtien, si vous faites servir tous ces avantages à la gloire de Dieu. Mais étrange renversement ! le Siecle au contraire fait servir la vertu à l'interêt, comme l'Apôtre s'en plaint au sujet de certaines personnes de son temps, qui faisoient un trafic honteux de la pieté : *Existimantes quaestum esse pietatem.* On connoît la dévotion par les fruits qu'elle produit, non pas dans la vie éternelle, mais dans celle-ci ; on entre dans toutes les bonnes œuvres d'une Ville, on fait du bruit dans les plus saintes assemblées,

exhorte, on prêche, on agit,
intrigue même, en un mot, on
lu zéle pour la Religion, autant
on y trouve son compte : mais
qu'on n'est plus soûtenu de cette
erance, que les services qu'on
d ne sont connus que de Dieu,
ne sont plus éclairez de l'œil
animoit, qu'on n'en reçoit pas
: récompense presente, on éclat-
on murmure, on se lasse, on se
:e, & on en vient quelquefois
qu'à un repentir honteux des a-
ces qu'on a faites pour le service
Dieu.

h ! Chrétiens, apprenons aujour-
ii jusqu'où doit aller nôtre zéle:
eux si le Seigneur veut bien re-
oir nos biens, agréer nos travaux;
op bien payez de nos peines, si
; pouvons honorer Dieu de nôtre
tance, comme parle l'Ecriture;
ora Deum de tua substantia. Fasse *Prov. 3.*
iel que vous sortiez d'ici pené-
de ces grandes veritez, & qu'à
:mple des Bergers vous retour-
de la Creiche du Sauveur en vos
ons, loüant, & glorifiant Dieu

des instructions salutaires qu'il vous donne dans ce mystére de salut : *Reversi sunt Pastores glorificantes & laudantes Deum in omnibus quæ audierant.*

Luc. 2.

Fasse le Ciel encore que vous pensiez à mettre en pratique tout ce que vous venez d'apprendre d'un Maître si éclairé ; afin qu'aprés avoir suivi l'exemple de Jesus-Christ pendant la vie dans les humiliations, vous meritiéz de le voir dans la gloire, pendant toute l'éternité, &c.





SERMON

SUR LA FESTE DE PASQUES.

cùm tranſiſſet Sabbatum ? Maria Magdalene , & Maria Jacobi , & Salome,emerunt aromata,ut venientes ungerent Jeſum.

ſque le jour du Sabbat fut paſſé, Marie Magdelaine, & Marie mere e Iacques & Salomé , acheterent des arfums pour venir embaumer Ieſus. n S. Marc, Chap. 16.

OUFFREZ, MESSIEURS, que je vous propoſe aujourd'hui modele la pieté exemplaire de delaine qui vient au Tombeau

de Jesus Christ. Ce n'est pas tant de la Resurrection du Fils de Dieu que j'entreprens de vous entretenir , que de l'esprit avec lequel nous devons envisager ce mystere. La plusparr de vous se sont approchez ce matin du Sacrement adorable de nos Autels, & je ne doute pas mesme que plusieurs n'ayent eu le bon-heur de Magdelaine, qui trouva enfin Iesus: mais si quelques-uns ont esté moins heureux ; c'est qu'ils n'ont pas cherché le Seigneur avec le même esprit qu'elle. Ainsi, Chrétiens, étudiez dans l'exemple que je vous propose les qualitez d'une conversion sincere, & reconnoissez-y les défauts de la vostre. Trois caracteres marquent le desir que Magdelaine a de trouver le Sauveur du Monde, & j'en vais faire les trois parties de mon discours. La promptitude, qui lui fait pour cela prévenir le lever du Soleil, *Valdè manè diluculò.* L'inquietude, avec laquelle elle agit, *Quis revolvet nobis lapidem* ; qui nous levera la pierre ? Le courage, qui la rend intrepide jusqu'à tout

ser pour enlever ce saint dépost ; *Et go eum tollam.* Jugeons par la conduite de Magdelaine, qui merita de voir la premiere Jesus-Christ ressuscité, jugeons, dis-je, des conversions qui se font à Pasques. Mais auparavant implorons le secours du saint Esprit par l'entremise de Marie. *Regina cæli.*

I. Partie.

Je dis que le desir de revoir Jesus-Christ, inspira à Magdelaine une sainte impatience, qui la rendit prompte à le chercher. La simple Exposition de l'Evangile en est une preuve sensible. *Et cum transisset Sabbatum* ; elle eut bien de la peine à laisser passer le jour du Sabbat, jour consacré au repos par un devoir indispensable. Il fallut toute l'autorité de la Loy pour temperer son ardeur, & pour arrester son zele ; *Sabbato quidem siluerunt secundùm mandatum.* Encor ne pût-elle s'empescher pendant le repos de sa retraitte de preparer des parfums, afin d'embaumer le corps de Jesus-Christ selon la coustume des Juifs : *Paraverunt Aromata,*

ut venientes ungerent Iesum. A peine le jour du Sabbat expire, qu'elle se mét en chemin; *Valdè manè :* elle n'attend pas même la premiere lueur de l'Aurore; son zéle lui sert de guide au travers des tenébres de la nuit, *Cùm adhuc tenebræ essent :* & sans écouter ni la délicatesse, ni la timidité si naturelle à son séxe, elle se rend au Tombeau de Jesus Christ, avant qu'aucun Apostre y parust; *Cucurrit ergo & venit.* Peut-on marquer plus d'empressement & plus de vivacité à s'aquitter d'un devoir si saint & si religieux?

Voilà, MESSIEURS, ce que demande la grace; un cœur prompt à suivre l'attrait, dont elle le prévient. Loin d'ici ces esprits incertains & irrésolus, qui balancent toûjours sur leur conversion. Quand on doute en matiere de foy, on ne croit pas: quand on délibere en matiere de pénitence, on ne se convertit pas. A la verité il faut du temps & des années, pour parvenir à la perfection & au comble des vertus chrétiennes; mais la conversion du cœur est l'ouvrage de l'heureux mo-

ment, où l'esprit Saint éclaire l'ame
tout à coup, & lance un trait vif,
qui perce, qui blessé, & qui attendrit : un moment plustard, de penitent que vous alliez estre, vous
devenez un pecheur endurci. Et cela
st bien plus vray au regard des
gens du Monde, que des autres.
Car en quel temps, MESSIEURS,
voulez-vous que la grace trouve accés dans vostre cœur ? Tandis qu'il
st occupé du plaisir, possedé de
ambition, dominé par la passion
e l'interest, enyvré de l'amour du
siecle, que peut-elle faire autre chose pour vostre salut, que de ménager certains momens à l'occasion
d'un évenement tragique, d'une disgrace éclatante, d'une mort impréveüe, ou du moins dans un temps
privilegié, comme celui de Pasques?
donc alors au lieu de profiter de
cette heureuse conjoncture, vous déferez, vous balancez ; si contens
ressentir quelque envie de vous
convertir, vous vous en tenez à ces
demi-volontez, qui ne servent qu'à
vous endormir dans le sommeil du

peché, & qu'avec cela vous vous flattiez de chercher Dieu sincerement; c'est, Messieurs, une illusion & un aveuglement déplorable.

Je voudrois, dites-vous me convertir; je voudrois estre meilleur que je ne suis, plus régulier dans mes devoirs de Chrêtien; il y faut penser; il n'y a que cela de solide dans la vie. Quand on a fait de semblables reflexions en approchant à Pasques des saints mysteres, on est content de soy-même, & cependant qu'avez-vous conclu? Qu'est-ce à dire je voudrois me convertir? C'est à dire, je ne veux pas encore le faire: car remarquez, Chrétiens; que ces volontez imparfaites renferment toûjours une condition secrette, qui les empesche de passer au present, & de dire, je veux. C'est à dire, je voudrois penser à mon salut, si je n'aimois mieux mon plaisir, si je n'étois plus attaché au monde qu'à Dieu, si je ne preferois ma satisfaction à mon devoir. C'est à dire, je vois bien que je ne suis pas

ıns l'ordre qu'il faudroit changer & ivre le parti de la vertu ; j'y ſens ême du penchant & de l'attrait;mais ne puis me réſoudre à donner autre .oſe à mon ſalut, que ces deſirs vains ſtériles.

Qu'eſt-ce à dire, je voudrois me nvertir ? C'eſt à dire, mon Dieu, ıus le voulez, & moy je ne le veux s ; vous m'invitez à retourner à ıus, & moy je ne puis me réſou-e à me mettre entre vos mains; ıus me cherchez, & moy je vous is ; vous me preſſez, vous me ſol-itez, & moy je réſiſte, & je me :fens ; vous m'appellez, & je taſ-ıe de n'entendre pas ; vous me dé-uvrez toute l'horreur du vice, & ute la beauté de la vertu ; je me ıntente de n'en pas diſconvenir, & : vivre à l'ordinaire ; plus vous me eſſez, plus je m'obſtine, plus je m'en-ırcis.

Qu'eſt-ce à dire, je voudrois mieux vre? C'eſt à dire, mon Dieu, vous e troublez dans la joüiſſance de es plaiſirs ; je vois bien qu'il n'y a ɔint de ſalut pour moy, tandis que

je résisteray à vos graces : mais pour calmer ma conscience, qui me trouble, & qui me tyrannise, je suis bien aise de me flatter encore de quelque inclination qui me reste pour la vertu ; je me rassûre sur ce que je crois avoir encore le cœur susceptible des impressions de la grace, & je me sers de vostre grace même pour vivre tranquillement dans mes désordres. C'est à dire que voici le temps où il faut approcher des saints mystéres : tant que j'ai pû reculer je l'ay fait ; aujourd'hui je ne puis m'en dispenser avec bien-séance ; il faut donc le faire : de quitter mon peché, je sens bien qne je ne le veux pas ? de recevoir mon Dieu & mon Juge en peché mortel, je ne suis pas encore assez abandonné, pour ne ressentir pas l'horreur d'un sacrilege: que me reste-t-il pour mettre à couvert ma conscience, & mon peché? c'est de me flatter de ces demi-volontés, de ces complaisances infructueuses ; c'est de dire je voudrois me convertir, il faudroit mieux vivre.

Ah ! Chrétiens, quel plaisir prenez-vous à vous tromper ? Combien y a-t-il d'années que vous dites, je voudrois, sans en venir jamais jusqu'à dire, je veux ? & qu'en a-t-il été par le passé ? n'avez-vous pas toûjours vécu de la même sorte ; & qu'en sera-t-il à l'avenir, tandis que vous direz, je voudrois ? les démons & les damnez le voudroient aussi, en sont-ils meilleurs ? Voilà cependant ce qui vous rassûre. Qu'il arrive dans le Monde une mort impréveüe sans confession, je vois les parens & les amis du deffunt se consoler sur ce qu'il témoignoit, dit on, depuis un temps quelque envie de se mettre à la devotion ; il avoit dessein de se retirer & de penser à son salut ; il le disoit encore il y a peu de jours ; cela vous fait bien espérer : & moy, MESSIEURS, cela me fait trembler pour luy. Car qu'est-ce à dire, il vouloit ? c'est-à-dire, que Dieu qui voyoit sa fin prochaine, a fait un dernier effort en sa faveur ; le flambeau de la grace, qui alloit expirer pour lui, a jetté une

derniere lueur ; il s'eſt contenté d'entr'ouvrir les yeux & de les fermer auſſi-tôt à la lumiere ; ce ſujet prétendu d'eſperance que vous avez, a peut-être eſté le ſujet capital de ſa condamnation au jugement de Dieu. Vous vouliez, luy dira Dieu, vous convertir ? Il n'en eſt rien ; c'eſt moy qui le voulois ; vous avez pris ma grace pour un mouvement qui partoit de vous. Rendez-m'en compte ; me ſuis-je contenté de dire, je voudrois ſauver l'Homme, je voudrois verſer mon ſang pour luy ? où en ſeroit l'ouvrage de la Redemption ? non ſans doute : mais j'ay dit, je le veux, & je le veux malgré la répugnance que m'inſpire l'horreur du ſupplice ; c'eſt ce qui s'appelle vouloir : vous, laſche Chrétien, vous n'avez pû prendre le moindre empire ſur vos ſens ; toûjours je voudrois, & jamais je le veux ; je voudrois auſſi préſentement vous ſauver, mais je ne le veux pas. Voilà la juſte conduite de Dieu à l'égard des mondains, qui ſe flattent d'une volonté chimérique de ſe convertir.

II. PARTIE.

J'ay dit en second lieu, que la marque d'un desir sincere étoit l'inquietude & l'empressement. Cela paroît dans Magdelaine : il semble que l'Evangile ait pris plaisir à nous la peindre avec les couleurs les plus vives pour nôtre instruction. A peine est-elle sortie du logis, que sa premiere réflexion est de penser, à qui pourroit lever la pierre, qui couvroit le Sepulchre de Jesus-Christ; *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti ?* car elle avoit pris soin le jour de sa sepulture d'observer l'endroit où on l'avoit inhumé, dans le dessein de venir lui rendre ses derniers devoirs; *Maria autem Magdalene, & Maria Ioseph, aspiciebant ubi poneretur.* Ce n'est pas pour venir luy rendre des devoirs d'éclat par une vaine reconnoissance pour la personne du monde, à qui elle estoit la plus obligée; c'est par une sainte impatience de le revoir : car dés qu'elle eut apperceu que la tombe étoit levée, & que son Maistre étoit absent, les larmes lui vinrent aux yeux:

Marc. c. 16.

Ibid. c. 15.

Joan. c. 20. *Stabat ad monumentum foris plorans.* Elle ne se tient pas assise, & dans une posture tranquille, mais debout, sans se donner de repos ; *Stabat.* Elle ne va pas entretenir sa rêverie dans les allées les plus solitaires du jardin ; son inquietude ne lui permet pas de s'écarter du Sepulchre: elle y demeure, & n'en détourne pas seulement la veüë, dans l'espérance d'y trouver quelques restes du précieux dépost qu'elle regrette ; *Stabat ad monumentum foris.* Les Apostres venus aussi-bien qu'elle, ne trouvant pas le corps du Fils de Dieu, s'en retournerent chés eux, *Abierunt ad*
Ibid. *semetipsos.* C'étoit assés pour eux, dit saint Augustin ; mais ce n'étoit pas assés pour un cœur aussi touché que celui de Magdelaine, *Sed amanti non erat satis.* Elle demeure seule, & s'obstine à le chercher ; elle le veut trouver dans le lieu même où il n'est pas. Elle a déja regardé plusieurs fois, mais elle croit toûjours s'être trompée : elle revient, elle se baisse pour examiner de plus prés, elle dévore des yeux ce réduit

obscur, rien n'échappe à sa diligence. *Inclinavit se & prospexit.* Enfin *Ibid.*
deux Anges paroissent revêtus de lumiere ; toute autre que Magdelaine ne eust pris le change, & se fust laissé éblouïr à cet éclat ; mais rien ne peut lui tenir la place du Dieu qu'elle a perdu. *Mulier, quid ploras?* *Ibid.*
Femme, lui dirent ils, qu'avez-vous à pleurer ; que cherchez-vous ? Ah! pourquoy je pleure ; quand vous sçaurez quel est le sujet de mes larmes, vous avoûërez que je suis la personne du monde la plus malheureuse, & qu'on doit estre inconsolable aprés la perte que j'ay faite: *Ibid.*
Quia tulerunt Dominum meum, & nescio ubi posuerunt eum ; c'est parce qu'on m'a enlevé mon Sauveur, & dans sa personne ma joye, ma vie mon repos, mon trésor, & je ne sçais plus où le chercher.

Ainsi parle une ame vrayement touchée du desir de trouver Dieu. Elle qui comptoit pour rien de perdre la grace, commence à éprouver ces saintes inquietudes sur l'état de sa conscience ; elle s'étonne qu'on

puisse vivre sans être bien avec Dieu ; elle s'apperçoit que le commerce du monde, qu'une vie de plaisirs, qu'un enchaisnement d'occupations continuelles, que l'embarras des affaires, que l'entêtement d'une passion qu'elle a voulu contenter, & qui a épuisé tous ses soins, enfin qu'une ardeur sans relasche pour s'enrichir, luy a fait oublier Dieu, & l'a jetté dans une assoupissement mortel sur l'affaire de son salut ; elle éclatte alors en des regrets vifs & sensibles : *Tulerunt Dominum*
Joã. 20. *meum, & nescio ubi posuerunt eum*; helas ! j'ay vécu comme s'il n'y avoit point de Dieu pour moy ; n'y a t il plus de retour à l'état heureux, où je me suis veûë autrefois si bien avec luy ? *Recedite à me, amarè flebo.* Retirez vous de moy, vains amusemens, plaisirs frivoles, affaires chimériques, disparoissez devant la grande affaire de mon salut ; c'est bien assez que vous ayez troublé mon repos ; laissez-moy regretter à loisir une perte que les larmes seules peuvent réparer ; *Recedite à me*

marè flebo. Elle ne cherche plus un Confesseur facile, indulgent, pour passer la Feste de Pâques,& pour étourdir sa conscience;les plus habiles ne lui paroissent pas l'être trop pour lever cette pierre dont le poids insupportable lui pése sur le cœur.

Quis revolvet nobis lapidem? Où trouverai-je un homme de Dieu qui puisse amollir la dureté de mon cœur? Elle ne se contente plus comme autrefois d'un examen leger & superficiel ; elle examine avec soin les replis les plus secrets de sa conscience ; elle ne se pardonne rien, *Inclinavit se*, & *prospexit*:& nous avons quelquefois la consolation de voir ces pécheurs auparavant endurcis, avoir ensuite des délicatesses de conscience qu'on ne voit pas dans les justes, entrer dans une sainte inquietude sur l'état présent de leur ame,n'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, s'imaginer toûjours ne s'être point assez expliqué,n'avoir point assez regretté les désordres de leur vie passée,n'avoir point pris assez de mesures pour se précautionner contre l'avenir.

Quelque nouveau que paroiſſe ce langage aux gens du Monde, la grace trouve bien le ſecret de le faire entendre aux plus mondains. Il eſt rare de voir des converſions ſinceres de perſonnes engagées dans de grands déſordres, & ſur tout dans des péchez d'habitude, ſans que les commencemens ſoient accompagnez de ces agitations & de ces troubles ſalutaires : on ne ſe dégage qu'avec peine des liens qui ſerrent ſi étroitement ; & c'eſt ce qui donne lieu aux actes héroïques de contrition, à quoy je reconnois le caractere des vrais pénitens.

Oüi, Messieurs, à peine oſerois-je vous déclarer ici quel eſt le veritable eſprit de la pénitence, ſelon l'Ecriture & les Peres de l'Egliſe ; je crains de ſcandaliſer les ames timorées, & de les jetter dans des ſcrupules qui ne leur conviennent pas ; mais je crains en même temps de donner aux pecheurs endurcis une occaſion de railler. Souffrez, Chrétiens, qu'aprés avoir pris les précautions neceſſaires, je m'explique ſur

ne matiere si importante. J'avoüe onc d'abord, & il est vray, que 'essentiel de la contrition consiste ans un amour de préference qui étache le cœur du peché, & je con-iens avec vous que cet amour peut stre sans aucune sensibilité : mais : qui me fait trembler, c'est que out ce que je vois de pénitences au-orisées de l'Ecriture tant de l'an-ien que du nouveau Testament, outes celles que l'Eglise a canoni-es depuis dans les Saints, se font ntir dans le fonds du cœur, se pro-uisent au dehors par des marques nsibles, sont méme accompagnées : soupirs, de gemissemens & de rmes. Je vois l'esprit Saint par out uniforme exciter cette contri-on douloureuse ; Manassés revient Dieu avec des termes qui mar-uent un cœur brisé & attendri; avid est si penétré de douleur qu'il igne sa couche de ses larmes ; Eze-ias en pleurs répand son ame de-ant Dieu ; le Prince de Ninive pa-ist à la tête de sa Cour sous la ndre & sous le cilice ; tout le peu-

ple au retour de la captivité interrompt la lecture de la Loy par ses gemissemens & par ses pleurs, jusques-là que les Levites sont obligez d'aller de rang en rang pour appaiser les cris, & pour arrêter le cours
2. Esdr. c. 8. des larmes. *Nolite flere.* Saint Pierre pleure amérement son péché ; le Publicain contrit se frappe la poitrine au bas du Temple, & n'ose lever les yeux ; Magdelaine aux pieds du Sauveur du Monde les arrose de ses larmes ; je ne vois nulle part aucune douleur tranquille. Je vois cet esprit regner long-temps dans la primitive Eglise, ces différentes classes de pénitens prosternez au vestibule du Temple, ces Solitaires qui passoient leur vie dans les larmes, ces Pénitens si touchés dont saint Jean Climaque nous fait la peinture. Tout cela n'est plus, & il semble aujourd'hui que ce soit une chimere : on voit assez de Confessions ; mais on ne voit presque plus de contrition, ou s'il échappe quelque larme aux pécheurs, ils se croyent tout d'un coup des Saints, & au lieu de s'oc-

per à pleurer les pechés de leur
passée, ils oublient bien-tost ce
'ils ont esté. Mais d'où vient que
te source de larmes a tari dans
glise ? y commet-on moins de
:hés qu'autrefois ? je vous le de-
.nde, MESSIEURS ? interrogés
stre conscience ; faites-vous justi-
à vous-mêmes. Tel m'écoute in-
ısible & tranquille, qui sçait ce
i en est, & qui se sent peut-être
upable d'une infinité de pechez;
nt un seul auroit suffi à ces vrais
nitens pour pleurer toute leur vie;
{}to satis est peccasse semel ad fletus
rnos. Et cependant nous voyons
ıs les jours des pécheurs de ce ca-
ctere, approcher du Sacrement de
:nitence sans douleur ; voilà ce qui
t la peine & l'embarras d'un Con-
feur à qui il reste un peu de zéle.

Non, Chrétiens, ce ne sont point
ûjours les désordres d'une vie cri-
inelle qui jettent les ministres de
sus-Christ en ces cruelles perple-
és qui rendent le ministere si pé-
ɔle & si dangereux. Vos péchés
sent-ils plus nombreux que les

grains de ſable qui ſont ſur les bords de la Mer, & plus atroces que ce que l'Enfer a produit de plus noir & de plus malin, toute la foibleſſe de l'homme nous eſt connûë, & tremblans pour nous-mêmes nous ſommes touchez de compaſſion pour vous. Nous connoiſſons auſſi toute l'étenduë de la miſericorde infinie du Maître dont nous ſommes les miniſtres ; nous ſçavons que rien ne la peut épuiſer : mais ce qui nous afflige, c'eſt de voir ces pecheurs abominables devant Dieu, réciter tant d'excés honteux comme une hiſtoire indifférente, qui ne les regarde pas; c'eſt de voir des malades tout couverts de playes, & de playes mortelles, qui ne ſe ſentent pas eux-mêmes ; c'eſt de nous voir mediateurs entre Dieu que nous avons à venger, & ces coupables qui ne ſont point touchez, & de ne pouvoir leur accorder la grace de l'abſolution ſans trahir les intereſts de noſtre Maiſtre, & ſans les renvoyer eux-mêmes plus criminels qu'ils n'eſtoient venus à nous.

Ah !

Ah ! s'il ne tenoit qu'à gemir de-
t Dieu pour vous , & qu'à don-
des larmes ; en pourroit-on re-
:r à un si deplorable endurcis-
ient ? on trouveroit encore dans
Loy de grace des Prestres aussi
ez que ceux de l'ancienne Loy ,
entre le Vestibule & l'Autel pleu-
oient les pechez du peuple : mais
u veut , & il est juste , que celuy
a commis le peché soit celuy qui
pleure. On tasche donc d'entrer
is ce cœur innaccessible à tous les
itifs de la Foy ; on luy met devant
yeux tantôt la justice inexorable
in Juge prest à le punir , tantôt la
sericorde infinie d'un Sauveur qui
tend les bras ; on tasche de le ré-
iller par la crainte & par l'espe-
ice : car d'oser luy proposer un
eu infiniment aimable par luy-mes-
e , helas ! c'est un langage inconnu
ur luy. Mais nous cherchons inuti-
nent par où faire entrer dans ce
:ur des sentimens douloureux ; il
nse à nous surprendre , tandis que
us pensons à le sauver ; & je ne sçais
dans le fonds il n'a point plus de

dépit d'estre contraint de s'accuser de ses pechez, qu'il n'a de regret de les avoir commis. Ah ! MESSIEURS, qu'une odeur vive & sensible s'explique bien autrement ! Tout parle dans un penitent touché de repentir ; ses yeux baissez, d'où les larmes coulent quelquefois malgré luy, un visage morne & confus, l'air, le maintien, le ton de la voix, certains termes, qui laissent voir la haine qu'il a pour luy-même & pour son peché, tout parle dans luy le langage de la Penitence. Ah ! c'est alors que seûrs de nostre ministere, contens de voir nostre Dieu vengé, nous ne comptons plus des fautes que nous voyons effacées par les larmes ; nous répandons avec profusion les tresors de la grace, sans craindre d'estre accusez de dissipation, & desavoüez de nostre maistre : *Cum intueor flentem*, dit saint Cyprien, *sentio ignoscentem*. Quand je vois le pecheur fondre en larmes, je sens que Dieu luy pardonne ses pechez.

Mais ces larmes, direz-vous, sont souvent des effets du temperament,

dont on n'eſt pas le maiſtre. Abus, Chrétiens ; la douleur a ſon langage à part, qui ſe fait entendre dans tous les hommes ; ceux qui ne ſont pas d'une complexion ſi tendre, & qui ne pleurent jamais, ne ſont ſouvent que plus ſuſceptibles d'une contrition amere ; ils ont le cœur ſerré, preſſé de douleur. Et c'eſt ici, Chrétiens ; que vous devez rougir ſur l'inſenſibilité du voſtre : vous ſçavez quels tranſports ont accompagné le peché ; vous n'avez pas oublié ces folles langueurs, & ſi je l'oſe dire, ces extaſes de joye, à la veuë de l'objet que vous aimiez, ces inquietudes & ces troubles pendant ſon abſence ; voilà de quoy voſtre Dieu eſt jaloux : vous retournez à luy avec indifference & avec froideur ; vous voulez qu'il s'en contente ; vous en eſtes-vous contentez dans le peché ? Non, je n'en croiray point à voſtre dureté, tandis que je vous verray le cœur ſenſible, l'ame paſſionnée. A qui donc m'en prendrai-je, ô mon Dieu, de ne voir plus ce don de larmes parmi les fideles ? Sera-ce à vous? Hé quoy !

Seigneur, feriez-vous devenu moins aimable, que vous l'eſtiez alors ; & n'eſtes-vous pas auſſi-bien noſtre Dieu, que vous eſtiez le Dieu de nos peres ?

III. PARTIE.

J'AY dit en troiſiéme lieu, que la marque d'un deſir ſincere eſt le courage, qui fait qu'on oſe tout pour recouvrer la grace qu'on a perduë. Ce dernier trait paroît encore dans le zéle de Magdelaine. Tandis qu'éplorée, comme nous l'avons veûë au Tombeau de Jeſus-Chriſt, elle ſe livre à ſon inquietude, le Fils de Dieu ſe preſente à elle ſous la figure d'un Jardinier ; ſa douleur luy inſpire du reſpect au de là de ce qu'on en doit aux perſonnes de cette condition, peut-eſtre pour l'engager à luy mettre entre les mains le depoſt ſacré
Joan. c.20. qu'elle cherche. *Domine, ſi tu ſuſtuliſti eum, dicito mihi ubi poſuiſti eum* ; Seigneur, luy dit-elle, ſi vous l'avez enlevé, de grace enſeignez-moy où vous l'avez mis. Mais Magdelaine de qui parlez-vous ? *eum* : quel eſt le nom de celuy que vous cherchez ?

il ſemble que tout le monde en ait le cœur auſſi rempli que vous ; ah ! croyez-moy, peu de gens penſent à celuy que vous cherchez ; mais que vous ſervira de voir où on l'a tranſporté ? que voulez-vous faire : *Et ego eum tollam.* Je veux, dit-elle, m'emparer de ce dépoſt ſacré ; je veux le mettre en lieu de ſeûreté, & ne m'expoſer plus à le perdre ; je veux encore arroſer de mes larmes ces pieds ſacrez, où j'ay trouvé la remiſſion de mes pechez; je veux contempler à loiſir cette bouche divine, dont tant d'Oracles ſont ſortis, & qui m'a rendu la vie en prononçant la Sentence de mon abſolution ; *Et ego eum tollam.* Mais penſez-vous bien à ce que vous dites ? Vous eſtes ſeule, une femme foible, ſans ſecours ; & vous eſperez au travers des gardes, contre la deffenſe de Pilate ; enlever un corps du ſein du tombeau, des mains de la mort meſme ? *Et ego eum tollam* : oüi, je l'emporterai. Ayez ſeulement ſoin de me conduire au lieu où il eſt, & repoſez-vous du reſte ſur moy ; je ne crains ni la *Ibid.*

garde des Juifs, ni les tenebres de la nuit, ni la foiblesse de mon sexe ; je ne crains point de perdre la vie aprés avoir perdu mon Sauveur, & je ne connois rien d'impossible pour le retrouver ; *Et ego eum tollam.*

Voila, Messieurs, l'image naturelle d'une ame touchée de Dieu. Quand elle a pris le parti de le servir, elle le cherche à quelque prix que ce puisse estre : le monde, la chair & le demon luy paroissent alors des ennemis foibles ; & cette ame timide ; qui craignoit tout auparavant, devient intrepide, & s'étonne ellemesme de la grandeur de son courage. Mais pourrez-vous rompre ce commerce qui vous étoit si agreable, que l'habitude vous avoit rendu comme necessaire, & sans lequel la vie vous paroissoit amere & plus dure que la mort ? *Et ego eum tollam.* Ah ! c'est tout de bon que je le veux rompre : je sens expirer cet amour profane ; un feu plus pur & plus saint embrase mon cœur ; il est temps d'aimer le seul objet qui le merite, & de renoncer à l'idole que j'ay mise en

ſa place ; *Et ego eum tollam.* Mais pourrez-vous vous aſſujettir au joug de la Loy, qui vous ſembloit ſi peſant ; aux jeuſnes de l'Egliſe, dont vous vous jugiez incapable par la delicateſſe de voſtre complexion ? pourrez-vous ſoûtenir la longueur des prieres, du ſervice Divin ; pratiquer les devoirs du Chrétien ; rendre ce bien, dont la reſtitution peut incommoder vos affaires ; lever le ſcandale, en voyant le parent, l'ami avec lequel vous eſtes broüillé depuis ſi long temps ? pourrez-vous chaque jour porter voſtre croix, comme le Fils de Dieu nous l'ordonne ? *Et ego eum tollam.* Ne jugez point de moy par le paſſé, c'eſt tout de bon que je veux eſtre à Dieu ; je ne vois rien qui ſoit au deſſus de l'amour que je ſens ; c'eſt à vous à m'impoſer tout ce qu'il vous plaira ; n'ayez égard qu'à un ſeul article, que je recouvre au pluſtoſt la grace que j'ay perduë ; il y a trop long-temps que je ſuis eſclave du Monde, & que je n'oſe ſuivre le deſir que Dieu m'a donné de le ſervir ; que je ne ſorte point d'ici que je ne

ſois reconcilié avec luy, & aſſeûré de ma grace ; *Et ego eum tollam.* Mais quelle apparence de ſoûtenir ce caractere dans le Monde, vous qui vous eſtes fait une Loy de luy plaire ? Non, le Monde ne m'eſt plus rien ? j'en reconnois la vanité : mais quand je voudrois encore luy plaire, le Monde tout corrompu qu'il eſt, ne reſpecte-t-il pas la vertu ? Si je pretendois allier la devotion avec le Monde ; approcher des ſaints Myſteres, & paſſer le jour & la nuit au jeu ; aimer mes aiſes, & rechercher toutes les commoditez de la vie ; eſtre plus délicat ſur le point d'honneur, que les plus mondains ; cenſurer la conduite d'autrui, ſous pretexte que la mienne eſt irréprochable ; mettre la diviſion dans ma famille par un eſprit d'intereſt ; le Monde en parleroit ſans doute, & n'auroit-il pas raiſon de le faire ? Mais s'il voit que de bonne foy je m'attache à remplir tous mes devoirs ; que je renonce au grand jeu, aux dépenſes exceſſives, qui m'empeſchent de payer mes dettes, & qui paſſent ma condition ; que je

veux mesme mener une vie peniten-te, autant que mon état le pourra per-mettre ; que loin d'insulter à ceux qui sont dans le desordre, animé de l'esprit du Christianisme, j'excuse tout ce qui se peut excuser ; que j'aime mieux sacrifier un peu de mes inte-rests au bien de la paix, que de fo-menter la haine, les soupçons, les querelles, les emportemens qui ac-compagnent toûjours les procés : s'il ne me voit plus ni fier, ni jaloux, ni médisant ; s'il voit enfin qu'ayant pris le parti de la pieté, je m'y atta-che constamment ? le Monde n'aura plus rien à repliquer, ou s'il parle, ce sera en faveur de la vertu. La pro-bité a des droits incontestables sur le cœur de l'homme ; par tout où l'on reconnoist son veritable caractere, on la respecte ; ou, s'il en est d'assez libertins pour la mépriser, que m'im-porte de plaire à une poignée de gens, qui ont pris tant de soin de se décrier eux-mesmes, qui n'ont nulle autorité & ne sont plus écoutez ?

Mais enfin je veux que le Monde me persecute : quel si grand interest

ay-je de luy plaire, pour sacrifier mon salut à ce fantosme du respect humain? J'ay fait paroistre tant de force d'esprit, lorsqu'il a fallu soûtenir les discours du Monde, qui a censuré ma conduite dereglée: en aurois je moins pour me sauver, que pour me perdre? *Et ego eum tollam*, Il y a si long-temps qu'on parle de ce commerce suspect que j'entretiens, du peu de soin que j'ay de ma reputation; on a si souvent raillé de ma delicatesse sur le point d'honneur; on a si souvent trouvé à redire à la passion que j'ay pour le jeu; on a si souvent tourné en ridicule la folle vanité, par laquelle j'affecte de m'égaler à ceux qui sont au dessus de moy? on est si scandalisé de l'acharnement que j'ay eû contre ma famille, dont j'ay troublé le repos par des chicanes continuelles: tout cela m'est revenu cent fois, & je me suis fait un front d'airain, à l'épreuve de la critique la plus raisonnable. Aujourd'huy qu'il ne s'agit que de soûtenir la censure d'un petit nombre de personnes, que ma perseverance reduira peut-estre

dans la ſuite, aurois-je moins de courage pour les intereſts de mon Dieu ? quoy il ſeroit le ſeul, pour que je ne ſçaurois ſouffrir les reproches & les railleries du Monde ? *Et ego cum tollam.* Non, non, il n'en ſera pas ainſi : à quelque prix que ce ſoit, il faut que je le ſerve, & que je rentre dans la voye de mon ſalut. Si vous cherchez Dieu de la ſorte, mes chers Auditeurs, vous trouverez ſa grace en cette vie, & ſa gloire en l'autre, &c.





SERMON SUR L'ASCENSION DE NOSTRE-SEIGNEUR.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, & sedet à dextris Dei.

Aprés que Jesus-Christ eut fini le discours qu'il faisoit à ses Apostres, il monta au Ciel, où il est assis à la droite de son Pere. En saint Marc Chap. 16.

C'Est aujourd'huy, Messieurs, que Jesus-Christ acheve enfin de fournir cette longue & penible carriere, où il étoit entré pour com-

battre le plus redoutable ennemi de nôtre salut. Mystere plein d'esperance pour les Chrétiens ; gage infaillible d'une heureuse immortalité : car si Jesus-Christ, selon l'oracle de S. Paul, est ressuscité pour nostre justification, nous pouvons dire qu'il monte au Ciel, pour nous faire part de la gloire, qui est le fruit de la justification ; & que jamais l'Apostre n'a eu plus de raison d'appeller Jesus-Christ nostre esperance, que dans ce jour glorieux, où il se met en état de remplir tous nos souhaits, & d'assûrer les pretentions legitimes que nous avons sur le Ciel, comme sur un heritage qu'il nous a merité. *Christus in vobis spes gloriæ.* *Coloss. 1.*

Esprit saint, à qui seul il appartient de faire naistre dans nos cœurs un saint desir de la gloire celeste, éclairez-moy de vos lumieres, pour découvrir dans ce mystere le fondement solide de nostre esperance, & inspirez-moy des sentimens qui reveillent sur cela la langueur des Chrétiens. C'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie,

en luy disant avec l'Ange. *Ave.*

Saint Thomas examinant la nature & les qualitez essentielles de l'esperance chrétienne dont nous parlons, luy attribuë deux mouvemens d'où dépendent tous les autres. Le premier est un desir ardent du souverain bien, & une inclination violente qui nous entraisne vers l'objet, qui peut seul nous rendre heureux. Mais parce que ce bien est élevé au dessus des forces de la nature, & se trouve comme environné de difficultez & d'obstacles presque insurmontable; l'espérance chrétienne par un second mouvement, nous excite, nous anime à vaincre tout ce qui s'oppose à nos desirs, & nous inspire une sainte confiance, & une assûrance morale de réüssir dans la poursuite du bien où nous aspirons. Voilà toute l'œconomie de cette vertu theologale, que les Conciles ont jugée si necessaire pour le salut, qu'ils en ont fait un article de foy.

Or je trouve dans le mystere que nous celebrons aujourd'huy, des con-

siderations fortes & puissantes pour exciter ces deux mouvemens dans le cœur de tous les hommes : examinons seulement les paroles de mon texte. *Assumptus est in cælum, & sedet à dextris Dei.* Premierement, Jesus-Christ monte au Ciel, & en montant il nous marque le chemin que nous devons tenir, il porte là tous nos desirs, & fixe à cet heureux terme tous les mouvemens de nostre cœur : *Assumptus est in cælum.* Mais en second lieu, pour dissiper les craintes que pourroit nous inspirer la foiblesse de nostre nature, il prend aujourd'huy seance à la droite de son pere, & c'est là qu'il dispose avec un pouvoir absolu de toutes les graces qui nous sont necessaires pour parvenir à la Felicité éternelle : *sedet à dextris Dei.* Il monte au Ciel, pour nous apprendre que c'est le lieu où nous devons aspirer : il s'assit à la droite de son Pere, pour nous marquer qu'il a le pouvoir de nous y conduire aprés luy. Son Ascension doit redoubler nos desirs de le rejoindre dans le Ciel ; & le pouvoir absolu qu'il y

exerce, nous doit rassurer contre la crainte de n'y pouvoir arriver : l'une & l'autre consideration doit servir d'un fondement solide à nostre esperance : Ce sont les deux Parties de ce discours, & le sujet de vôtre attention.

I. PARTIE.

Le Fils de Dieu, MESSIEURS, nous fournit dans ce Mystere trois motifs également efficaces & propres à exciter dans nos cœurs un desir ardent de cette gloire immortelle, dont il prend possession ; & à laquelle nous sommes destinez. Car en premier lieu, il nous fait connoistre l'excellence de ce Souverain bien, & l'avantage qu'il a par dessus tous les biens du monde. En second lieu, il nous fait sentir en nous dérobant sa presence, des regrets infinis de l'avoir perdu, & de pareils desirs de nous réünir à luy dans le sejour de la gloire. Enfin il nous fait une leçon importante en sortant du monde ; sur l'obligation indispensable que nous avons de tourner toutes nos veûës vers cette fin derniere, pour laquelle Dieu nous a créez : exami-

nons ces trois considerations.

Oüy, c'est proprement aujourd'huy, Chrétiens, que le Fils de Dieu, nous fait connoistre l'excellence du souverain bonheur, où nous sommes appellez. Pour le comprendre, je vous prie de vous souvenir de l'erreur grossiere, qui s'estoit répanduë non-seulement parmi le peuple de la Judée, mais qui avoit fait mesme de grands progrés parmi les Docteurs de la Loy, & dont les Apostres ne s'étoient pas encore détrompez; sçavoir, que le veritable Messie envoyé de Dieu, aprés avoir affranchi l'Empire des Juifs de la servitude & de la violence de ses Ennemis, devoit enfin regner longtemps sur la terre, & joüir de sa victoire dans la paix & dans l'abondance. Ainsi ce peuple charnel & terrestre expliquoit à la lettre les Oracles des Prophetes, & ne pouvoit pas se figurer l'idée d'un bonheur où les sens n'eussent point de part. De là vinrent ces preseances qui piquerent l'ambition des enfans de Zebedée. De là ces demandes frequen-

tes & reïterées, par leſquelles on preſſoit le Fils de Dieu de déclarer, ſi c'eſtoit en ce temps-là qu'il devoit
Act. 1. rétablir l'Empire d'Iſraël : *Domine, ſi in tempore hoc reſtitues regnum Iſraël ?* De là meſme cette eſperance qu'avoient conçûë les deux Diſciples, qui alloient en Emaüs, & dont ils ſem-
Luc. 24. bloient être déchûs ; *Nos autem ſperabamus, quia ipſe redempturus eſſet Iſraël* : Nous eſperions que ce ſeroit luy qui nous délivreroit d'une domination étrangere. Erreur qui dans la naiſſance de l'Egliſe, quoy qu'un peu alterée par les circonſtances du temps, fut propoſée par le celebre Papias, Diſciple de ſaint Jean l'Evangeliſte, qui enſeignoit, qu'aprés le jugement dernier, Jeſus-Chriſt, à la teſte des Prédeſtinez viendroit ſur la terre établir un Empire floriſſant, & qu'aprés mille ans paſſez dans une heureuſe tranquilité ils monteroient au Ciel, pour y gouſter un bonheur plus achevé. Ce reſte de Judaiſme, qui fit en ce temps-là de grands progrés à cauſe de la reputation que Papias

s'estoit acquise, ne fut éteint que sous le Pape Damase, qui le condamna; mais par là il est aisé de juger combien cette interpretation si familiere aux Juifs; avoit fait d'impression sur les esprits, & combien fortement ils estoient prevenus, que toutes les promesses que l'Ecriture leur avoit faites touchant le Messie, se devoient entendre à la lettre d'un Regne purement temporel.

Or c'est proprement aujourd'huy que Jesus-Christ se met en devoir de les détromper. Il est temps, leur dit-il, mes chers Disciples, de nous separer; il est temps que je retourne dans le sein de mon Pere, pour y gouster ce repos inalterable, qu'on ne gouste point icy bas. Mais quelle indignité, de vous voir répandre des larmes au plus heureux jour de ma vie? Si la tendresse que vous avez pour moy, naissoit d'un attachement desinteressé, la joye que vous auriez de me voir au comble de mes souhaits, vous rendroit insensibles à la douleur que vous marquez de me

Ioan.14. perdre : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.* Car enfin quelle marque plus seûre peut-on donner d'un attachement sincere, que de souhaitter à la personne qu'on aime, le plus excellent de tous les biens? Tandis que vous m'avez veû souffrir, vous avez pû répandre des larmes : mais c'est sans doute ne m'aimer pas, que de me pleurer dans l'état de mon triomphe, & de plaindre ma destinée, lorsque je suis sur le point de me réünir à mon Pere. Affranchi désormais de toutes les afflictions temporelles, vainqueur de l'Enfer & de la mort, glorieux, impassible, immortel, je pourrois, il est vray, regner parmi vous, & reparer ma gloire en dépit de l'envie & de la fureur de mes ennemis. Mais tout cela n'est pas comparable à ce que je trouveray dans le sein de mon Pere; j'y vais goûter des plaisirs que l'entendement de l'homme n'est pas capable de comprendre, & qui seuls peuvent remplir la vaste étenduë de son cœur : j'y vais joüir d'une gloire devant laquelle toutes les grandeurs mondaines s'éva-

noüiſſent ; en un mot , partager la gloire du Tout-puiſſant. *Si diligeretis me , gauderetis utique , quia vado ad Patrem.*

Or je vous demande , Chrétiens, ſi le Fils de Dieu pouvoit nous faire mieux comprendre l'excellence du bonheur du Ciel , que par ces reproches qu'il faiſoit à ſes Apôtres? N'eſt-ce pas nous marquer viſiblement le neant des biens de ce monde ? N'eſt-ce pas leur inſinuer adroitement , qu'ils n'ont nulle connoiſſance de ce bonheur inexplicable que Dieu leur propoſe ; mais qu'il eſt cependant de telle nature , que ce ſeroit une imprudence & une folie inexcuſable , que d'y renoncer , quand on leur feroit les offres les plus avantageuſes ſur la terre ? N'eſt-ce pas nous faire entendre par un exemple ſenſible , que quand nous pourrions eſtre , comme luy immortels dans ce monde ; quand nous y trouverions tout ce qui peut flatter noſtre convoitiſe & noſtre ambition ; quand nous ſerions hors des atteintes de la douleur & de la maladie ; que nous en ſerions

pour se borner à la satisfaction de ses sens ? Quel horrible renverse-ment, de voir que Dieu ne trouve pas en quelque sorte dans le fonds de son essence Divine, de quoy con-tenter l'homme, & que l'homme af-fecte de trouver dans les creatures des supplémens, pour ainsi dire, à ce qu'il croit manquer à son souve-rain bonheur ! Quel scandale de voir des femmes enyvrées de l'amour qu'-elles ont pour elles-mesmes, & ido-lastres de leur corps, se declarer hautement pour la vie presente au prejudice de leur salut eternel, & comme reprocher à Dieu par cette preference monstrueuse, ou qu'il n'a pas dequoy les satisfaire pleinement, ou que, sans se mettre en peine de le posseder, elles trouvent ailleurs des objets capables de remplir tous leurs souhaits ! C'est de ce desordre que saint Paul étoit si touché, qu'il n'en pouvoit parler sans répandre des lar-mes de douleur & d'indignation : *Flens dico, inimicos Crucis Christi, quo-rum Deus venter est* ; ce sont des en-nemis de Jesus-Christ, qui ne recon-

noissent plus d'autre Divinité que leur corps, qu'ils idolastrent.

C'est à ces ames sensuelles, que le Prophete Royal adressoit ces reproches si pressans & si vifs, lorsque d'une part il consideroit les vains amusemens, dont les hommes occupent leur esprit dés leur enfance, & de l'autre qu'il voyoit en esprit le Messie glorifié monter au Ciel, & nous frayer
Psal. 4. un chemin seûr à la gloire : *Filii hominum usque qui gravi corde ; ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ? Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* Enfans des hommes, s'écrioit ce Prince selon le cœur de Dieu, enfans des hommes qui avilissez vostre ame, & qui profanez l'imagine de Dieu, en l'abaissant jusqu'au sort des animaux ; *Usque quò gravi corde* ? Jusques à quand vous laisserez-vous dominer par ce penchant honteux, qui vous entraisne aux biens de la terre ? Jusqu'à quand vous laisserez-vous appesantir par le poids de cette inclination brutale, qui vous asservit à vostre corps ? *Usque quò gravi corde ?*

de ? Jusqu'à quel âge, jusqu'à quel temps avez-vous résolu de vous borner aux plaisirs des sens ? Car enfin qu'une passion violente, que la chaleur du sang, que les premieres fougues d'une jeunesse indomptée ayent d'abord obscurci les lumieres de la raison, & vous ayent plongez dans le desordre; je conviens que la fragilité de l'âge a pû causer un tel déréglement : mais qu'estant venus à un âge plus meûr, ayant plus de raison & plus d'experience, vous vous en teniez à vostre premiere erreur, & que vous puissiez faire un choix aussi déraisonnable, que celui d'embrasser avidement les biens perissables de ce monde, au préjudice des biens solides de l'Eternité; que le plaisir n'ait fait place qu'à l'interest, & l'intempérance qu'a une insatiable cupidité : peut-on assez déplorer un si funeste aveuglement ? *Usquequò diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ?* Vous, que des espérances frivoles ont trompez tant de fois; vous qui vous abandonnant à vos desirs déréglez, avez inutilement cherché

dans toutes les créatures ce repos qu'elles n'étoient pas capables de vous donner, pouvez-vous désormais le chercher ailleurs qu'en Dieu seul? *Ut quid diligitis vanitatem, & quaritis mendacium?* Confus des vaines poursuites que vous avez faites, las des fausses démarches qui vous ont épuisez, indignés de l'injustice de la fortune, à qui vous avez trop sacrifié, victimes que l'ambition dévore & consume chaque jour, instruits par une fatale expérience du néant des choses du monde, pleins de mépris pour ce que vous aimez éperdûment, à quoy pensez-vous lorsque vous dédaignez les biens solides que Dieu vous présente? *Ut quid diligitis vanitatem, & quaritis mendacium?* Cette erreur ajouste le Prophete, étoit plus excusable dans l'ancienne Loy, où le Ciel n'étoit ouvert à personne, & où Dieu sembloit ne proposer que des benédictions temporelles à ses serviteurs: mais aujourd'hui que ce divin Maistre rompt tous les obstacles en nostre faveur, & qu'élevé au comble de

la gloire, il nous invite au méme bonheur, qui empêche vostre cœur de former des desseins dignes de vous? *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum*; sçachés que le Seigneur a fait part de sa gloire à son Fils unique, & qu'il promet le même avantage à ses enfans adoptifs; *Et scitote quoniam, &c.* C'est ainsi que ce Prophete inspiré de Dieu, se figurant la gloire de l'Ascension de Jesus-Christ, nous apprend à élever nos desirs vers la méme felicité.

Mais quelque avantageuse que fust l'idée que Jesus Christ nous donnoit de ce souverain bien, il sembloit qu'il y manquoit encore une qualité essentiellement requise pour faire une forte impression sur les esprits, c'est qu'aprés tout, Dieu en qui doit consister ce bonheur, étoit toûjours invisible, *Deum nemo vidit unquam.* *Ioan. c. 1* Or telle est la foiblesse de l'homme, & la dépendance qu'il a de ses sens, qu'à peine peut il aimer aucun objet, qui ne les flatte, ou qui n'ait quelque rapport avec

eux. Il falloit donc que Jesus-Christ rendist en quelque maniere cet objet sensible à ses Apostres, & qu'ils pussent se figurer quelque chose dans le Ciel, à quoy leurs desirs fussent fixez ; & c'est ce qu'il exécute parfaitement dans ce mystere. Car en montant au Ciel il leur marquoit, que son humanité sainte devoit être désormais tout l'objet de leurs desirs; en les privant de sa présence, qui estoit la seule douceur qu'ils eussent au monde, il emportoit avec luy toutes les inclinations de leur cœur, pour user de l'expression dont un Pere s'est servi en expliquant les regrets d'Elisée, lors qu'il vit Elie son maistre ravi dans un char ; *Universa ejus desideria secum abstulit.*

Il faut tomber d'accord que les Apostres aimoient tendrement Jesus-Christ, & que la societé qui les unissoit ensemble avoit formé entre eux de ces liens dont on ne sent jamais mieux la force, que quand il est question de les rompre. Quelque grossiers qu'ils fussent encore

il leur estoit souvent échappé de ces traits où tout le cœur de l'homme se découvre en un moment sans étude & sans affectation ; l'un protestant qu'il falloit suivre leur Maistre jusqu'à la mort ; l'autre fremissant d'indignation à la seule nouvelle de la trahison, que l'on tramoit contre luy ; celuy cy se reposant sur son cœur, celuy-là se jettant dans l'eau pour l'aller joindre, emporté par un premier mouvement que l'amour seul pouvoit excuser ; chacun dans l'occasion luy donnant des marques de son zéle.

Delà, MESSIEURS, ils n'eurent pas plustost appris de sa bouche la nouvelle de son départ, qu'ils se sentirent comme frappez d'un coup de foudre. Leur accablement parut dans leurs yeux, & sur leurs visages : & pas un d'eux n'ayant la force de demander à Jesus-Christ où il alloit, chacun demeura immobile dans un morne & profond silence. En vain Jesus-Christ leur reprocha-t-il leur foiblesse, & le peu de part qu'ils sembloient prendre à son bon-

heur : ces paroles au lieu de les consoler, eurent l'effet ordinaire aux consolations qu'on donne dans les afflictions extrémes ; c'est-à-dire, qu'elles irriterent, & redoublerent leur douleur ; & le Sauveur tourna le discours ailleurs, jugeant bien que l'espérance de le revoir étoit le seul motif capable d'adoucir leur peine : *Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, & vos sitis* : Je ne vous quitte que pour un temps ; je veux vous prendre pour toûjours auprés de moy, & il ne tiendra qu'à vous de me rejoindre dans l'éternité. C'est ainsi qu'il se sépare d'eux, & qu'il s'éleve peu à peu vers le Ciel en leur présence ; tandis que les yeux attachez sur luy, ils joüissent encore de la veûë de leur Maistre, autant qu'il leur est possible, & s'efforcent par mille desirs de le suivre jusques dans la gloire.

Joan. c. 14.

Or voilà les sentimens que Jesus-Christ vouloit produire dans leurs cœurs, les détacher de la terre, & leur oster de devant les yeux l'objet dont ils étoient le plus touchez;

leur faire sentir vivement le regret de l'avoir perdu, pour les piquer d'un desir plus ardent de se reünir à luy : & c'est la conséquence naturelle que l'Apostre tiroit du mystere de l'Ascension, écrivant aux Collossiens ; *Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens; quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.* Mes Freres, le temps est venu ; où Dieu ne veut plus que son peuple envisage les biens de ce monde. Il l'a souffert en quelque façon dans la Loy de Moyse : mais aujourd'hui que dans la personne de Jesus-Christ il nous fait prendre possession de l'héritage du Ciel, que ce Sauveur quitte la terre, pénetre les Cieux, ce seroit une espece d'indécence, de voir les membres de ce chef mystique ramper davantage parmi des objets terrestres & perissables ; *quæ sursùm sunt quærite.* *Coloss. c. 3.*

Comme s'il vouloit dire : vous ne pouvez plus vous excuser de ne desirer pas le Ciel, sur l'impuissance où vous êtes d'élever vostre cœur à des

objets invisibles ; voilà un objet sensible, où vous pouvez fixer tous vos desirs : ce Dieu revestu d'une sainte humanité, environné de gloire & de majesté, que vos yeux ont veu, que vos oreilles ont entendu, que vos mains ont touché, comme parle l'Evangile ; ce Verbe fait chair doit être maintenant comme le seul terme de vostre amour. Qu'on ne voye donc plus regner parmi vous cette indifference pour les biens celestes & éternels. Commencez à gouster ce que vous posséderez toûjours ? *Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens.* Voilà, Chrétiens, les sentimens que nous doit inspirer le mystere que nous celébrons aujourd'huy.

Ah ! si nous estions susceptibles, Messieurs, des impressions de la grace & capables de répondre à toute la tendresse que Jesus-Christ nous a marquée, en faudroit-il davantage pour nous engager à tourner toutes nos veûës de ce costé-là, & à faire tous nos efforts pour revoir un jour ce divin Sauveur, à qui nous avons

les obligations les plus essentielles? Mais si nostre inclination ne nous y porte pas encore, que la raison du devoir au moins acheve de vous persuader.

Apprenez, mon cher Auditeur, de Jesus-Christ montant au Ciel, & apprenez-le en qualité de Chrétien, si vous l'estes, & si vous ne l'estes pas, du moins en qualité d'homme que le bonheur du Ciel est vôtre fin derniere, & que vous n'êtes au monde que pour travailler à le meriter. Car c'est dans ce mystere que Jesus-Christ nous enseigne cette verité, & par paroles, & par exemple. Il renferme dans cette importante leçon un abregé de tout l'Evangile. *Vado ad eum qui misit me, & nemo ex vobis interrogat me : quò vadis?* *Joan. c. 16.* Je parle, dit-il à ses Apostres, & personne de vous ne s'informe du terme, où je vais. Il est cependant d'une importance extrême de le sçavoir: écoutez-le. *Exivi à Patre, & veni in mundum; iterum relinquo mundum, & vado ad patrem.* *Ibid.* Paroles pleines d'un grand sens, & qui meritent

nos reflexions. Je suis sorti du sein de mon Pere pour venir au monde: je laisse le monde pour retourner à mon Pere. Y a-t-il rien de plus juste & de plus raisonnable que cette conduite ? Tout ce qui sort d'un principe si noble, ne doit-il pas y rentrer? Les fleuves qui tirent leur source de cet Océan, n'ont-ils pas ordre de s'y rendre aprés leur course ? Et lorsque nous venons au monde travailler à sa gloire, aprés avoir satisfait à ce ministere, ne devons-nous pas aller luy rendre compte de nostre employ ? Quelle seroit nostre disgrace, si nous estions éloignez de luy pour toûjours ; & quelle seroit nostre injustice, si nous refusions de luy rendre tout ce que nous en avons receu, & qui lui appartient ? Un Dieu a-t-il pû nous créer pour un autre que pour luy ; & une créature raisonnable pourroit-elle se contenter de tout autre bien que d'un Dieu ? Enfin le monde n'est-il pas un lieu de passage pour nous? *Exivi à Patre, & veni in mundum; iterùm relinquo mundum, & vado ad*

Patrem. Jesus-Christ, Messieurs, ne pouvoit nous faire une leçon plus touchante, & dans un temps plus propre à l'imprimer bien avant dans nos esprits.

Il partoit du monde, & se séparoit de ceux qu'il aimoit le plus: il vouloit leur laisser une consolation solide, & en même temps une instruction importante pour les mœurs. Voilà celle où doivent aboutir toutes les autres. Vous êtes pour Dieu; & quoy que vous fassiés, si vous voulez être heureux, il faut retourner à luy. Avancez-vous dans le monde, tant qu'il vous plaira; établissez-y vos affaires, & vostre reputation; bâtissez de somptueux édifices; n'oubliez rien pour agrandir vostre maison, & pour accroistre les héritages de vos peres; ménagez vostre santé, pour prolonger vostre séjour sur la terre; il en faudra partir un jour, pour aller à mon Pere; *Relinquo mundum, & vado ad Patrem*. C'est à ce terme qu'il nous faut rendre, & qu'il faut tascher de parvenir. sans cela point de repos,

ni en cette vie, ni en l'autre.

Vous pourrez bien par une vaine subtilité tâcher d'éluder les raisons qui vous persuadent de cette verité; combattre une pensée qui vous importune; vous étourdir sur cela, vous endurcir par libertinage à tous les mouvemens de la grace, ne refuser rien à vos sens de ce que l'âge & la santé vous pourront permettre, & partager même le sort de ceux qu'on appelle heureux dans le monde: il ne faut qu'être impie pour en venir là. Mais être content, c'est ce que l'impieté ne peut donner. Il faut avoir des veûës plus élevées, & quitter le monde, pour trouver ailleurs cette plenitude de satisfaction, qu'on ne trouve point icy bas: *Relinquo mundum, & vado ad Patrem.*

Il y a plus, mon cher Auditeur: vostre cœur est si essentiellement dévoüé à ce souverain bien; il est lié à cet objet par une si étroite dépendance, qu'il faut necessairement, que dans ce monde ou dans l'autre, il se porte avec la derniere rapidité à ce centre de son bonheur. Quand vos-

tre esprit dégagé des liens du corps ne connoistra plus les objets par le ministere des sens, & que ce bien jusques-là invisible vous paroistra sous l'image la plus attrayante, & sous l'idée la plus parfaite, alors occupé de ce que vous n'aimastes jamais, charmé d'une beauté que vous avez crû vaine & chimérique, possedé d'un Dieu que vous compté pour rien, vous sentirez de si vives ardeurs vers luy; mais au même temps vous concevrez un si cruel désespoir de n'y pouvoir atteindre, que cela seul fera vostre enfer. En vain une ame redoublera ses efforts, pour rompre tous les obstacles qui la sépareront de son Dieu; elle se sentira repoussée par une main invisible, qui vengera le mépris qu'elle aura fait de Dieu sur la terre, & qui armera contre elle toutes les créatures qu'elle a idolastrées.

De là quelle conséquence, Chrétiens? c'est de faire une sérieuse réflexion sur cette importante verité, que quoy que l'homme fasse, il perd

tout, quand il se damne ; & quoy-qu'il perde, qu'il n'est jamais à plaindre, quand il se sauve : & qu'ainsi nos premiers soins & nos premieres veûës doivent estre pour le Ciel.

C'est l'heureuse situation d'esprit, où Jesus-Christ laisse ses Apostres aprés son Ascension : ils sont pleins de ces considerations, ils demeurent immobiles, les yeux levez au Ciel, & attachez fixement à ce seul objet. *Viri*
Act. c. 1 *Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ?* Que regardés-vous, leur disent les Anges, & que contemplez-vous avec tant d'application ? Ils ne se retirent de là, que pour se renfermer ensemble dans le Cénacle, & pour s'entretenir avec un plus grand recüeillement d'esprit dans ces pensées. Ils sortent du Cénacle, remplis de ces hautes connoissances, qu'ils s'efforcent de communiquer aux autres.

Voilà l'image d'une personne touchée des pensées de l'autre vie. Elle est toute occupée de ces grandes &

solides réflexions. Elle trouve un si grand vuide dans les occupations du monde, qu'elle a honte de ses premiers attachemens. Les spectacles ne la touchent plus ; & la seule veûë du Ciel luy paroist digne d'une ame immortelle. C'est là qu'elle porte tous ses regards ; pouvant dire avec Ezechias : *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum* ; mes yeux se sont affoiblis à force de contempler le Ciel. Elle prend le parti de la retraite, à l'exemple des Apostres : on ne la voit plus entrer dans ces parties de divertissement, qui l'occupoient : elle n'entretient plus de ces commerces frivoles, dont elle a découvert, ou le peril, ou du moins l'inutilité. Contente du trésor qu'elle a trouvé, elle se renferme au dedans d'elle-même, pour en joüir tranquillement ; & si la necessité la jette au dehors, sa conversation est si édifiante, elle parle si noblement des grandeurs divines, dont elle a l'esprit rempli, qu'elle fait naistre souvent les mêmes sentimens dans le

Isa c. 38.

Act.c.2. cœur de ceux qui l'écoutent ? *Loquentes magnalia Dei.* Telle est la disposition d'esprit de ceux que Dieu prépare à suivre son Fils dans la gloire.

Ainsi Magdelaine qui avoit veû son maistre monter au Ciel, persuadée que le monde n'avoit rien qui fust digne d'elle, se confina pour le reste de ses jours dans la solitude, & ne pensa plus qu'à suivre Jesus par la voye de la penitence.

Vous que Dieu a touchées d'un pareil desir, Ames fideles, n'en laissez point rallentir la ferveur ; redoublez-la au contraire à la veuë d'un Dieu glorieux & triomphant. Mais ce qui doit encore exciter dans vous ces sentimens, c'est la confiance que ce mystere nous inspire, comme nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

II. PATRIE.

Dans toutes les anciennes Homelies que nous avons des Peres sur le mystere de l'Ascension ; je remarque, MESSIEURS, qu'ils appuient

particulierement sur ces paroles de mon texte, *Sedet à dextris Dei*, il est assis à la droite de son Pere; *Marc. c. 16.* & qu'en réduisant cette métaphore à son legitime sens, ils nous font comprendre que Jesus Christ prit possession ce jour là d'un pouvoir souverain dans le Ciel, & sur la terre; & qu'il commença à remplir tous les devoirs d'un parfait médiateur.

Or il est médiateur en deux manieres differentes, qui doivent nous confirmer également dans la sainte confiance, dont j'ay à vous parler, & qui est le second sentiment de l'espérance Chrétienne. Il est médiateur par nature, & médiateur par office. Médiateur par nature, parce qu'il a uni dans sa persone la nature humaine avec la nature divine: médiateur par office, parce qu'il a en effet réconcilié les hommes à Dieu. Or en qualité de médiateur par nature, en élevant aujourd'hui son humanité sainte à la gloire, il nous convainc par ce miracle sensible, que nostre nature, malgré sa bassesse, peut es-

tre élevée jusques-là : & en qualité de médiateur par office, il nous fait sentir par les secours continuels qu'il nous présente, que quelque difficile qu'il soit d'aller au Ciel, ce n'est point une entreprise qui soit au dessus des forces d'un Chrétien soûtenu par la grace du Redempteur. Verités infiniment consolantes, pour peu qu'on veuille les approfondir, & capables d'affermir nos cœurs contre cette défiance si dangereuse, qui nous fait quelquefois regarder comme impossible l'affaire de nostre salut.

Les Apôtres qui n'avoient pas été témoins oculaires de la Resurrection du Fils de Dieu, avoient peine à se laisser persuader de cette verité ; il fallut que Jesus-Christ la confirmast par de fréquentes apparitions ; & leur incredulité fut telle, qu'il eut encore lieu de leur en faire des reproches le jour de son Ascension: *Exprobravit incredulitatem eorum & duritiam cordis* ; il leur reprocha, dit l'Evangile, l'obstination qu'ils avoient fait paroistre à ne vouloir pas croire

Marc. c. 16.

ceux dont ils avoient appris qu'il étoit résuscité. Or pour ne tomber pas dans le même inconvénient sur le mystere de son Ascension, il voulut monter au Ciel en leur présence, & leur donner le loisir de se persuader du miracle qu'ils voyoient; *Videntibus illis elevatus est.* *Act.c.1.*

De-là, MESSIEURS, que ne pouvoit-il pas conclure en leur faveur? N'estoit-il pas évident que celuy qui s'élevoit ainsi par sa propre force, avoit aussi le pouvoir de les élever au Ciel? Que le poids de leurs corps qui les attachoit à la terre, ne seroit pas un obstacle insurmontable à la vertu de Jesus-Christ? Que cet homme Dieu, dont les foiblesses apparentes avoient pû les scandaliser, se relevoit aujourd'hui avec avantage de ce qui avoit pû flétrir la gloire de son auguste humanité? *2.Cor.5.*

C'est ainsi que raisonnoit saint Paul, écrivant aux Corinthiens: *Et si cognovimus secundùm carnem Christum*; c'est à-dire, comme porte la Glose: quoy que nous sçachions que Jesus-Christ a esté un homme mor-

tel, & sujet à toutes les foiblesses de la nature, depuis le mystere glorieux de son Ascension, nous ne le connoissons plus revêtu de ces foibles apparences ; & la vertu par laquelle il s'est élevé, nous donne bien d'autres idées de luy, tant il est different de luy-même : *Sed nunc jam non novimus.* C'est presque la seule conséquence que tirent les Peres du mystere que nous célebrons, sçavoir que Jesus-Christ nostre Chef étant au Ciel, tous les Fideles qui sont ses membres, ont lieu d'esperer un pareil bonheur. Il s'éleve, dit saint Leon, pour nous élever aussi : il ne nous quitte pas en quittant la terre ; il ne fait que nous devancer ; il monte devant nous, pour nous aider à le suivre ; *Christi Ascensio nostra provectio est, & quò præcessit gloria capitis, eò spes vocatur & corporis.*

Verités si touchantes, que Jesus-
Marc. c. 16. Christ veut que tous les hommes en soient instruits *Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ:* Allez, Ministres fi-

deles de ma parole, dit-il aux Apostres ; courez, volez dans toutes les parties de monde ; preschez y l'Evangile en mon nom ; assûrez tous les peuples de la terre, que je leur ay conquis un Royaume éternel, où je les attens pour les combler d'un bonheur qui ne finira jamais; qu'ils viennent prendre part à ce banquet celeste, où l'on gouste incessamment de nouvelles délices, sans en estre rassasié. Mais sur tout, que personne n'échappe à vostre vigilance ; que tout le monde soit instruit de mes intentions, le Fidele & l'Infidele, le Juif & le Barbare, le Grec & le Romain, l'Arabe, le Persan, le Mede, l'Assyrien ; que toutes les créatures raisonnables y soient invitées sans distinction : quiconque vous croira, & sera lavé des eaux salutaires du Baptesme, il sera sauvé infailliblement ; *Qui crediderit, & baptizatus fuerit, salvus erit.* Marc. c. 16. Et quand vous aurez executé les ordres que je vous donne, je viendrai moy-même en personne m'acquitter de ma parole.

je vous appelleray à moy ; je me réuniray à vous par le lien d'une éternelle societé : je veux qu'à quelque haut point de gloire que mon Pere m'ait élevé, vous soyiez placez
Joan.14. auprés de moy : *Iterùm venio, & accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, & vos sitis.* Voilà l'espérance solide que je vous laisse en partant, pour vous tenir lieu d'une consolation sensible dans vos disgraces : espérance qui doit être gravée si profondement dans vostre cœur, que rien ne soit capable de l'ébranler. Or pour gage de ce que je veux & de ce que je puis faire en vostre faveur, je vous donne ce miracle dont je vous fais témoins en me dérobant à vos yeux;
Ibid. *Non turbetur cor vestrum, neque formidet.* En faut-il davantage, Chrêtiens, qu'un simple récit de ce Mystere, pour confondre nostre défiance & nôtre timidité ?

Mais passons encore, MESSIEURS, à quelque chose de plus consolant & de plus édifiant pour vos ames ; car le point essentiel n'est pas de sçavoir, si Jesus-Christ vous peut élever à la

gloire ; la créance de sa Divinité suffit pour établir solidement ce principe : mais ce qui renverse la confiance de la pluspart des fideles, c'est que l'acquisition de ce souverain bien est difficile. L'homme ne se sentant pas des forces suffisantes pour soutenir un si grand projet, s'excuse sur sa propre foiblesse : il oublie que Jesus-Christ s'est chargé de tout le poids de cette entreprise: & qu'il ne demande pour y réussir qu'un peu de correspondance à sa grace, nous assûrant d'un secours puissant, & qui rend nostre lâcheté inexcusable.

Car en prenant séance à la droite de son Pere, Jesus-Christ entre en qualité de Prestre dans le Sanctuaire, pour recommander à Dieu les nécessitez de son peuple : il se montre à lui comme une victime immolée sur tous les Autels de l'Eglise militante, & luy demande le prix de son sang. Et comme pendant le cours de sa vie mortelle, son Pere a exigé de luy qu'il satisfist à la rigueur pour toutes nos offenses ; aussi devenu im-

mortel dans le ſéjour de la gloire il ſemble exiger qu'on luy délivre les Captifs dont il a payé la rançon; qu'on pardonne aux coupables, pour leſquels il a ſatisfait ; qu'on ſoulage ſes membres infirmes par les ſecours qu'il leur a meritez. C'eſt de ce Troſne où il eſt aſſis, que veillant ſur toutes les Nations qui compoſent ſon Egliſe, il répand de continuelles influences qui la rendent féconde en bonnes œuvres ; c'eſt delà, que comme un ſage General, qui obſerve d'une hauteur les combats que livrent ſes ſoldats, il découvre les endroits les plus foibles, & donne ſes ordres à propos : il inſpire du courage aux plus lâches, & répand dans tous les Fideles un eſprit de force, qui les rend invincibles à leurs ennemis.

Parlons ſans figure, Chrêtiens, & avoüons de bonne foy, que ce qui nous fait paroiſtre noſtre ſalut impoſſible, c'eſt que nous ne comptons que ſur nos forces, & qu'il eſt des gens parmi nous qui ſe ſentant de foibles inclinations pour la

vertu,

vertu, & un penchant violent pour le vice, desesperent de pouvoir jamais vaincre cet obstacle : d'autres qui aprés s'estre abandonnez à de grands déreglemens ne croyent pas qu'il leur soit possible de s'en relever ; & sur ce pied là, quittent l'usage des Sacremens, & renoncent ainsi à l'heritage celeste.

Ah! Chrétiens, c'est faire un outrage bien sensible à la mediation de Jesus-Christ ; c'est ne pas connoistre la vertu du sang qu'il a répandu pour nous. Direz-vous que l'application ne s'en fait qu'à des ames innocentes ? ce n'est point là le langage de Jesus-Christ : il s'est declaré en faveur des pecheurs, qu'il est venu appeller à luy sur la terre. Magdelaine n'estoit pas innocente, quand elle vint pleurer à ses pieds ; cette femme de Samarie qu'il convertit s'étoit soüillée de toutes sortes d'impuretez, & ces Publicains qu'il cherchoit avec tant de zéle n'avoient pas les mains nettes du bien d'autruy.

Vous excuserez-vous, mon cher

Auditeur : sur vostre fragilité, sur le peu de bonnes œuvres que vous pratiquez, & sur l'impuissance où vous prétendez estre de faire le bien ; vous ne dites rien qui ne serve un jour à vostre condamnation : car faut-il s'étonner, que l'homme abandonné à lui-mesme, soit un fonds stérile en toutes sortes de vertus ? Mais vous a-t-on ordonné de travailler seul à vostre salut ? N'est-ce pas pour vous aider efficacement, que JESUS-CHRIST s'est fait homme ? Estoit-ce pour lui qu'il a amassé ce trésor de mérites infinis ? Est-ce pour ses pechez qu'il a satisfait ? Le Pere Celeste en vous donnant dans la personne de son Fils ce qu'il aimoit le plus, ne vous marquoit-il pas que vous auriez droit d'exiger tout de sa bonté ? Mais non content de vous estre noirci de crimes, vous avez outragé vostre Sauveur, jusqu'à croire que son sang n'estoit pas capable de les laver ; que l'iniquité de vostre cœur estoit plus grande que la misericorde d'un Dieu, & que le demon seroit plus fort & plus puissant pour vous

perdre, que Jesus-Christ pour vous sauver. En vous laissant effrayer par les menaces redoutables de la justice divine, il falloit au même temps vous souvenir des promesses de la misericorde infinie du Seigneur.

Mais elle est épuisée pour moy. Qui vous l'a dit, mon cher Auditeur, & qui la peut épuiser? si saint Pierre eust raisonné de la sorte aprés avoir si honteusement renoncé son Maistre, & si Judas n'eust pas tiré la malheureuse consequence qu'il tira de sa trahison, combien differente seroit aujourd'huy la destinée de ces deux Apostres? Et quelle raison Judas avoit-il de se désesperer, que n'eust pas saint Pierre? Et quelle raison saint Pierre avoit-il d'esperer, que n'eust pas Judas?

Ah! MESSIEURS, encore une fois, nous ne connoissons pas ce que nous possedons en JESUS-CHRIST. *Divites facti estis illo*; mes Freres, disoit saint Paul, vous êtes riches en Jesus-Christ: vous trouvez dans ses merites un fonds qui vous appartient; c'est cette pierre précieuse de 1. Cor. 1

l'Evangile, qui suffit elle seule pour vous combler de biens. Mais il faut pour cela en estimer davantage le prix : car que sert à un pauvre d'avoir un trésor enterré dans sa maison, & qui luy est inconnu ? Quand les Freres de Joseph par la sterilité de leurs campagnes se virent reduits aux dernieres extremitez, quelle consolation ne leur eust-on pas donné, si on leur eust appris que leur Frere gouvernoit toute l'Egypte, & qu'il étoit en son pouvoir de leur fournir des vivres en abondance ; Sur tout s'ils avoient penetré dans le fond de son cœur, & qu'ils eussent connu les mouvemens & les agitations secrettes que la nature y excita quand ils parurent devant luy. Qu'elle eût esté leur surprise & tout ensemble leur confiance ?

Voilà, Chrêtiens, ce que nous sommes à l'égard du Fils de Dieu : car il nous fait l'honneur le jour mesme qu'il monte au Ciel de nous appeller ses Freres : *Ascendo ad Patrem meum & Patrem vestrum.* Il est le dispensateur des graces : il en dispose avec un pouvoir absolu ; & nous crai-

Joan. 20.

gnons d'en manquer, & nous vivons dans la défiance. *Sperent in te qui noverunt nomen tuum.* Ah ! que ceux-là, Seigneur, esperent en vous, dit le Prophete, qui vous connoissent, & que ceux là seuls desesperent de vostre bonté, qui ne la connoissent pas.

Gravez, mon Dieu, de plus heureux sentimens dans le cœur de ces pecheurs infortunez, qu'on a peut-estre trop épouvantez, & à qui on vous a dépeint comme un Maistre impitoyable. Je sçay que c'est un zéle loüable que d'intimider des gens qui n'ont plus de retenuë, & qui sans aucun frein s'abandonnent à tous les desordres. Nostre Siecle sans doute a réüssi dans la peinture qu'il a faite d'un Dieu redoutable, on vous a representé sous ce visage allumé de colere & d'indignation, que vous donne vôtre justice : mais étes-vous connu sous ce visage aimable que vous donne vostre bonté ? Et mille fois neanmoins dans l'Ecriture, ne vous étes-vous pas fait voir à nous sous les images les plus propres à nous

inspirer de la confiance, & à nous faire sentir quelle est l'étenduë de vostre misericorde.

Finissons, Messieurs, par les paroles de saint Paul, lors qu'il exhortoit les Hebreux à fonder toute leur esperance sur la mediation de Jesus-
Heb. 4. Christ, *Habentes ergo Pontificem magnum qui penetravit cœlos.... adeamus cum fiducia ad Thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* : puisque Dieu nous a donné un Prêtre, qui est comme entré dans le Sanctuaire en montant aux Cieux, & qui s'offre incessamment en qualité de victime pour appaiser la colere du Maistre que nous avons offensé, allons avec assurance nous presenter au Trosne de misericorde, & ne craignons pas que nos veux soient re-
Ibid. jettez : *Non enim habemus Pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* : ce Sauveur en qualité d'homme, est sensible à nos disgraces, & comme Dieu il a le pouvoir de nous soulager.

Je suis persuadé, Seigneur, que malgré nos offenses vous n'avez rien perdu de la bonté qui vous est si es-

sentielle. Vous estes mon Sauveur, & je n'auray lieu de désesperer que quand vous cesserez de l'être : mais pouvez-vous renoncer, Seigneur, à cette aimable qualité ? Dans le fort de vostre colere vous n'avez pû l'oublier, & quand saint Paul entendit au milieu des foudres & des éclairs retentir vôtre voix, & que tremblant il ne voyoit autour de luy que des marques de vôtre courroux le plus formidable ; à quoy tout cet orage se termina-t-il ? *Ego sum Jesus quem tu persequeris* : vous ne pûtes pas dissimuler ce que vous estiez, Seigneur, & pour vous venger de vôtre ennemi, vous vous contentastes de vous faire connoistre à luy sous ce nom plein de douceur qui désarma toute sa fierté. Heureux qui sans se laisser aller à une presomption criminelle appuye son esperance sur un fondement si solide ; il verra un jour dans le Ciel toute son attente remplie abondamment, & il y joüira avec Jesus-Christ d'une gloire éternelle que je vous souhaite, &c. *Act. 9*



SERMON
SUR LA FESTE
DE LA
PENTECOSTE.

Repleti ſunt omnes Spiritu ſancto, & cœperunt loqui.

Ils furent tous remplis du ſaint Eſprit, & ils commencerent à parler. Aux Actes des Apoſtres, Chap. 2.

CE n'eſt pas ſans raiſon, que l'Ecriture pour nous marquer les effets de la venuë du ſaint Eſprit, les a renfermez dans ce mot de plenitude, qui nous le repréſente avec tous les dons de la grace ; *Repleti ſunt omnes Spiritu ſancto, & cœperunt loqui.* Le ſaint Eſprit ſe communique quelquefois fois avec meſure,

comme parle saint Paul, *Secundùm mensuram* : mais aujourd'huy, c'est sans reserve & sans mesure qu'il se communique aux Apostres : ils ne sont pas seulement visitez, inspirez, touchez du saint Esprit, comme l'Ecriture exprime ailleurs les operations de la grace ; mais ils en sont remplis. Pourquoy cela ? c'est parce que Dieu les destinoit à un employ qui ne demandoit pas moins que cette plenitude de l'Esprit Saint, pour s'en acquitter avec succés. Il s'agissoit de convertir le Monde : quelle entreprise à former ; & quel ouvrage à conduire ! Vous le sçavez, Messieurs, le Monde que nous avons à combattre, est ce Fort armé qui se deffend depuis si long-temps, & qui met en œuvre tout ce qu'il a d'industrie, de malice, & de force pour se maintenir dans la possession injuste qu'il a usurpée. Il falloit donc que le saint Esprit qui venoit le détruire par le ministere des Apostres, répandist sur eux avec abondance toutes les lumieres, toute la sainteté, & toute la force, dont ils avoient be-

soin pour une telle victoire. De là cette plenitude de grace dont ils furent comblez : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, & cœperunt loqui.*

Plenitude, qui peut se reduire à trois principaux effets, opposez à trois obstacles que l'esprit du monde forme contre Dieu. Appliquez-vous-y, Chrétiens ; ils vont faire les trois parties de ce discours. Le Monde est un seducteur, qui trompe par de belles apparences les esprits les plus éclairez : or les Apostres n'avoient pas de quoy se garantir de cet esprit d'illusion : il falloit donc que le saint Esprit, qui est un esprit de verité, les détrompât des erreurs du Monde, & les remplist des maximes éternelles. Le Monde est un corrupteur, dont le commerce altere la pureté des mœurs les plus innocentes : or les Apostres n'en étoient pas exempts, puis qu'ils avoient tous peché : il falloit donc que le saint Esprit, qui est un esprit de sainteté, les préservast desormais de la corruption du Siecle, & les confirmast en grace. Le Monde est un persecuteur, qui

ait une guerre ouverte à l'Evangile,
c qui s'érige en tyran de la vertu : or
avoit intimidé juſqu'aux Apoſtres,
ui n'oſoient paroiſtre Diſciples de
eſus-Chriſt, par la crainte qu'ils
voient des Juifs : il falloit donc que
: ſaint Eſprit, qui eſt un eſprit de
orce, les affermiſt contre la tyrannie
u monde. Voilà, Chrétiens, ce
u'il fait aujourd'huy dans les Apô-
es ; & c'eſt ce qu'il veut faire dans
hacun de nous. *Vincamus mundum*,
t ſaint Auguſtin, *cum ſuis errori-
is*, & *amoribus*, *&* *terroribus* : triom-
ions des erreurs du Monde, de la
orruption du Monde, & de la per-
cution du Monde. Nous avons be-
in pour cela de cet eſprit de verité,
ui détrompa les Apoſtres des er-
urs du Siecle, c'eſt mon premier
int ; de cet eſprit de ſainteté, qui
eſerva les Apoſtres de la corruption
Siecle, c'eſt mon ſecond point ;
cet eſprit de force, qui affermit
: Apoſtres contre la tyrannie du Sie-
:, c'eſt mon troiſiéme peint : im-
orons donc ſon ſecours, &c. *Ave.*

I. Partie.

Toutes les erreurs du Siecle sont établies sur un principe, qui en est comme la base & le fondement : c'est la haute estime que l'on fait des choses temporelles, qui frappent les sens; & l'indifference que l'on a pour celles de l'éternité, qui ne se voyent pas. De là toutes les fausses idées, veüës, maximes, pretentions, qui trompent les hommes : ostez leur ce charme, le fantosme du Monde, qui les joüe, qui les amuse, s'évanoüit; & l'esprit par une simple veüë de l'Eternité, se trouve tout à coup détrompé de tout ce qui nous enchante. Tel est l'état où se trouverent les Apostres aprés la venuë du saint Esprit; état bien éloigné de leurs premieres dispositions. Car souffrez que sur les differens traits qui leur sont échappez, & que nous lisons dans l'Evangile, je vous fasse connoître quel étoit alors leur veritable caractere.

Je ne veux point rougir aujourd'huy de leurs foiblesses, qui font honneur à la Religion, & par où l'on voit que leur changement ne peut

estre que le pur ouvrage d'un Dieu. Elevez à l'Ecole de Jesus-Christ, instruits de ses maximes sur la nature les choses mortelles, engagez par a demarche qu'ils avoient faite, en quittant le peu qu'ils possedoient pour suivre le Fils de Dieu, & peut-estre devenus maistres en cette science du salut, dont ils avoient fait des leçons aux peuples dans leurs Missions Apostoliques, ils étoient encore trompez, & conservoient mesme toute l'ardeur possible pour les biens du Siecle. Foiblesse humaine! il faut que les sens ayent un étrange empire sur la raison. L'ambition d'une part, dont les ames vulgaires sont souvent aussi capables que les Grands du monde; & de l'autre la fausse idée qui regnoit parmi les Juifs, que le Messie devoit établir une Monarchie temporelle, leur firent naistre des veûës pour leur fortune, & penser à leur élevation. De là l'ambition des enfans de Zebedée se réveille: l'un veut estre assis à la droite de Jesus-Christ: & l'autre à sa gauche, quand il sera élevé sur le

Trône : ils veulent partager la faveur entr'eux, & dominer sur les autres. De là ce different, qui s'éleva si souvent entre les Apostres, & qu'ils renouvellerent jusqu'à la veille même de la passion du Sauveur, où pleins de la divine Eucharistie qu'ils venoient de recevoir, ils disputerent du rang & des préséances, chacun voulant tenir le premier rang selon les fausses maximes du Monde, & pas un ne voulant ceder. De là ces plaintes ameres, & ce desespoir des Disciples d'Emaüs aprés la mort de Jesus-Christ : nous esperions, disoient-ils, qu'il rétabliroit l'Empire d'Israël dans son ancienne splendeur & dans sa premiere liberté. De là ces demandes si souvent reïterées, & ce soin de s'informer mesme aprés la Resurrection, si l'heure étoit enfin venuë, & s'ils touchoient de prés ce moment attendu depuis si long-temps, où il devoit rétablir les affaires d'Israël.

En vain le Fils de Dieu avoit tâché de les détromper, en leur disant que son regne n'étoit pas de ce Monde;

qu'il étoit bien different de celuy les Grands de la terre ; que pour y venir les premiers rangs, il falloit se mettre aux derniers, qu'ils devoient s'attendre aux mépris & aux humiliations. Comme il trouvoit toûjours leur esprit prevenu des erreurs du Siecle, & leur cœur rebelle à ses instructions divines, au lieu de répondre aux esperances chimeriques de ces Disciples aveuglez, trompez, infatuez de l'esprit du monde, il leur promet la venuë du S. Esprit ; il leur fait esperer un Maistre, qui dissipera leurs ténébres, qui leur fera sentir la vanité de leurs prétentions, & qui leur donnera le goust des veritables grandeurs. *Baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies* ; vous serez baptisez du saint Esprit en peu de jours ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Gregoire, vous recevrez un baptême de feu, qui consumera, qui détruira, qui anéantira dans vous toutes ces idées profanes, & qui y allumera le desir des biens du Ciel : *Hoc est, baptizabo vos igne, ut excocta omni cupi-* Act.c.1.

ditate regni terreni, fortes sitis ad contemptum mundi.

Or c'est aujourd'hui que cette promesse s'accomplit à la lettre. Ce que le Fils de Dieu n'avoit, pour ainsi dire, qu'ébauché ; ce que l'indocilité des Apostres ne donnoit pas lieu d'esperer ; ce que les Sages de l'antiquité n'auroient jamais pû faire par la force, ni par la subtilité de leurs maximes, sçavoir de desabuser ces esprits grossiers du néant des choses humaines ; ce projet impossible en apparence devient l'ouvrage d'un moment pour le saint Esprit. Mais par quel miracle de grace, ô esprit de verité, fistes-vous ce changement admirable ? que leur inspirastes vous, qu'ils n'eussent entendu cent fois ? que leur appristes-vous de la vanité du monde, que ce que nous en sçavons ? quelle image si vive de l'Eternité leur frappa les yeux ? eurent-ils alors quelque lumiere que nous n'ayons pas ; & si nous l'avons, pourquoy ne sommes-nous pas éclairez comme eux ? Ce sont des secrets que j'ignore, Chrétiens : il ne nous

ppartient pas de penetrer dans les
nysteres de la grace ; plus heureux
nous pouvions en estre touchez,
z les sentir vivement. Je ne sçai
ar quelle impression de lumiere cet
Esprit de verité les détrompa ; mais
e sçais qu'un changement si réel &
i surprenant ne peut estre que l'ou-
rage d'un Dieu. Quels hommes au
ortir du Cénacle ! Ne semble-t-il pas
ue le saint Esprit ait metamorpho-
é les douze Apostres, ou plustost
u'il en ait substitué douze autres
n leur place, tant ils sont differens
l'eux-mesmes ?

Ce fut alors que le Monde vit
peut-estre pour la premiere fois des
hommes vrayement détrompez de
tout ce qui charme les mondains :
je dis vrayement détrompez, & non
en apparence, non-seulement du
costé de l'esprit, mais aussi du cœur.
Le Siecle fournit assez de ces faux
braves sur le mépris du Monde, que
leur raison, toute foible qu'elle est,
& une malheureuse experience des
miseres de la vie force de reconnois-
tre, que tout cecy n'est rien ; & qui

en font des leçons aux autres, ſans en être pour cela moins aſpres, & moins vifs ſur leurs intereſts. Les Apoſtres voyent fondre à leurs pieds les treſors des Fidéles, qui s'en dépoüillent & les leur confient ; qu'elle amorce à leur cupidité ! mais pleins de mépris pour les richeſſes, ils ne daignent pas y porter la main. Détrompez, non pas en partie, comme ceux qui negligent l'intereſt pour la gloire, & qui retrouvent dans la vanité, le Monde qu'ils laiſſent dans les richeſſes ; mais entierement & ſans reſerve : ils ſont auſſi peu ſenſibles à la gloire, qu'à l'intereſt. On les prend pour des Dieux deſcendus ſur terre ; on les veut adorer comme des divinitez : cet encens ne les touche point ; & ces hommes ſi jaloux il y a peu de jours des moindres marques de diſtinction, ſont inſenſibles à un honneur capable de remplir l'ambition la plus vaſte & la plus déméſurée. Detrompez non-ſeulement de tout ce qui les environne, comme ceux qui n'eſtiment rien pour ſe renfermer dans la ſeule eſtime

'eux - mesmes , mais encore plus
leins de mépris pour eux , que
our tout le reste : ces hommes dont
Monde n'est pas digne , se regar-
:nt comme les sujets les plus mé-
:isables ; chacun s'estime le moin-
:e & le dernier des Apostres. Dé-
ompez , non pas par des motifs hu-
iains en Philosophe , qui dégouté
: tout , se retranche sur sa foible
iison , souvent aussi frivole que ce
u'il méprise ; mais en Chrétien ,
:ein des esperances du Ciel , & bor-
ant toutes ses veuës à la seule Eter-
ité ; *Nostra autem conversatio in ca-* Phil. c. 3.
s est. Détrompez en un mot , non
as pour un temps , dans un moment
: ferveur , ou de disgrace , mais
our toûjours & sans nul retour vers
Monde.

Heureux état , que celuy des Ames
insi détrompées ! il n'est point de
iondain qui n'envie quelquefois
:ur sort ; mais on ne croit pas en
ouvoir venir là dans le Siecle. Or
'est une erreur , que je veux aujour-
'huy détruire. Non , Chrétiens , ce
népris du Monde ne fut point un

don particulier aux Apostres, comme le don des Langues ; il devint commun parmi les Fideles ; tout ce qui entra dans l'Eglise fut éclairé par cet esprit de verité. Autresfois un petit nombre de Sages pouvoit à peine se desabuser sur les vanitez de la terre ; mais alors tout âge, tout sexe, toute condition en devint capable. Ce n'est pas un don tellement borné au Cloistre, au Desert, à la primitive Eglise, qu'il ne puisse revivre encore aujourd'huy jusques dans les conditions les plus relévées. Dieu par une admirable disposition de sa Providence, a voulu que là où le Siecle est plus engageant, où cette figure du Monde brille à nos yeux avec plus d'éclat, étale une pompe plus capable d'imposer & de se seduire, nous presente des objets plus propres à exciter toute la vivacité des passions. Dieu a voulu, dis-je, que là même le Monde laissast mieux voir toute sa foiblesse, toute sa misere ; qu'il nous offrist les exemples les plus celebres de la fragilité des biens temporels : il a voulu qu'on trouvast

e remēde à ses erreurs dans le mal nesme ; & qu'on eust de quoy s'éle-/er aux pensées de l'Eternité, jusques lans le centre de la vanité mondaine. Jn solitaire qui n'a jamais vû le Monde, est quelquefois plus difficile ı detromper : mais vous qui le voyez le prés, & qui vous picquez de le :onnoistre, jusqu'à sçavoir les mise-·es cachées de ceux qui sont la meil-eure contenance, à quoy tient-il que vous ne soiez détrompez ? C'est par là que le saint Esprit tasche de soulager la foiblesse de l'homme qu'il veut corriger l'erreur des sens par le ministere des sens mesmes : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* Mais tel est .'aveuglement, ou pour mieux dire, la malignité de l'homme, qu'il ne veut ouvrir les yeux qu'à ce qui peut le séduire, & ne craint rien tant que de les ouvrir à ce qui peut le désabuser. *Vos semper Spiritui sancto resistitis; sicut patres vestri, ita & vos.* Ce n'est pas le saint Esprit qui manque de vous éclairer ; mais c'est vous qui rejettez ses lumieres : si le Monde a dequoy vous éblouïr, il a en mesme

Rom. c. 8.

Act. c. 7.

temps de quoy vous dessiller les yeux.

L'autorité que donne une Charge, le respect qu'elle attire, les revenus qu'elle produit, le rang qu'elle procure, le pouvoir d'obliger ses amis, d'avancer ses proches, de se venger de ses ennemis, tout cela réveille l'ambition, allume la cupidité; voilà le bel endroit du Monde; mais si vous voulez envisager la sujettion, la contrainte, l'assiduité que demande un employ qui interesse vostre santé, qui vous éloigne de vos proches, de vos amis, qui vous interdit tout commerce avec eux, qui vous accable de soins & d'inquietudes pour remplir vos devoirs, pour écarter des envieux, pour satisfaire vos Maistres, pour estre en garde contre vos ennemis; voilà le remede. Ces suites bien penetrées seroient capables d'amortir la passion la plus vive & la plus ardente.

Que si cela ne suffit pas, vous verrez les fortunes les mieux établies tomber par la disgrace, ou perir enfin par la mort. Tout ce qu'il y a eû de grand en France dans vôtre état,

ı dans une dignité superieure, que
ɔus avez connû, pratiqué, recherché,
ɔnt vous avez peut-être envié la
ɪrtune, vous l'avez vû s'anéantir au
ɪmbeau ; vous avez vû briser à cet
:cüeil tout ce que l'orgüeil humain
eut entasser de grandeurs ; vous a-
ez esté témoin de la pompe funé-
re, où la grandeur & le Grand ont
ıté ensevelis sous la même tombe;
uel fonds de réflexions ! Il seroit
lors si facile de se détromper : il n'y
ıroit qu'à suivre la grace ; & creu-
r un peu dans ces veritez. Mais ce
ı'est point à quoy l'on pense : la pre-
ıiere veûë est de songer à profiter
e la dépoüille du mort. On prend
es mesures pour s'assûrer sa place;
: tel qui touche de prés le terme
ıtal, où l'autre vient d'aboutir, sent
ɔn ambition réveillée par l'objet le
lus capable de l'éteindre. *Vos semper*
piritui sancto resistitis ; sicut Patres
estri, ita & vos.

Un engagement de passion paroist
gréable dans ses commencemens.
On suit en aveugle le plaisir flat-
eur que donne une passion naissan-

te ; voilà l'écüeil : mais si on vouloit jetter les yeux sur les issûës tragiques de cette folle passion, quels exemples le Monde n'en fournit-il pas ? L'un y perd sa fortune, l'autre sa reputation : l'un va jusqu'à des extrémitez de fureur & de jalousie, qui le portent aux derniers crimes ; l'autre séche de douleur & de dépit de se voir abandonné; & tous voyent finir malheureusement un commerce, dont ils se promettoient tout le bonheur de leur vie. Voilà les remedes que le Monde mesme vous presente : on les voit sans en rien croire ; on se promet un sort plus heureux que tous les autres ; l'on veut se persuader qu'on sera seul privilegié, & l'on ferme les yeux à toutes les lumieres, pour se jetter plus hardiment dans le précipice. *Vos semper Spiritui sancto resistitis ; sicut Patres vestri, ita & vos.*

Un jeune homme entre dans le Monde avec du bien, de la naissance, de l'esprit, il y trouve tout ce qui peut flatter son ambition, du credit, de la faveur, des amis ; quoy de plus

plus engageant ? mais il voit bien-
ost expirer un pere, qui a passé par
outes sortes d'états avec honneur,
& qui reconnoist enfin que tout
n'est que vanité, hors aimer Dieu
& le servir : la tendresse naturelle
jointe aux circonstances du temps,
ous fait entrer d'abord la verité dans
'esprit ; vous tombez d'accord de ce
ue vous enseigne un pere mourant
ui juge sainement des choses, &
et exemple domestique vous touche
usqu'à vous faire verser des larmes;
heureuse conjoncture, si vous sça-
ez en profiter ! Mais bien-tost d'au-
es soins étouffent la grace ; on pen-
à l'héritage ; le Monde commence
revivre dans vostre cœur ; l'expé-
ence de vos peres ne suffit pas pour
us détromper ; on veut éprouver
r soy-même ce qui en est ; plus
uché de leurs exemples que de leurs
roles, vous aimez mieux suivre
llusion qui les a trompez toute la
e, que la vérité qui les détrompe au
de la mort. *Sicut Patres vestri, ita &*
r.

D'autres semblent détrompez en

certains momens, & ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent. Un orage qui passe, une mortification, un refus qu'on vient d'essuyer, la preference d'un concurrent, la perfidie d'une femme : la dureté d'un Maistre, la trahison d'un ami, la perte d'un procés, tout cela donne lieu à d'étranges réflexions, & ce sont des ouvertures que vous donne le saint Esprit pour entrer dans un vray mépris des biens périssables, & dans des pensées de salut : mais rien n'est plus sujet à l'illusion ; on se croit détrompé, parce qu'alors on regarde le monde avec horreur. Il paroist affreux dans ce moment : que ne dit-on pas contre luy ? il n'y a plus de foy, plus d'amis, plus de justice, plus de probité parmi les hommes ; le Monde est un monstre odieux qu'on ne peut souffrir ; à juger de la disposition du cœur par les portraits vifs & touchans que l'on en fait, vous croiriez que cet homme détrompé va faire un éternel divorce avec luy. Mais au premier rayon d'esperance qui paroist, si l'on voit

une ressource, si la faveur revient, on se reconcilie avec cet ennemi, jusqu'à l'aimer plus fortement que jamais; on s'accuse de trop de chaleur dans ses premiers mouvemens; & l'on s'apperçoit que ces invectives qu'on faisoit contre le Monde, étoient moins des marques de mépris, que l'attachement : jamais on n'en fut plus entesté, que lors qu'on s'en crut le plus détrompé.

Ah! Seigneur, quand c'est par vôtre esprit, qu'on méprise le Monde, ce mépris est égal dans la bonne & dans la mauvaise fortune : à la faveur de vos lumieres on voit ses caresses du même œil, que ses disgraces; on n'est pas plus touché de ses biens; que de ses maux, dans la veûë de l'Eternité. Mais il ne suffit pas d'estre détrompé de la vanité du Siecle; il faut encore se preserver de sa corruption : c'est un second effet de la venuë du saint Esprit, & c'est la seconde partie de mon discours.

II. PARTIE.

La sainteté peut estre prise en deux manieres differentes, ou pour

l'exemption du peché & l'état habituel de la grace sanctifiante, ou pour la pratique des vertus les plus austeres & les plus relevées de l'Evangile, & c'est à celle-ci qu'on a proprement laissé le nom de sainteté. Or il est à remarquer, que les Apostres n'avoient encore atteint ni l'un ni l'autre degré de sainteté. Ils estoient pecheurs comme nous : Judas avoit trahi Jesus-Christ, saint Pierre l'avoit renoncé., saint Thomas estoit tombé dans l'infidelité, tous avoient abandonné leur Maistre. La source de leurs desordres fut l'indocilité, qui les rendit incapables des severes veritez de l'Evangile, dont la pratique les eust sans doute preservez de ces cheûtes. L'abnegation de soy-même, le renoncement à sa propre volonté, l'humilité, la patience dans les injures, l'amour de la croix & des soûffrances ; toutes ces leçons de Jesus-Christ estoient pour eux une langue étrangere, qu'ils n'entendoient pas : ils ne comprirent rien à l'ouverture qu'il leur fit de sa passion;
Luc. c. 18. *Ipsi nihil horum intellexerunt :* ou si

quelqu'un comprit ce langage, comme saint Pierre, les humiliations luy parurent une chose indigne de Jesus-Christ, *Absit à te, Domine.* L'un veut attirer le feu du ciel sur les Habitans de Samarie ; l'autre se met en deffense au Jardin des Olives ; toutes ces vertus eminentes, qui font le caractere du Chrêtien, & qui sont les moyens les plus efficaces pour le conserver en grace, n'entroient point dans leur esprit. *Matth. c. 16.*

Or voilà le double effet que produit en eux la venuë de cet Esprit sanctificateur ; il les rendit capables de l'une & de l'autre sainteté : l'une servit à l'autre ; il les confirma en grace : comment cela ? en leur donnant le goust des veritez les plus austeres de l'Evangile : *Docebit vos omnem veritatem.* Ne croyez pas que ce fust seulement par un secours plus puissant, & par des graces plus abondantes, qu'il les rendit impeccables. La grace n'opere pas seule l'œuvre du salut ; il fallut passer par la voye étroite, par la pratique des plus penibles vertus de l'Evangile, pour en *Ioan. c. 16.*

venir à la perseverance dans le bien. Tandis qu'ils avoient esté indociles à ces veritez dures, ils n'avoient pû se conserver, parce qu'ils vivoient selon la chair; en un mot, ils ne pouvoient accomplir les preceptes, parce qu'ils negligeoient trop la pratique des conseils. Mais lors qu'ils commencerent à vivre selon l'esprit, à marcher selon l'esprit, à mortifier la chair par l'esprit, comme parle saint Paul; quand ils se furent exercez, fortifiez par l'abnegation d'eux-mêmes, par la mortification de leurs passions, par la moderation, par la patience, par l'humilité chrétienne, alors ils se trouvèrent à l'épreuve des occasions les plus fortes que leur suscita la corruption du Siecle, & ils ne s'oublierent plus.

Voilà, Chrétiens, une excellente instruction pour nous : ne nous attachons pas à declamer contre le Monde; il ira toûjours comme il va: c'est un torrent qu'il n'est pas en nôtre pouvoir d'arrester : mais pensons à ne nous y laisser pas entraisner. Taschons de nous preserver de

ſa corruption, & plus encore de celle de noſtre propre cœur : car c'eſt de celle-là que nous répondrons à Dieu, & non pas de celle d'autruy : il ne tient qu'à nous, ſi je l'oſe dire, de nous confirmer en grace, & de nous mettre en état de ne plus pecher. Comment cela ? étudions ſur nous les mouvemens du ſaint Eſprit, qui nous porte à pratiquer en mille rencontres les conſeils Evangeliques, le renoncement à nos volontez, l'humilité, la patience, la moderation, la douceur ; accouſtumons-nous par de legéres épreuves à en ſoutenir de plus fortes : car c'eſt une erreur de ſe perſuader qu'il ne faut penſer à ſuivre les conſeils Evangeliques, que quand on eſt parvenu à l'obſervation des préceptes ; & j'oſe dire que la negligence des conſeils, rend l'obſervation des commandemens preſque impoſſible à la pluſpart des Chrétiens ; par la raiſon, qu'il arrive dans la vie des occaſions ſi fortes, ſi preſſantes, ſi dangereuſes, qu'on ne peut ſe conſerver en grace ſans s'eſtre fortifié auparavant par un exercice con-

tinuel des vertus les plus auſtéres du Chriſtianiſme.

Et n'eſt ce pas, Chrétiens, ce que vous reconnoiſſez tous les jours vous-mêmes, & ce qui fait gémir ceux qui n'ont pas encore abandonné tout le ſoin de leur ſalut, lors qu'ils ſe voyent preſque dans l'impuiſſance d'éviter le peché ? Un homme, par exemple, opprimé par la violence & par l'artifice de ſes ennemis, qui le haïſſent à mort, & qui ſemblent s'acharner à ſa perte ; obligé cependant par les Loix de l'Evangile, non ſeulement à ne pas rendre le mal pour le mal, mais à n'en pas deſirer à des gens qui voudroient luy avoir oſté la vie : que dis-je ? à ne pas méme ſe réjoüir de celui qui leur arrive par le miniſtére d'autrui.

Une perſonne engagée dans un mariage que le ſeul intereſt a conclu, laquelle dans un lien mieux aſorti auroit pû eſperer une vie tranquille ; & qui ſe voit engagée pour le reſte de ſes jours avec un mari fâcheux, bizarre, intraitable ; obligée cependant à ménager ſes hu-

neurs & ses caprices, à supporter es défauts, à dissimuler ses froi-eurs, ses aversions, ses emporte-nens, sans en venir à ces éclats & ces divorces qui sont toûjours scan-laleux.

Un homme constitué en dignité, bligé par le devoir de sa charge à : déclarer quelquefois contre ses nis, contre lui-méme, en poursui-ant des gens qui ont malversé, & 1 éclairant leur condutie malgré la otection de leurs patrons qui sont 1 faveur, & qui ont dequoy se faire aindre.

Des subalternes qu'on veut con-aindre de signer, de conclure, de iter des affaires, où ils voyent visi-ement que leur conscience est inte-ſée, obligez à resister aux ordres de ıx dont leur fortune dépend.

Jn homme à qui des créanciers ides, des voisins fâcheux, des pa-ıs interessez, ne donnent pas un oment de relasche, qu'on tâche fatiguer par des procedures éter-les; oblige à ne rien faire dans conjonctures, qui blesse la cha-

rité chrétienne, à ne laisser pas échapper un mot de médisance ; à ne pas réveiller, sous pretextes de se deffendre, la honte des familles, (vengeance si maligne & si cruelle, & cependant si ordinaire) enfin à étouffer tous les mouvemens de haine, qui s'élevent en de certaines rencontres jusques dans les ames les plus douces & les plus tranquilles.

Voilà des occasions qu'on a tous les jours dans la vie. Il faut alors se conserver en grace, ou ne pas faire son salut. Or je demande à un lasche Chrétien qui neglige les conseils Evangeliques, s'il est en état de garder alors les Commandemens de Dieu. Il faudroit estre un Saint, dira-t-on, pour ne s'échapper pas en ces rencontres : n'en doutez point, MESSIEURS, qu'il ne fallut l'estre. Saint Paul appelle-t-il autrement les Chrétiens de son temps ? ne veut-il pas qu'ils fortifient l'homme interieur
Ephes. c. 3. par l'esprit de l'Evangile ; *Corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem ?* Ne veut-il pas que par là ils soient solidement fondez en cha-

ité, qu'elle jette de profondes raci-
ies dans les ames, & les mette en
tat de reſiſter à la corruption du
iecle; *In charitate radicati & funda-
i.* Hors de là quel fonds peut-on faire
ır un Chrétien, qui n'a pas l'eſprit
e ſa Religion?

La grace eſt puiſſante me direz-
ous? je l'avoüe, mais il faut en ſça-
oir uſer; & comment l'apprendrez-
ous, que par un frequent exercice,
: une pratique exacte de toute la
oy! Siecle profane, vous penſez
ouver le ſecret de vous preſerver
ı peché, en cherchant des tempé-
mens, & des correctifs à la ſain-
té de l'Evangile: il ne m'appartient
s ici de me faire juge de ce que de
ges Directeurs & des Docteurs con-
mmez croyent devoir accorder en
; rencontres à la foibleſſe humai-
pour ſauver les reſtes du débris.
tte conduite bien appliquée peut
e à propos; mais malheur à ceux
i ont beſoin d'un pareil remede;
ıarque une playe bien profonde
bien difficile à guerir. Il euſt eſté
n plus ſeûr pour le ſalut, & plus

expédient de s'accouſtumer aux maximes de l'Evangile, à ſupporter les deffauts les uns des autres, à n'être point ſi délicat ſur le point d'honneur, à rompre quelquefois ſa volonté, à mortifier ces envies qui vous prennent de paroiſtre dans le Monde par des dépenſes extraordinaires, en un mot, à vous confirmer en grace par la pratique des conſeils. Voilà comme il faut ſe préſerver de la corruption du Siecle : voyons comme il faut ſe fortifier contre ſa tyrannie ; c'eſt le troiſiéme effet de la venuë du ſaint Eſprit.

III. Partie.

Les Apôtres étoient foibles & timides, renfermez dans le Cénacle par la crainte qu'ils avoient des Juifs, & Jeſus-Chriſt lui-même, qui connoiſſoit leur foibleſſe le leur avoit ainſi ordonné : *Sedete in civitate quoaduſque induamini virtute ex alto* ; demeurez dans la Ville juſqu'à ce que vous ſoyiez reveſtus de la vertu d'enhaut. Comme s'il leur diſoit : quoique je vous aye choiſis pour être les témoins de ma Re-

Luc. cap. 24.

surrection, que j'ay pris soin pour cela de vous en convaincre par des apparitions si frequentes, que je connoisse l'attachement que vous avez à ma personne, vous estes encore trop foibles pour vous produire, & pour soutenir un témoignage, qui vous doit couter la vie : attendez que vous soiez fortifiez contre la tyrannie du Monde par la vertu du Tres-haut ; & vous serez alors les témoins capables de porter mon nom jusqu'aux extrémitez de la terre. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, & eritis mihi testes.* *Act. c. 1.*

Voyons l'accomplissement de cette promesse dans la personne des Apostres ; examinons les circonstances de leur témoignage, & apprenons de là jusqu'où va l'obligation que nous avons de paroistre Chrétiens. *Eritis mihi testes* : vous me servirez de témoins, non seulement devant mes amis, mais devant mes ennemis. Car remarquez, qu'il ne s'agissoit pas ici de paroistre Chrétien devant les Disciples de Jesus-Christ ; mais devant

les ennemis de son nom, les Juifs d'une part, les Scribes, les Pontifes, les Pharisiens, les Magistrats; de l'autre les Gentils, qui se trouvoient alors rassemblez à Jerusalem de toutes les Nations du monde : *Ex omni*
Act.c.2. *ni natione quæ sub cælo est*. Il eust esté facile en secret de dogmatiser devant un petit nombre de Disciples fideles, soumis & pleins de respect pour la memoire de Jesus-Christ; mais en public, en presence des Juifs, qui l'avoient fait mourir, & des Gentils qui ne le connoissoient que par son supplice, qui osera se déclarer pour un mort, en faveur de qui on n'osoit parler, lors même qu'il menoit une vie irréprochable, & qu'il faisoit par tout des miracles? Douze pauvres jusques-là cachez, inconnus, timides, fugitifs, incrédules, ignorans, douze pauvres de ce caractere, ô souvenir honorable à nostre Religion! osent commencer l'œuvre de Dieu : ils se
Ibid. déclarent hardiment, *Et cœperunt loqui*. Quelle générosité à Pierre, qui avoit tremblé devant une servante,

de porter la parole devant une si nombreuse assemblée, non en tremblant, mais en élevant la voix; *Levavit vocem suam:* non en Disciple timide, mais en Maistre inspiré d'en-haut, & animé de l'esprit de Dieu? Ecoutez, dit-il, ô Juifs, Prêtres, Pontifes, Scribes, Pharisiens, hommes de toutes les Nations du Monde! apprenez aujourd'huy un Mystere de salut pour vous. Il ne parle point mollement; il ne ménage point leurs esprits pour gagner leurs bonnes graces: il commence par leur reprocher toute l'énormité de leur crime: *Autorem vitæ interfecistis.* Il leur fait entendre que l'homme qu'ils avoient fait mourir, estoit Dieu, & que pour preuve d'une si grande verité, Dieu l'avoit fait sortir glorieusement du tombeau; *Hunc Iesum resuscitavit Deus.* Il ne se contente pas de dire qu'il en est témoin; mais il autorise son témoignage de celuy des Ecritures, qu'il explique avec une force & une clarté qui ne laisse rien à répliquer: & quoiqu'il sçache bien qu'il

Ibid.

Act. c. 3.

Act. c. 2.

ne doit pas attendre une destinée plus heureuse que celuy dont il prend la cause, il parle pour Jesus-Christ avec d'autant plus d'intrepidité, que ses ennemis qu'il a en teste, sont plus incredules & plus redoutables.

Excellente leçon pour nous, Messieurs : il ne suffit pas de paroître Chrêtiens, lorsqu'il nous est avantageux de le paroître devant les personnes qui font état de la pieté, & devant qui il seroit souvent honteux de ne le paroître pas : mais il ne faut pas mesme rougir de l'Evangile devant les Juifs & les infideles, c'est-à-dire, devant les personnes qu'on sçait estre opposées à tout ce qui s'appelle Religion. Voilà ce que vôtre Dieu demande de vous, & voilà ce que nôtre Siecle ignore. On se montre assez zélé pour tout ce qui concerne la Religion, la pieté, les bonnes œuvres, quand on peut s'en faire honneur en présence des gens de bien : mais dés qu'on se trouve avec des impies, des libertins, des mondains, on sent

xpirer ce zéle, on mollit, on est foi-
ıle, on a des ménagemens, des égards,
ın n'ose approcher des Sacremens,
ın rougit de la pieté & des bonnes
euvres, on soûrit à une impieté, on
erme les yeux au libertinage, on est
ndifferent & froid pour les interests
e Jesus-Christ, & peut-être va-t'on
ısqu'à se déclarer contre lui comme
:s autres.

Or voilà proprement où Jesus-
Christ demande vôtre témoignage,
:ritis mihi testes. Voilà où Dieu veut
ue vous vous déclariez en sa fa-
eur. Il n'a pas besoin de vous de-
ant ses disciples fideles, qui luy
ont acquis; il ne manquera pas de
:ffenseurs devant ceux qui sont zélez
our sa gloire : mais il en a besoin
:vant ces libertins qu'il faudroit
onfondre, & qui se prévalent con-
e lui de vostre foiblesse. C'est-là,
ı'il faudroit montrer une fois qui
ous estes. Vous avez fait une si
rute profession de pieté dans de
intes Assemblées ; pouvez-vous
ns rougir vous démentir devant le
onde ? Mais la crainte des Juifs

Joan. c. 20. vous arreste ; *Propter metum Iudeorum.* La politique mondaine vous
Act. c. 4. menace comme les Apôtres ; *Comminemur eis ne ultrà loquantur.* On vous fait entendre que la fortune ne s'accommode point de ces maximes délicates de conscience ; qu'on ne réüssit point par ces voyes ; que pour un ou deux qui s'avancent, cent autres demeurent en arriere : un Maître marque de l'aversion pour des devots : c'est là, dit saint Augustin, qu'il faut mépriser la puissance en respectant le Grand, *Contemne potestatem timendo potentem* ; à l'exemple des Apostres, qui pleins de respect & de soumission pour toutes les Puissances de la terre en tout ce qui n'estoit point peché manifeste, estoient fermes & inébranlables sur tout ce qui blessoit les interests de Jesus-Christ. *Obedire oportet Deo ma-*
Act. c. 5. *gis, quam hominibus*: il est juste disoient-ils, qu'on obéisse à Dieu plûtôt qu'aux hommes.

Eritis mihi testes : témoins malgré la nouveauté, qui révolte les esprits : *Dicebant ; quidnam vult hic*

e ? On voyoit des ignorans parler
utes les langues , des fugitifs se
ontrer , des incredules persuadez,
s lâches fortifiez, que ne pouvoit
ı pas leur reprocher ? N'avez-vous
ıs renoncé , abandonné ce Jesus-
hrist que vous prêchez ? Ah ! c'est
qui redoubla le zéle de Pierre,
en loin de le rallentir : il se sou-
nt sans doute de la Prophetie de
sus-Christ ; *Et tu aliquando con-* *Luc. c. 21.*
ɪrsus confirma fratres tuos ; Pier-
, quand vous serez un jour con-
erti , souvenez-vous de soutenir
on parti , avec d'autant plus de
le , que vous m'aurez abandonné
us lâchement ; fortifiez l'esprit de
os freres que vous avez scandalisez.
n'est point de réparation plus glo-
euse à Dieu qu'un pareil exemple:
retour de Pierre qui se déclare,
oit pour ceux qui l'avoient veû
fidele , une preuve aussi efficace
ıe les miracles qu'il opéroit. Quand
ı comparoit ses foiblesses passées
ec sa hardiesse , son courage , son
trépidité , il estoit visible que ce ne
ouvoit être que l'ouvrage de Dieu.

Tel eſt, Chrêtiens, le témoignage que Jeſus-Chriſt attend de vous dans le Monde. On vous a vû peut-être declarez contre lui, railler, douter, critiquer, conteſter, deshonorer vôtre Religion par vos mœurs, en negliger les devoirs, en blâmer les maximes : vôtre conduite paſſée vous fait craindre de paroître autre que ce que vous avez paru ; & moi je vous dis, que c'eſt pour cela même que vous devez vous déclarer avec plus de zéle & plus de courage pour la vertu. Il eſt vray, juſqu'à preſent j'ay vêcu en impie & en libertin ; mais il eſt temps de rendre juſtice à la verité que j'ay tenuë captive dans mon cœur ; je n'ay été rien moins que ce que j'ay paru : car au fonds j'ay toûjours crû ma Religion, quoique j'aye ſemblé n'en rien croire ; & j'ay toûjours eſtimé la vertu, quelque mépris que j'aye affecté de faire paroître pour elle. J'ay parlé contre ma conſcience, contre le Saint Eſprit : or ce même Eſprit me force aujourd'huy de rendre témoignage à la verité re-

connuë. Cruelle tyrannie du Siécle, qui contraint de déguiser ses sentimens véritables, & de se faire honneur du libertinage où l'on n'est pas ! Mais plus j'ay été foible sur cet article, plus je me sens obligé à faire mon devoir ; plus j'ay scandalisé, plus je veux édifier ; si je ne puis ramener à Dieu ceux que j'ay jettez dans des erreurs, où je n'étois pas moi-même, qu'ils sçachent du moins qui je suis, & qu'ils ne s'autorisent pas de ma conduite. Si c'est une nouveauté pour le Monde que de me voir régulier dans mes mœurs, c'est du passé que je dois rougir, & non pas du present ; si j'ay de la honte & de la confusion, que ce ne soit pas de paroître Chrêtien, mais de ne l'avoir pas toûjours paru.

Eritis mihi testes : témoins malgré la raillerie des mondains. *Alii irridentes dicebant, quia musto pleni sunt.* Les Apôtres ne s'étonnerent point de se voir traitez comme des gens yvres. Saint Pierre se contenta de faire voir que cela ne pouvoit être ; mais il n'en eut pas moins *Act. 2.*

d'ardeur, ni moins de zéle, au contraire il éleva la voix avec plus de force. Or c'est ici proprement que doit paroistre la force chrétienne: il en est qui craignent plus la raillerie, que les Martyrs ne craignoient autrefois le fer & le feu; la veûë d'un impie les effraye plus que les tyrans, & tel s'est rendu si redoutable dans le Monde par le tour malin qu'il donne à tout ce qui paroïst avoir le caractére de la pieté, que la premiere réflexion d'un homme qui songe à se convertir, c'est de penser, que dira un tel? car il y aura toûjours des libertins; il faut que la parole de Jesus-Christ s'accomplisse; il y aura toûjours des scandales; & quoique nous vivions sous un regne où la vertu est en recommandation, où la raison du respect humain n'a plus de lieu, puisque ceux ausquels on a le plus d'interest de plaire non-seulement se déclarent pour la pieté, mais ne peuvent souffrir le vice; il y a toûjours un levain caché de libertinage qui subsiste, qui s'érige un Tribunal à

part, qui mord en secret, s'il n'ose declamer en public. Ce n'est pas la corruption du Monde qui en est cause, c'est la malignité du cœur de l'homme ; quand le Monde entier seroit converti, ces personnes s'acharneroit à leur perte : ce sont des ames comme venduës au peché, pour parler avec l'Ecriture ; des gens qui gémissent de voir la vertu autorisée, comme les gens de bien s'affligent quand ils voyent regner le vice. Or si vous estes revêtus de cét esprit de force, montrez-le, Chrêtiens, en vous mettant au dessus de ces tyrans de la vertu, qui ne sont redoutables que par la timidité d'autrui, & qui sont foibles dés qu'on leur tient tête. Méprisez l'approbation de ceux dont il est honorable d'être méprisé. Mais ils sont écoutez dans le Monde : de qui ? de leurs semblables ; c'est à-dire, de gens qui sont aussi décriez qu'eux. Croyez-moy, il y a encore assez de justice dans le Siecle pour vous venger du mépris des libertins ; n'attendez pas que la vertu soit universellement ap-

prouvée ; cela ne sera jamais : sortez une fois de la captivité où vous estes, & mettez-vous dans la liberté des enfans de Dieu. *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.*

2. Cor. c. 3.

Eritis mihi testes : témoins non seulement déclarez pour les vertus qui font honneur dans le Monde, comme la probité, la droiture, la justice, la charité, mais pour les vertus qui ont le moins d'éclat, & que les mondains méprisent, comme l'humilité, la patience dans les injures, le pardon des ennemis ; à l'exemple des Apostres, qui ne preschoient pas seulement Jesus-Christ glorieux, ressuscité, mais Jesus-Christ crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum.* Voilà proprement ce qui fait le vray caractere du Chrétien, & ce qui distingue nos vertus des vertus payennes. Or il seroit bien honteux de rougir de ces vertus par où Iesus Christ a operé le mystere du salut de l'homme: *Quanto pro me vilior*, disoit saint Bernard, *tanto mihi carior* ; plus Jesus-Christ s'est humilié pour moy, plus

1. Cor. c. 1.

plus ses humiliations me doivent être cheres. Ce n'est pas qu'un Chrétien doive toûjours estre dans l'humiliation, comme le voudroient les méchans, au contraire il seroit à souhaiter que la vertu fust toûjours dans l'honneur, qu'elle fust autorisée par la gloire qui luy est dûë, & que le vice fust dans le mépris. Mais en quelque état que se trouve le Chrétien, il doit à l'exemple de saint Paul, dans la bonne & dans la mauvaise fortune, dans la gloire & dans le mépris, il doit, dis-je, préférer les opprobres de Jesus Christ à toute la gloire mondaine.

Eritis mihi testes : témoins non-seulement par parole, mais en effet, & par la pratique de tous les devoirs de vostre Religion, d'une maniere qui fasse honneur à l'Evangile, comme les Apostres. *In ostensione Spiritus & virtutis.* Il faut montrer dans sa conduite cet esprit de force & de vertu qui se soûtient par tout, & qui rend la pieté vénérable. On en trouve assez qui veulent passer pour gens de bien, qui 1. *Cor.* c. 2.

debitent les maximes de la morale la plus saine, qui veulent que tout le Monde soit regulier; mais ils dementent par leurs actions ce qu'ils veulent établir par leurs paroles, & n'ont pas la force de soûtenir ce caractere, dont ils se font honneur. Or les Apôtres soûtenoient par la sainteté de leur vie toute l'autorité de l'Evangile qu'ils annonçoient : non-seulement ils preschoient, & faisoient des miracles, mais ils faisoient voir en tout une idée de vertu universelle & constante à remplir tous leurs devoirs : de quelque costé qu'on les regardast, on voioit des hommes irréprochables, armez contre les traits de la satyre, & à l'épreuve de la critique la plus maligne : la pureté de leurs mœurs faisoit autant d'honneur à l'Evangile, que l'éclat de leurs miracles. *Fiebat omni animæ timor*, dit l'Ecriture, *& metus erat magnus in universis* : tout le monde estoit saisi d'une crainte respectueuse, & rempli d'une sainte frayeur à la veûë de ces grands hommes.

Act. c. 2.

Tel est, MESSIEURS, le témoi-

gnage que nous devons rendre à l'Evangile. Heureux qui confeſſera ainſi Jeſus-Chriſt ſur la terre : il n'en ſera point méconnu devant le Pere celeſte, & il recevra la récompenſe promiſe au ſerviteur fidele ; je vous la ſouhaite, &c.



pas soulagez. Non, mes chers Auditeurs, les fonds les plus opulens ne devroient point valoir ces paroles de Jesus-Christ ; & il y a lieu de s'étonner qu'il y ait encore dans l'Eglise des gens qui manquent de tout parmi des Chrétiens persuadez de cet article, un des plus importans & des mieux fondez de leur créance, que tout le bien qu'ils font aux autres, est fait à la personne même du Sauveur.

En effet, Messieurs, Jesus-Christ pouvoit-il faire un parti plus avantageux aux pauvres, que de se mettre en leur place, & d'exiger non-seulement avec l'autorité d'un Dieu, mais encore avec tout le droit que luy donne le titre de Sauveur, le tribut legitime que chacun de nous luy doit en qualité d'homme, & en qualité de Chrétien ? & s'il y avoit de la foy parmi nous, y auroit-il des gens plus heureux que les pauvres, qui exempts des soins & de l'embarras que traisnent aprés soy les biens de fortune, verroient, comme ils l'ont vû dans le temps de la

primitive Eglise, fondre chez eux les aumônes des riches, & seroient à couvert des necessitez de la vie, sous le nom & sous l'autorité du Dieu
Act. c. 4. des Chrétiens. *Neque enim quisquam egens erat inter illos.*

Non, Messieurs, ce n'est point aux pauvres que vous manquez quand vous refusez l'aumône; ne vous flattez, point de n'avoir rebuté qu'un malheureux; ou renoncez à vôtre foy, ou soyez persuadez que c'est Jesus-Christ mesme que vous rejettez. Il ne vous reprochera point au Jugement dernier que vous avez abandonné les pauvres; peut-estre ce reproche vous toucheroit-il peu: mais il vous reprochera que vous l'avez abandonné luy-mesme. Il ne vous dira point: mes pauvres n'avoient point d'habits, & vous n'avez pas pris soin de les habiller; mais il vous dira: je n'avois point d'habit moy-mesme, & vous ne m'avés pas
Marc. c. 25. donné de quoy me couvrir; *Nudus, & non operuistis me*: j'estois malade, j'estois en prison, & vous ne
Ibid. m'avez par visité; *Infirmus & in car-*

cere, & non visitastis me. Et ne croyez pas vous excuser en disant : Seigneur ; quand vous avons-nous vû dans ces besoins sans vous assister ? *Quando te vidimus esurientem, & non ministravimus tibi ?* Ibid. Nous avons bien vû quelquefois des malheureux, des gens méprisables dans le Monde ; nous avons oüi parler de leur necessité sans nous mettre fort en peine, ni en devoir de les soulager : mais, Seigneur, si nous avions jamais trouvé vostre personne adorable en cet état, que n'eussions-nous point fait pour vous en retirer ? Excuse frivole ; vous vous trompez, Ames infidelles ; c'est moy qui estois ce miserable que vous avez abandonné, negligé ; en pouviez-vous douter aprés l'assurance que je vous en donnois dans mon Evangile ? *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Ibid.

Ah ! Chrétiens, c'est ici que j'ay besoin de vostre foy : gardez-vous de consulter les sens, & de vous arrester au dehors du pauvre ; toutes les apparences vous le rendront méprisable : mais regardez-le avec les

yeux de la Foy : que vous y trouverez de grandeur & de dignité ! Faites à ſon égard ce que vous faites à l'égard de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ; les eſpeces du pain & du vin qui révoltent les ſens , ne rallentiſſent point la vivacité de voſtre Foy ; vous percez au travers de ces voiles ſombres ; qui vous cachent la Divinité ; vous l'y trouvez , vous l'y adorez : telle doit être voſtre conduite envers ceux pour qui je viens icy vous parler : c'eſt le Sauveur du Monde qui ſouffre dans eux;il vous en averti;je vous l'annonce encore de ſa part;en faut-il davantage pour vous rendre ſenſibles à leurs miſeres ?

Oüi, de quelque maniere qu'on explique l'Evangile, Jeſus-Chriſt eſt dans la perſonne des pauvres. Il y eſt, dit ſaint Thomas, par la communication que les membres du corps myſtique de l'Egliſe doivent avoir avec leur Chef : il y eſt, continue ce ſaint Docteur, par commiſſion ; car comme les Princes ont des Officiers ſubalternes pour lever ſur

le peuple les tributs & les imposts, aussi les pauvres sont, pour ainsi dire, les Ministres de Dieu, establis pour exiger & pour recevoir des riches ce qu'ils doivent à Dieu par tant de titres. Il y est encore, ajouste le Docteur Angelique, comme dans ses Images, qui nous en font conserver le souvenir : car comme les Rois sont les images de Dieu sur la terre, qui nous le représentent par ce qu'il a de plus grand & de plus auguste, par sa puissance, par sa grandeur, & par sa majesté ; ainsi les pauvres sont les images de Dieu, qui nous le retracent dans l'état humiliant qu'il a daigné prendre pour nous dans sa pauvreté, & dans ses humiliations. Or comme ce n'est point par les qualitez éclantantes que Dieu nous a rachettez, mais par les opprobres, par les souffrances ; si Dieu exige de nous le respect pour la personne sacrée des Rois qu'il a élevez au dessus de nos testes, j'ose dire, qu'il demande quelque chose de plus à l'égard des pauvres : & c'est un amour tendre envers ceux qui lui ressem-

blent par sa vie abjecte & souffrante. *Quanto pro me vilior*, disoit autrefois saint Bernard, *tanto mihi carior.* Plus mon Sauveur a voulu s'abaisser pour moy, plus il m'est cher, & plus ceux en qui je reconnois ses humiliations me doivent estre aussi aimables.

Jugez par là, Messieurs, de ce que vous devez à des gens affligez comme Jesus-Christ, méprisez comme luy, obscurs comme luy. Ah! que ne feriez-vous pas pour le démesler dans une troupe de pauvres, dit saint Chrysostome, si vous sçaviez qu'il y est déguisé : & si vous estiez assez heureux pour le reconnoistre, quelque peu charitable que vous soyiez d'ailleurs, quel effort ne feriez-vous pas pour gagner par vos aumosnes celuy dont dépend vostre sort pour l'Eternité? vous n'oseriez alors refuser personne ; vous auriez peur que celuy qui retourneroit les mains vuides, ne fust le Sauveur luy-même : à quoy pensez-vous donc, continuë ce Pere, de n'écouter pas les plaintes des pauvres, assûrez que vous estes par la Foy, qu'il n'en est

pas un seul en qui Jesus-Christ ne réside en personne ? *Quamdiu fecistis uni, &c.*

Mais les pauvres en faveur de qui je parle ne sont pas seulement recommandables par leur pauvreté : ils ont un titre qui doit encore vous engager, Chrétiens, à les assister. Ce sont de pauvres Prisonniers également dépoüillez des biens de fortune, & privez de la liberté qui seroit le seul remede à leurs disgraces. Non, ce ne sont point de ces vagabonds ; dont la presence importune vient troubler vos prieres jusqu'au pied des Autels, ou qui étudient des momens pour vous surprendre dans des lieux écartez : ce sont des miserables, dont le malheur est de ne pouvoir se presenter à vos yeux ; ils ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compassion, hors le pouvoir de vous approcher. Ce ne sont pas de ces gens oisifs qui trafiquent de leur misere, & qui usurpent le patrimoine des veritables pauvres ; ils sont hors d'état de gagner leur vie, & ne soupirent qu'aprés le travail. Sem-

blables, si je puis ici me servir de cette comparaison, aux idoles des Payens qui sont sans mouvement ; ils ont des mains, mais elles sont liées, & ne peuvent s'occuper ni à la culture de la terre, ni aux fonctions propres de leur vacation ; *Manus habent,*
Ps. 113. *& non palpabunt.* Ils ont des pieds pour marcher ; mais ces pieds sont chargez de fers, & ils ne peuvent les porter en mille endroits où l'état de leurs affaires demanderoit leur présence & leur assiduité ; *Pedes ha-*
Ibid. *bent, & non ambulabunt.* Ils ont des yeux pour voir ; mais ces yeux aveuglez par l'obscurité d'un cachot, ne percent pas au travers des murs, pour découvrir les pieges qu'on leur tend, les embusches qu'on leur dresse, les procedures qu'on fait contre
Ibid. eux ; *Oculos habent, & non videbunt.* Ils ont une bouche pour parler, mais à qui se faire entendre du fond de ces tristes demeures où ils sont enfermez ? une parole pour sortir dehors, paye le passage, & leur est venduë au prix de l'argent ; la réponse ne leur revient qu'aux mêmes con-

ditions, & ils ne sçauroient rien demander par l'organe d'autruy, qui ne leur coûte plus, que ce qu'ils pourroient obtenir; *Os habent, & non loquentur.* En un mot, ils ont des oreilles pour entendre, mais ces oreilles sont fermées aux accusations qu'on forme, aux témoins qu'on suppose pour les perdre; *Aures habent, & non audient.* *Ibid.* *Ibid.*

Encore s'ils étoient insensibles comme ces idoles, & qu'ils n'eussent pas besoin de nourriture pour traîner une vie mourante. Helas! combien de fois faut-il les retirer du désespoir, qui les fait soûpirer aprés la mort? Vous sçavez, Chrêtiens, combien ceux-là sont à plaindre, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, & qui sont entre les mains d'autruy: on ne compte presque plus sur ses proches dans le Monde, dés qu'on n'est plus en état que de leur estre à charge: cependant la naissance, le nom que vous avez, vous attire encore de la considération dans vos disgraces; quelquefois le merite supplée à la naissance, & trouve un azi-

le ; l'éducation des honneſtes gens leur tient lieu d'un cœur bien-fait, & la vanité leur fait ſouvent faire par un motif de gloire, des actions où le cœur n'a point de part. Nos priſonniers n'ont point de ces reſſources : leur nom eſt obſcur ; comme ils ſont la pluſpart ſans naiſſance, leurs proches ſont ſans biens & ſans éducation. Qui les aſſiſtera ? Sera-ce une femme déſolée, pauvre, chargée d'enfans, reduite à la mendicité par l'abſence d'un mari qui luy gagnoit ſa vie ? Seront-ce des enfans écartés en divers lieux où le beſoin les a conduits, qui la plûpart ne connoiſſent plus leurs peres ? Des amis ? ces ſortes de gens en ont-ils ? Qui donc, MESSIEURS ? quoy des hommes, des Chrétiens, nos freres feront-ils plus abandonnez dans le centre de Paris, que s'ils étoient dans une Iſle déſerte, où ſur la pointe d'un rocher inacceſſible ?

Mais il y a des perſonnes vertueuſes qui en prennent ſoin. Oüi, MESSIEURS, je l'avoüe, il y a encore de ces ames genereuſes, de

ces cœurs bienfaits, que la grace & la nature semblent avoir formés à l'envi pour le secours des malheureux : mais ces personnes seules ne peuvent pas soûtenir tout le poids de cette entreprise ; elles succomberont, si vous ne leur tendés la main ; les besoins croissent, les fonds s'épuisent, la dépense passe de beaucoup les aumônes qu'on reçoit ; c'est une espece de miracle que la charité des prisons subsiste encore. Ah ! si vous laissiés deperir l'œuvre de Dieu, quel scrupule pour vous à la mort, quand il faudra rendre compte au Pere des pauvres de l'administration de vos biens ? C'est aujourd'huy, pour ainsi dire, qu'il vous établit les tuteurs de ces pupilles ; c'est aujourd'huy qu'il vous les recommande par ma bouche : *Mementote vinctorum* ; souvenés-vous des prisonniers. C'est aujourd'huy le jour de leur recolte ; leur sort est entre vos mains ; à l'heure que je vous parle, ils sont dans l'attente de l'effet qu'aura sur vous la parole de Dieu. C'est à vous à prononcer, si vous voulés ajoûter

Heb. c. 13.

à la rigueur de leur captivité, le malheur de vivre une année entiere dans ne extréme neceſſité de toutes choſes.

Mais peut-eſtre y en a-t-il parmi vous qui ont plus de devotion d'aſſiſter les malades. Ah ! Chrétiens, ſi vous eſtes dans ces ſentimens, que nos priſonniers ſont heureux ! Il n'y a point de malades plus abandonnez que ceux qui tombent malades dans les priſons : car dans les Hôpitaux, vous le ſçavez, combien de perſonnes charitables de l'un & de l'autre ſexe ſe conſacrent au ſervice des infirmes ? gens que leur expérience & leur zéle a rendu ſi habiles, que bien des perſonnes d'une condition aiſée ſont plus mal gouvernez dans leurs maiſons que les pauvres à l'Hoſpital. La ſeule priſon ſçait faire les malades, & ne les ſçait pas ſoulager ; le mauvais air, l'infection du lieu, le deffaut de nourriture, les incommoditez de la vie, la captivité, la triſteſſe où les réduit le mauvais eſtat de leurs affaires, les fait ous les jours tomber en de grandes

maladies : mais quel secours pendant ce temps-là ? pour lit un peu de paille ; pour nourriture, à peine un peu de pain ; l'eau même leur est venduë ; le linge, s'ils en ont, car plusieurs en manquent, usé sur leur corps, tombe en lambeaux ; je n'ose même vous representer la derniere extrémité où sont réduits quelques-uns d'entre-eux, pour ne pas blesser vostre délicatesse : si vous croyez que j'ajouste à leur misere, donnez-vous la peine de vous transporter dans ces lieux d'horreur ; donnez-vous à vous-mesme un spectacle si digne d'une ame chrétienne ; vous qui dans une comedie, dans un spectacle profane, avez le cœur si sensible à des malheurs imaginaires, que la fable met sur la Scéne, & qui ne furent jamais. Quand vos yeux seront frappez de ces tristes images, d'une misere si réelle & si véritable, j'ose répondre de la compassion de vôtre cœur ; & je ferois plus pour nos prisonniers, si je pouvois vous persuader de leur rendre une visite, que si je vous fai-

fois cent diſcours en leur faveur.

Ah! du moins ſi parmi le bruit de la Symphonie & des voix, je pouvois vous faire entendre les pitoyables accens de ces malheureux; ſi leurs cris pouvoient percer juſqu'à vous, qu'auriez-vous à repondre à leurs reproches? Vous paſſés bien agréablement des heures qui vous couſtent cher: vous ne ſçauriés dites-vous, nous aſſiſter? ce que vous venés de donner à voſtre plaiſir, auroit fait des heureux les ſemaines entieres. Mais vous n'auriés pas eû le plaiſir que vous avés: comptés-vous pour rien celuy de ſoulager des miſerables? rendés-nous ce qui nous appartient: eſt-il poſſible que des hommes ſoient nez pour être ſi malheureux, tandis que les autres ſeront dans l'abondance? ce n'eſt pas le deſſein de Dieu; que nous ſert-il de vivre parmi vous, ſi nous ſommes ainſi délaiſſez? Peut-eſtre que le nom de priſonnier vous offenſe, MESSIEURS, il porte avec ſoy l'idée d'un criminel; vous les croyez dignes du mal qu'ils endu-

rent. Non, Chrestiens, ce terme ne doit point icy vous choquer ; ils sont plus pauvres que coupables ; c'est l'indigence qui les met hors d'état de satisfaire à ce qu'on exige d'eux.

Mais s'il est agréable aux yeux de Dieu, de soulager le juste affligé, est-il moins beau de luy ramener un pecheur & de le convertir? Or, MESSIEURS, ce ne peut estre que l'ouvrage de vos charitez ; leur grace est entre vos mains : car de croire que les Prestres & les Religieux, quelques zelés qu'ils soient, puissent sans vostre aide reduire ces cœurs indociles, c'est un abus. En vain nous leur disons, qu'il faut retourner entre les bras de leur Pere celeste, qu'il faut estre soûmis, & resignés à ses Ordres, qu'il faut se reposer sur les soins de sa Providence ; tandis qu'ils sont dans un besoin extrême de toutes choses, ce langage leur paroît dur, *Durus est hic sermo.* Ce ne sont point la plûpart des gens dont on ait formé le cœur par une éducation chrétienne ; les sens qui les gouvernent avec empire sont revoltez ; ils se

Joan. c. 6.

voyent malheureux, & ils ſçavent que vous eſtes dans l'abondance : quelle apparence de leur faire comprendre que Dieu eſt leur pere, auſſi bien que le voſtre ? Oüi, ſans doute, mon Dieu, vous l'eſtes ; vous répandez aſſez de bienfaits ſur la terre pour nourrir tous les hommes ; vous ordonnez par de ſaintes Loix que les riches en faſſent part aux pauvres; vous inſpirez peut-eſtre à l'heure que je parle à mes Auditeurs des ſentimens de compaſſion pour eux : mais que ſert cela, Chrétiens, ſi ces dons du Pere Celeſte arreſtez entre vos mains par la cupidité, ou diſſipez par le luxe, ne paſſent point juſqu'à celles des pauvres ? Vous voulez que chaque jours ils faſſent leur devoir de Chrétien, qu'ils réclament le Seigneur, qu'ils luy addreſſent leurs prieres ; faites-leur donc connoiſtre par des ſoins effectifs, qu'il veille ſur leurs beſoins. *Nomen Dei per vos blaſphematur inter gentes:* vous eſtes cauſe des blaſphêmes qu'-ils font contre Dieu. Si la charité vous ouvroit les mains, nous pourrions

Rom. c. 2.

leur faire sentir ces entrailles paternelles du Maistre qui les a créez, & qui pense à eux ; une aumosne les rend dociles à la parole Divine : on est en droit d'exiger les devoirs de l'ame, quand on a pourvû aux necessitez du corps : c'est alors qu'appuyez de vos liberalitez, il nous est aisé de leur rendre vénérable une Religion qui vous inspire des sentimens si humains pour eux ; ils ne peuvent plus se deffendre, quand nous leur faisons voir, qu'estant nourris du pain des serviteurs de Dieu, il est indigne qu'ils soient du nombre de ses ennemis.

Ah ! MESDAMES, l'excellente pratique de pieté, pour satisfaire à Dieu sur le luxe & la vanité que les richesses inspirent ? Il y en a peut-estre parmi vous qui ont esté assez malheureuses pour plaire trop au Monde ; & qui par de vaines parures jointes aux graces naturelles, quoy que si vous voulez sans dessein, & sans intention criminelle, n'ont pas laissé d'enlever à Dieu des cœurs qui n'estoient formez que pour l'ai-

mer : il en est parmi vous, MESSIEURS, qui touchés d'un amour illegitime, qui rend prodigues les plus avares, se sont servis de leurs biens pour s'ouvrir par la voye des presens un passage aux cœurs qu'ils vouloient surprendre : quelle satisfaction plus digne de vous, que de substituer des personnes qui loüent Dieu, & qui l'honorent; de luy acheter, pour ainsi dire, des esclaves, & de faire servir vos richesses, cette source d'iniquité, non seulement à vostre sanctification, mais encore à celle de vos forces !

Il y en a d'autres qui sont encore du grand Monde, & qui voudroient se convertir. On se plaint de n'avoir nul sentiment de devotion ; voilà le temps de Pasques qui approche ; on voudroit faire son devoir de Chrétien, mais on ne s'y sent nulle disposition. Ah ! MESSIEURS, s'il y a une voye qui puisse vous ramener à Dieu, c'est l'aumosne, soit qu'il faille attirer du Ciel des graces de conversion pour l'avenir, ou qu'il s'agisse de satisfaire pour les pechez

passez. Oüi, Chrétiens, on est bien prés de se rapprocher de Dieu, quand on pense à luy faire des amis; souvent de grandes conversions ont commencé par là. Dieu eut pour agreable la charité de ces femmes dereglées d'Egypte, qui sauverent les enfans des Hebreux. Ah! qu'il luy en cousteroit, pour perdre une personne qui a soin des freres & des membres de Jesus-Christ! sa Providence y est trop interessée; ce seroit en quelque façon abandonner ses pauvres. Seigneur, luy direz-vous, je sçay qu'il n'y a rien dans mes œuvres qui doive me rendre agréable à vos yeux; souffrez que je cherche accés auprés de vous; vous n'aimez pas les pecheurs comme moy, mais vous aimez les pauvres; il ne me reste plus que cet endroit pour aller à vous; il y a long-tems que je suis endurci pour vous, mais je me sens encore de la tendresse pour eux. Ah! si je suis sensible aux miseres de mes freres, peut-estre ne serez-vous pas toûjours insensible, aux miennes; vous ne direz pas, ô mon

Dieu que je donne tout au Monde, au jeu, à la vanité ; je vous en reserve une partie ; je ne puis vous la donner à vous-mesme, mais je la donne à ce que vous avez de plus cher sur la terre : ah ! Seigneur, si avec les cœurs que je tasche de vous gagner vous vouliés aussi agréer le mien ! ce seroit alors que j'estimerois un vray bonheur pour moy d'estre né riche, si mon bien pouvoit servir à me reconi er avec vous.

Heureuse une Ame à qui Dieu inspire des sentimens si humains : dans quelque desordre qu'elle puisse estre engagée, j'ose dire qu'elle touche de prés le moment de sa conversion ; les pauvres acheveront le reste ; elle a pris Dieu par l'endroit qui luy est le plus sensible. Quand la veuve Doreas si fameuse aux Actes des Apôtres pour ses charités eut expiré, on pria saint Pierre de la ressusciter ; la demande estoit hardie, mais quand le saint Apostre vit fondre autour de luy une multitude infinie de pauvres qui luy demandoient leur mere, chacun luy montrant le linge, les habits

bits qu'elle leur avoit travaillé de sa main, alors se sentant émû de tendresse, & retraçant dans son esprit, ce qu'il avoit entendu dire à Jesus-Christ, il ne douta point que le pere des pauvres ne fust encore plus attendri que luy ; il sentit bien, dit saint Cyprien, que dans cette conjoncture rien ne luy seroit impossible, *Sensit impetrari posse* : il se met en prieres, il se joint aux cris d'une troupe desolée, il force le Ciel à rendre la vie à cette femme charitable. Nous voyons quelquefois aux Tribunaux de la Penitence de ces mondains, dont la conversion nous paroît presque impossible ; mais quand nous leur trouvons encore le cœur sensible aux miseres de leurs freres, que nous les voyons disposez à repandre liberalement sur eux les biens qu'ils ont reçû de Dieu ; alors les ministres de Jesus-Christ bien instruits des sentimens de leur Maître, osent tout esperer ; ils demandent avec confiance, ils le font souvenir de ses promesses, je ne sçay quel instinct secret leur fait sentir

qu'ils ne seront pas refusez. Malheur à ceux à qui Dieu ferme l'oreille & le cœur aux cris des pauvres ; c'est qu'il ne veut rien devoir à ces sortes de personnes dans la necessité où il se voit de les perdre ; il ne veut pas qu'ils ayent rien à luy reprocher ; qu'ils puissent au jour redoutable de ses vengeances, où il les attend, luy demander la récompense de leurs aumosnes. Helas ! Seigneur, je vois tant de gens opulens, qui pourroient faire un si bon usage de leurs richesses, & faire profiter leur argent au centuple entre vos mains, mais dont vous vous mettez peu en peine ; il semble que vous dédaigniez leurs biens : au contraire, Seigneur, je vous vois recevoir le denier de la veuve avec tant de marques d'estime : ce ne sont pas souvent les riches qui assistent les pauvres, ce sont les pauvres mémes.

Pour satisfaire à Dieu sur les pechez de la vie passée, l'aumosne n'est pas seulement le plus efficace, mais c'est le seul moyen qui vous reste,

Vous le sçavez , MESSIEURS , à la Confession de Pasques , l'embarras où l'on se trouve quand il faut vous enjoindre une pénitence conforme à vos fautes, comme l'ordonne le saint Concile : de vous parler de jeusnes, c'est ne pas connoistre la délicatesse de vostre complexion; le peu de santé que vous avez , vous fournit un fonds d'excuses , à quoy nous ne sçavons que répliquer : méditer les veritez de l'Evangile , la plusspart n'en ont pas l'usage ; vous ordonner une retraitte pour quelques jours , vostre état ne vous le permet pas, c'est parler une langue inconnuë aux gens du Monde ; vous prescrire une visite aux prisons ou aux Hospitaux , vous craignez le mauvais air & l'infection du lieu : que vous reste-t-il pour satisfaire à Dieu? c'est l'aumosne : quelque facile qu'il vous soit de la faire, Dieu veut bien s'en contenter : c'est en ce sens que l'Ecriture dit , que l'aumosne détruit le peché, rachette le peché ; *Eleemosyna resistit peccatis.... peccata tua Eleemosynis redime,* Eccl. c. 3. Dan, c. 4.

Ah ! quand on fait dans le Monde quelque action honteuse qui deshonore, qu'on voit la honte preste à éclatter aux tribunaux de la Justice, quelle largesse ne fait-on pas pour parer au coup qui menace ; on s'épuise, on prend sur soy, sur ses proches, sur ses amis, rien ne couste alors : la Justice divine ne demande point de ces œuvres extraordinaires ; elle veut bien se relascher pour une aumosne que vous pouvez faire sans vous incommoder.

Vous ne sçauriez alléguer de raison qui vous en dispense ; la santé n'y est point intéressée ; il ne faut point pour cela de contention d'esprit ; il ne faut qu'un peu de charité, un pecheur à qui Dieu vient de remettre ses offenses, en peut-il manquer à l'égard de son prochain ? vous sortez de l'esclavage honteux du peché, & un Dieu a versé son sang pour vous en délivrer ; vostre frere est dans les fers, & Jesus-Christ vous demande quelque chose pour sa rançon ; vous sentez-vous assez de dureté pour le luy refuser ? Quoy ! le bien-

'ait que vous venez de recevoir vous
nspire si peu de reconnoissance?

Heureux les prisonniers sous la
Loy de Moyse ! s'ils souffroient du-
ant le cours de l'année, du moins
e temps de la Pâque des Juifs estoit
n temps de sa'ut pour eux ; *Est au-* *Joan.*
m consuetudo vobis, ut unum dimit- *c. 18.*
am vobis in Pascha. Parmi le peuple
e plus ingrat qui ait jamais esté en-
ers Dieu, la coustume estoit de re-
ascher un prisonnier à Pâques en
econnoissance de la grace que le
eigneur leur avoit faite de les dé-
vrer de la captivité d'Egypte : mais
ous la Loy de grace, sous la Loy
e charité, n'aurez-vous rien à es-
erer, malheureux captifs pour qui
parle ? la joye n'estoit pas seule-
ent dans le Temple par les chants
allégresse qu'on y entendoit ; elle
rçoit jusqu'au fonds des cachots:
es Chrétiens chanteront dans l'E-
se des Cantiques de joye pour la
esurrection de leur Sauveur ; mais
us, tout Chrétiens que vous estes,
us n'y aurez point de part : ce
ır de réjoüissance sera aussi lugu-

bre pour vous que tous les autres. Mais consolez-vous vous aurez vostre tour ; vous estes présentement entre les mains de mes Auditeurs ? mais au grand jour du Jugement ils seront entre les vostres : vostre destiné dépend d'eux , mais la leur dépendra de vous ; ils souhaiteront de vous avoir alors pour patrons & pour protecteurs auprés de Dieu. Vous pourrez démesler au travers de la confusion générale , ceux qui vous auront soulagés , & s'ils ne sont pas connus de vous en ce Monde , Dieu vous les fera connoistre à bon titre en l'autre vie : ils seront benis du Pere Celeste : tandis qu'il lancera la foudre d'une éternelle malediction contre ceux qui vous auront abandonnez.

Les temps , me dira-t-on , sont mauvais, chacun est incommodé , on n'en a pas de reste à répandre. Ah! Messieurs, si les temps sont mauvais pour vous , que seront-ils pour des gens qui n'ont ni fonds ni revenu ? si les riches se ressentent des miseres communes , à quelle ex-

rémité sont reduits les pauvres, &
le principe de l'aumosne est fon-
é sur la necessité du prochain, com-
ne nous n'en pouvons douter, plus
a necessité croist d'une part, plus
obligation devient pressante de l'au-
e. Vain prétexte dont on veut
ouvrir sa dureté. S'il arrive qu'on
enteste d'une personne, rien ne
ouste ; on ne s'apperçoit plus alors
ue les temps sont mauvais, & qu'-
n ne peut fournir à des dépenses
xtraordinaires ; on n'écoute plus
ette prévoyance si éclairée, qui
rme les mains à l'aumosne ; on est
anquille sur l'avenir ; on n'exami-
e plus si une famille en souffrira,
l'on engage son bien, & celuy de
s proches : ces considerations à qui
n laisseroit toute leur force dans
ne occasion d'assister son prochain,
e sont pas capables d'arrester le
ours d'une dissipation que le plai-
r demande. Il en est de mesme des
tres passions : nous trouvons toû-
urs le moyen de fournir aux frais,
nous ne gardons là-dessus aucu-
es mesures. L'ambitieux ne se plaint

point que l'honneur lui soit vendu cher ; le joüeur pour entretenir son commerce ne se contente pas d'épuiser sa bourse , il engage celle des autres ; une femme mondaine se passera de tout pour suivre le luxe & la vanité du Monde ; & ce seroit un exemple rare , que celuy d'un homme qui feroit pour donner l'aumosne tous les efforts qu'il fait pour contenter sa passion. Où sont les gens du Siecle , qui recevant à Pasques le Sauveur du Monde , comme Zachée le Prince des Publicains eut l'honneur de le recevoir chez luy,
Luc.* v. 16. partagent leurs biens avec les pauvres : *Dimidium bonorum meorum do pauperibus* ? Le temps n'en est plus; mais le temps n'est plus aussi d'entendre ces paroles si consolantes de la bouche de Jesus-Christ ; *Hodie*
Ibid. *salus domui huic facta est* , c'est aujord'huy un jour de salut pour cette Maison : ce n'est pas lorsque les biens y sont entrez,c'est lors qu'ils en sont sortis en faveur des pauvres;*Hodie salus domui huic facta est*.

Ah ! s'il vous reste encore de la

oy, hastez-vous, Chrétiens Audi-
urs, de gagner par vos aumosnes
luy qui doit estre vostre Juge; &
l'esprit de Dieu vous l'inspire, cou-
z viste aux prisons; allez rendre
liberté à des misérables arrestez
our des sommes plus legeres que
lles que vous exposez au moin-
e coup de vostre jeu; soyez leur
nge tutelaire, comme celuy qui dé-
rra saint Pierre; dites-leur comme
cet Apostre: *Surge velociter, seque-* *Act.*
me; levez vous, pauvres désolez, *c. 12.*
vous ouvre le triste séjour où vous
nguissez; je suis l'Ange envoyé de
eu pour venir rompre vos fers; sui-
z-moy. Faites des heureux, MES-
SIEURS: rendez le mari à une fem-
e affligée, le pere à des enfans a-
ndonnez, le repos à une famille
érée, l'espérance & la vie à des
ns désespérez; essuyez des larmes
i coulent depuis si long-temps;
nettez la sérénité sur des visages
les & languissans. Que le pauvre
s sa cabanne entouré de ses en-
s, benisse la main secourable qui
a brisé ses fers; qu'ils vous regar-

dent comme des sauveurs ; que leurs cris de joye percent jusqu'au Ciel, & le forcent à vous estre favorable, que leur liberté recouvrée les oblige à reconnoître que Dieu a vrayement soin d'eux, & leur fasse retracter tous leurs murmures
Act. c. 12. passez : *Nunc scio vere quia misit Dominus Angelum suum.* Ah ! je reconnois à présent que Dieu est mon Pere : car qui penseroit à moy, si Dieu n'inspiroit aux riches un peu de charité pour les pauvres ? Il est si beau, MESSIEURS, de soulager les malheureux, & cela est si capable de flatter une ame bien née, que c'est une bonté même à Dieu d'en avoir fait une vertu. Il veut ajoûter encore à cette satisfaction une gloire éternelle ; que je vous souhaite, &c.



SERMON
SUR
LA DEVOTION
A LA
SAINTE VIERGE.

cob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

cob fut pere de Ioseph Epoux de Marie, dont Iesus appellé le Christ a pris naissance. En S. Matthieu Chap. 1.

ON s'estonne quelquefois, Chrétiens Auditeurs, de ce que le xte sacré du nouveau Testament ıs apprend si peu de chose des ndeurs de la Sainte Vierge; & ır peu qu'on ait de zéle, on vou-

droit que l'Evangile s'étendist davantage sur les éloges de Marie. Mais voilà, répond un docte Interprête, de quoy fonder la plus grande estime, & de quoy remplir la plus haute idée que l'homme se puisse former d'une pure creature ; *Maria de quâ natus est Jesus*, Marie dont Jesus est né. Le saint Esprit, ajouste ce sçavant homme, qui n'ignoroit pas sur quel fondement il devoit établir la grandeur de son Epouse, a crû que la seule qualité de Mere de Dieu bien expliquée suppléeroit à tous les éloges, & que faisant connoistre la Divinité du Fils par un long récit de miracles incontestables, on ne pourroit ensuite refuser les plus grands honneurs à celle qui seroit reconnuë pour la Mere d'un tel Fils: *Virum Mariæ, de quâ natus est Iesus.*

En effet, il ne faut qu'entendre ces deux termes, Mere de Dieu, pour y trouver dequoy satisfaire amplement le zéle qu'on a pour la gloire de Marie ; & quiconque a bien penetré le sens de ces deux paroles, y découvre de quoy fonder & regler la dé-

votion des Fideles envers la sainte Vierge. Car remarquez avec moy, MESSIEURS, qu'il y a deux écüeils également à éviter dans le service de Marie, dont le premier est de manquer de confiance en elle, & le second, de porter sa confiance jusqu'à une témeraire présomption. Deux erreurs, qui étant opposées l'une à l'autre, nous privent également du secours le plus favorable & le plus puissant que nous ayions pour nous sauver. Les uns disputant à la sainte Vierge ce pouvoir sans bornes, & cette bonté extrême, que l'Eglise reconnoist en elle, renversent les fondemens de nostre confiance. Et les autres exagerant cette bonté, & la faisant aller jusqu'à une lasche indulgence pour leurs désordres, tombent enfin dans une malheureuse présomption. Or je soûtiens que la qualité de Mere de Dieu suffit pour redresser les uns & les autres : car en qualité de Mere de Dieu, elle a de quoy fonder une confiance legitime; & sous cette même qualité elle a de quoy détruire une vaine présom-

ption. La premiere consideration fournira de grand motifs de consolation aux serviteurs de Marie, en leur découvrant le fondement de leur confiance ; & la seconde leur inspirera une crainte salutaire de tomber dans le relaschement, en détruisant le fondement de leur présomption: ce sont les deux parties de ce discours, & le sujet de vos attentions. *Ave.*

I. Partie.

Pour vous convaincre par une preuve évidente & sensible que rien n'est plus solidement établi que la dévotion envers la sainte Vierge, je n'aurois, Chrêtienne Compagnie, qu'à vous produire le témoignage autentique de l'Eglise, & sur les vestiges de la Tradition, remontant jusqu'aux premiers siécles, recüeillant tous les suffrages des Peres Grecs & des Latins, consultant les anciennes Liturgies, suivant les lumieres que l'Histoire Sainte me fourniroit, je vous ferois un long dénombrement des Temples & des Autels qu'on a bastis en son nom, des ima-

es peintes & gravées que nous a-
ons heritées de nos anceſtres, des
)rdres Religieux établis à ſon hon-
ıeur. Je vous ferois ſouvenir de ce
éle ardent & univerſel que chaque
iecle où Marie a eſté attaquée, a
ait paroiſtre pour la deffenſe de ſes
ntereſts; du grand nombre de Feſtes
[ue l'Egliſe luy conſacre, des prie-
es qu'elle ordonne aux Fideles pour
'honorer, & enfin de ce conſente-
nent ſi general de tous les temps &
le toutes les Nations à célébrer ſes
;randeurs. De là, comme d'un prin-
ipe reconnu de tout le Monde, je
ıourrois tirer cette conſequence in-
aillible contre les ennemis de la
Vierge, que l'Egliſe dans ſes obſer-
ances & ſes cerémonies Religieu-
es eſtant guidée par l'Eſprit de Dieu,
ɔn ne peut douter que la veneration
ɔrofonde qu'elle inſpire à ſes enfans
ɔour Marie, que cette diſtinction
ɉu'elle met entre elle & les autres
Saints, ne ſoit ſolidement fondée.
Car s'il eſt vray, leur dirois-je, que
es Fideles excedent dans les hon-
neurs qu'ils rendent à la ſainte Vier-

ge, & que le culte dont on l'honore ne convienne qu'à Dieu seul, comment se pourroit-il faire que Dieu l'autorisast par des miracles ; qu'il souffrist que l'Eglise toûjours gouvernée par le saint Esprit chantast les éloges de Marie ; que tous les Saints des siecles passez eussent eu en elle une confiance si extraordinaire, & que les personnes même qui vivent aujourd'huy avec le plus de pieté ; fussent encore dans cette erreur ? N'aurions-nous pas droit, ajousterois-je, de nous plaindre de la Providence, qui s'est si solemnellement engagée à veiller sur la conduite de l'Eglise.

Mais passons outre, Chrétienne Compagnie, & penetrons dans les intentions de l'Epouse du saint Esprit ; entrons dans le Sanctuaire; taschons de démesler les veritables motifs qui ont porté l'Eglise à nous inspirer une veneration si profonde pour Marie. Si nous en croyons les Peres & le Historiens, ce Culte a commencé à s'étendre par tout le Monde, & à s'accroistre au point

ue nous le voyons, depuis le célé-
re Concile d'Ephése, où l'impie
Jestorius fut condamné, & Marie
emeura en possession du glorieux
tre de Mere de Dieu, que cet He-
ésiarque luy disputoit. L'Eglise a-
ors examinant les consequences qui
uivoient de la décision qu'elle don-
oit en faveur de la sainte Vierge,
éveloppant toutes les grandeurs
enfermées dans l'auguste nom de
Mere de Dieu, comprit qu'elle ne
ouvoit trop faire pour honorer
ne pure créature, que Dieu avoit
evée au plus haut point de la
loire.

Car voici comme elle entroit dans
s sentimens de Dieu mesme sur
s grandeurs de Marie. Quand Dieu
ppelle une créature à quelque mi-
istere important, où il suppose déja
out le merite dans la personne qu'il
hoisit, ou il donne avec l'employ
utes les qualitez necessaires pour
remplir dignement; parce qu'il
t de sa Providence & de sa gloire,
e soutenir le choix qu'il a fait. Ainsi
roy qu'il éleve au ministere de l'A-

postolat des hommes simples & grossiers, il éclaire leur esprit des lumiéres les plus pures, il affermit & fixe pour toûjours leur volonté dans le bien, il leur donne le don des langues, il leur communique le pouvoir de faire des miracles : pourquoy cela ? parce qu'il en a voulu faire de dignes Ministres de sa parole. Dieu donc ayant destiné Marie au plus auguste ministére qui fust dans les idées de sa sagesse incréé, l'Eglise a conclu qu'il a dû répandre sur elle tous les trésors de ses graces, la combler de toutes ses faveurs, & la prévenir de tous les avantages qui pouvoient la rendre digne de soutenir la maternité d'un Dieu.

C'est de-là que l'Eglise a bien jugé que Marie avoit été sainte & immaculée dans sa Conception, parce que c'eust esté une indécence monstrueuse, que la Mere d'un Dieu fust quelque temps sous l'esclavage du demon ; qu'elle avoit reçû plus de graces & de vertus elle seule, que tous les Saints ensemble, parce qu'elle estoit appellée à une fin plus no-

e qu'eux ; qu'elle n'a pas esté com-
ise dans la masse de perdition ,
rce que l'Incarnation n'estant con-
ıë qu'en consequence du peché
Adam , la mere en cela a suivi la
stinée de son Fils ; qu'estant Mere,
e a néanmoins conservé sa pureté
rginale , parce qu'il estoit de la
én-séance qu'un Dieu voulant se
re homme , eust une Vierge
ur Mere. C'est enfin de là que
Eglise a jugé que Marie faisoit un
ng à part entre Dieu & les autres
éatures , parce que l'ordre hypo-
ıtique tient le milieu entre le Di-
n & le naturel , & que les plus sain-
s intelligences , n'estant destinées
ue pour estre les serviteurs & les
inistres du Seigneur , *Omnes sunt* *Heb.c.1.*
lministratorii Spiritus , Marie seule
toit élevée jusqu'à la maternité de
ieu même.
C'est ainsi que l'Eglise decouvrant
eu à peu toutes les grandeurs qui
toient renfermées dans cette glo-
euse qualité , & voulant ensuite
ndre des hommages à Marie qui
ussent proportionnez à la sublimité

de ſon état, aprés avoir uſé des termes les plus nobles, & des expreſſions les plus fortes pour luy marquer tout le reſpect dont elle eſt touchée, n'eſtant pas ſatisfaite de ſes éloges, & deſeſperant d'en trouver jamais qui ſoient dignes de ſa grandeur, s'écrie avec ſaint Auguſtin: *Quibus te laudibus efferam neſcio.* Vierge ſainte, pardonnez à la baſſeſſe de mes paroles; je ne puis marquer toute la veneration que j'ay pour vous; & comme le nombre & l'excellence de vos perfections me ſurprend, m'éblouït, auſſi je ne puis trouver de termes aſſez reſpectueux, ni d'éloges aſſez magnifiques pour celebrer vos grandeurs, *Quibus te laudibus efferam neſcio.* Et ce qui me jette dans l'étonnement où je ſuis, c'eſt que vous ſoyez la Mere d'un Dieu; *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti.* Voilà la veritable raiſon de mon inſuffiſance, & de l'impuiſſance où je me trouve de vous honorer autant que vous le meritez; *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti*: c'eſt

rce que le Créateur par vostre mi-
stere est devenu la creature ; c'est
rce que vous avez porté dans vô-
: sein celuy qui soutient le ciel
la terre ; c'est parce qu'enfin vous
ez donné des bornes à cette im-
ensité que la vaste étendûë des
eux ne peut renfermer ; & pour
'expliquer mieux par un seul mot,
:st encore une fois parce que vous
es la Mere de Dieu, *Quia quem
li capere non poterant, tuo gremio
ntulisti.*

Mais si l'Eglise á trouvé dans le
:e de Mere de Dieu un objet si
gne de veneration pour proposer
x Fideles ; elle y a trouvé quel-
e chose de plus consolant & de
is édifiant pour nous. C'est là
'elle a découvert ces trésors infi-
de graces qu'elle presente à ses
ans ; c'est là qu'elle a trouvé une
demptrice genereuse, une Media-
:e toute puissante, un azile ouvert
ous les pecheurs, une mere plei-
de tendresse pour les hommes:
quiconque dit Mere de Dieu, dit
t cela.

Oüi, Chrétiens, nous le pouvons dire avec l'Eglise & les Peres, à la confusion des ennemis de Marie: estre Mere de Dieu, c'est estre la Redemptrice des hommes; c'est estre la cause du salut de l'Univers; c'est fournir le Sang qui a esté répandu pour nous sur la Croix; c'est former le corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain; c'est produire de la meilleure partie de soy-même la victime qui doit appaiser un Dieu irrité, c'est la nourrir de son propre lait, c'est l'élever avec des peines & des soins inconcevables; c'est s'arracher avec violence au plus aimable Fils du Monde, pour le voir attaché à une Croix: c'est plus encore, ô Ennemis de Marie, qui lui refusez le titre de Rédemptrice, c'est consentir à la mort de ce cher Fils, c'est le sacrifier à vostre salut. Car selon la remarque des Peres, si le consentement de Marie a esté necessaire pour l'incarnation, comme Dieu nous l'a fait connoistre en le luy faisant demander, il a dû estre

ien plus necessaire pour le mystére
e la Passion ; & si le Verbe n'a pas
oulu se former un corps du sang de
Iarie, sans qu'elle y consentist,
ien moins aura-t-il voulu livrer ce
uesme corps aux supplices & à la
ıort sans le consentement de celle
ui le lui avoit donné. C'est pour cela
u'elle demeura ferme au pied de la
roix, comme pour marquer qu'elle
résidoit ; ainsi que le Pere Eternel,
l'éxécution sanglante de son Fils;
ien plus, qu'elle estoit preste, selon
. pensée d'un Pere, de l'immoler
e sa propre main, si Dieu l'eust or-
onné, *Parata erat occidere Filium*
um. Voilà, ingrats, à qui vous re-
ısez le titre de Rédemptrice ; mais
oilà celle à qui l'Eglise l'accorde à
juste titre. Car penetrée des plus
ndres sentimens de reconnoissance,
caminant ce qu'a fait Marie pour
s enfans, voyant qu'on attribuë à
ve la perte du genre humain, pour
voir presenté le fruit deffendu au
emier homme, elle infére de-là qu'-
n doit donc appeller Marie la cau-
du salut des hommes, puisqu'elle a

produit un fruit de vie, que la Croix a porté pour nous ; & que si l'Ecriture a pû donner le nom de Sauveur à Joseph, parce qu'il avoit nourri & conservé les Egyptiens, en distribuant avec prudence & avec bonté les provisions qui appartenoient à Pharaon, & dont ce Prince l'avoit fait le dispensateur, on peut dire à plus forte raison que la Vierge nous sauve, bien que ce ne soit que par les graces de Jesus-Christ, dont elle est la dispensatrice & l'œconome souveraine.

Or du titre de Redemptrice qu'on trouve dans la qualité de Mere de Dieu, l'Eglise a tiré celuy de Médiatrice : car deux choses sont necessaires pour cela, une puissance souveraine sur celuy qu'il faut fléchir, & une extrême bonté envers les hommes, pour employer cette puissance en leur faveur. Or je soûtiens que la qualité de Mere de Dieu porte essentiellement ces deux caractéres, comme deux proprietez inséparables. Car dirons nous que Jesus-Christ s'est dispensé de cette Loy

qui

i nous ſoumet à ceux dont nous
ons receu la vie, luy qui pendant
ſpace de trente ans n'a pas crû
uvoir rien faire de plus important
ur le ſalut du genre humain, que
obeïr à Joſeph & à Marie; *Et erat* *Luc.c.2.*
ditus illis ? dirons nous que dans
ciel ſon état glorieux l'affranchit
cette ſoumiſſion ? Ce n'eſt point
'eſprit de Jeſus-Chriſt; il ne nous
rend pas à ſecoüer le joug de l'o-
ſſance, quand nous ſommes dans
evation; & comme il n'a pas exem-
les Chrétiens de ce devoir, quand
ſeroient devenus grands, auſſi leur
nne-t-il luy-meſme l'exemple d'u-
parfaite condeſcendance aux vo-
tez de Marie.
Quelle apparence qu'un Dieu qui
t engagé à executer les ordres de
ſerviteurs, quand ils luy ſeroient
les; ce ſont les termes de l'Ecri-
:, *Voluntatem timentium ſe faciet*;
a donné un pouvoir ſans bornes *Pſ.144.*
ne foy vive; qui a aſſervi, pour
ī dire, ſa Providence à l'autorité
n homme, juſqu'à luy obeïr, en
ſtant le Soleil contre les loix &

Josue c. 10. le cours ordinaire de la nature, *Obediente Domino voci hominis* : quelle apparence, dis-je, que ce mesme Dieu ait voulu limiter la puissance d'une Mere aussi pure, aussi sainte, aussi parfaite que Marie ? *Pete Mater mea.* Non, non, ne ménagez point mon pouvoir, luy dit son Fils, avec beaucoup plus de raison que Salomon ne le disoit à Betsabée ; demandez, ma mere, ou plûtôt commandez tout ce qu'il vous plaira; *Neque enim fas est ut avertam faciam tuam.* Car comment pourrois-je vous rien refuser, tandis que vous élevez vers mon Trosne ces mains pures qui m'ont porté dans mon enfance? Voilà la Toute-puissance de Marie; elle n'est pas absoluë & indépendante comme celle de Dieu, mais elle est suppliante, & n'en est pas moins efficace, *Omnipotentia supplex.* Et c'est ce que les Peres ont reconnu, lorsqu'ils se sont adressez à Marie, avec des termes si respectueux & si soumis. *Ad te recurrimus, ô benedicta !* Nous avons recours à vous, s'écrie Origene, ô benite entre les fem-

3. Reg. c. 2.

Ibid.

nes. *Intercede hera, Domina, & Regi-a, & Mater Dei pro nobis*, intercedez pour nous, c'est la priere de saint Athanase, intercedez pour nous, ô sainte Dame, Maîtresse, Reine & Mere de Dieu. *Advoluor genibus tuis, Domina mea!* Je me jette à vos genoux, & je reconnois vôtre puissance, c'est celle de saint Ephrem. *Supplica Deo ut animas nostras salvet*; demandés à Dieu qu'il nous sauve, c'est la priere de saint Jean Chrisostome. *Aspice nos de cœlo oculo propitio*; jettés sur nous un regard favorable, c'est celle de saint Basile. *Sancta Maria succurre miseris*; Vierge Sainte, secourés-nous, c'est celle de saint Augustin.

Sur quoy je vous prie, Chrétiens, de faire deux reflexions avec moy; dont la premiere est, que ces grands hommes estoient sans doute aussi agréables à Dieu, que ceux qui ne croyant pas avoir besoin de l'intercession de Marie, s'adressent directement à lui. Ces hommes de Dieu qui avoient de si longs & de si frequens entretiens avec lui, lorsqu'ils étoient élevés au

dessus d'eux-mêmes dans leurs plus hautes contemplations : ces grands hommes; dis-je, qui pouvoient alors demander librement & sans crainte ce qu'ils jugeoient leur estre necessaire, non-seulement ne dédaignoient pas d'implorer le secours, & de réclamer la protection de Marie : mais ne croyoient pas pouvoir sans elle obtenir ce qu'ils vouloient : ils ne craignoient pas de deshonorer par là Jesus-Christ ; mais ils estoient persuadez qu'ils ne pouvoient se le rendre plus favorable, que par l'entremise de sa Mere.

La seconde réflexion est, que ces gens qui font gloire de s'adresser immédiatement à Jesus-Christ, ne me paroissent pas recüeillir un plus grand fruit de leurs prieres. On ne voit pas que leur attachement pour le Fils redouble par le mépris qu'ils ont pour la Mere ; & ce qui acheve de me les rendre suspects, c'est que dans les affaires du Monde ils tiennent une conduite bien opposée à celle-là. Car à qui ne s'adressent-ils pas pour se rendre un Juge favora-

ble ? quelles recherches ne font-ils pas de ceux qui ont accés auprés de luy, ou mesme auprés de ses amis? Par combien de canaux fait-on passer une sollicitation avant qu'elle aille jusqu'à celuy qui doit décider le l'affaire ? on ne néglige pas mesme des domestiques. Et lorsqu'il s'agit de fléchir un Dieu irrité contre ux, d'obtenir une faveur dont ils oivent connoistre qu'ils sont indignes, de demander grace, & non pas ustice, ils négligent l'intercession e Marie, & ne veulent pas reconnoître sa puissance.

Ce n'est pas assez : ils attaquent la isericorde ; comme si Marie avoit û oublier qu'elle n'a esté Mere de ieu que pour nous ; qu'étant les eres & les cohéritiers de Jesus-hrist, nous sommes ses enfans; qu'le a porté dans ses chastes entrailles Sauveur de tous les hommes; qu'il s'est servi d'elle, que pour venir iercher sur la terre ce qui avoit pé. Non, Chrétiens, Marie ne peut uscrire qu'avec peine à la condamation des pécheurs & le Seigneur

approuve la tendresse qu'elle a pour eux. Le Pere celeste ne veut la perte du pécheur qu'à demi, tandis que ce fils rebelle est en état de se convertir; il ne lance le foudre que quand personne n'arrête son bras : mais quand il trouve un Moïse qui le prie, la priére le désarme. Lors qu'Aaron l'encensoir à la main, se jette au milieu du peuple, qui alloit être consumé par le feu du Ciel, Dieu se laisse flêchir par l'encens : luy-même dans la résolution où il est de perdre son peuple, & de le punir de ses infidélitez, il cherche un seul homme juste qui puisse appaiser sa colere, & il se plaint de n'en trouver pas ; *Quæsivi de eis virum, qui interponeret sepem, & staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam ; & non inveni.* Je n'en suis pas surpris, ô Pere des misericordes ! Marie n'étoit pas encore dans ces temps malheureux; vous n'aviez pas donné au Monde une si puissante Médiatrice ; mais depuis que nous l'avons, combien de fois a-t-elle appaisé vostre colere ? combien de fois a-t-elle arresté

Ezech. c. 22.

voſtre bras? combien de fois s'eſt elle miſe entre vous & le pecheur, vous preſentant les larmes que le repentir nous faiſoit verſer, & nous obtenant le pardon de nos crimes; forçant même quelquefois, ſi je l'oſe dire, vôtre Providence à faire des miracles pour nous ſauver?

Heureuſe donc l'Ame, qui a fondé ſon eſpérance ſur Marie! heureux, qui plein de veneration pour le Fils a appris dés ſon enfance a réclamer la protection de la Mere; qui n'a point ſéparé l'un de l'autre dans ſon cœur, & qui par un faux zéle ne s'eſt point ſouſtrait mal-à-propos un des ſecours les plus puiſſans & les plus efficaces que nous ayions pour nous ſauver. Que ſi l'on ne voit plus aujourd'huy de ces converſions ſoudaines, de ces changemens admirables que la main du Seigneur operoit en faveur des ſerviteurs de la Vierge, c'eſt parce qu'on a fermé au peuple ces entrailles de miſericorde. On a oſté aux pecheurs leur azile; & à force de leur retrancher tous les moyens de retourner à Dieu,

on les a ſouvent réduits au déſeſpoir.

Dans ces heureux Siecles où la Foy & la docilité des Fidelles permettoit aux Peres de l'Egliſe, d'expoſer tous leurs ſentimens ſur la Vierge, chaque Pere n'ayant devant les yeux que cette auguſte qualité de Mere de Dieu, s'efforçoit d'en ſoutenir toute la grandeur par les éloges les plus glorieux ; & aprés avoir uſé des termes les plus nobles, avoüoit qu'ils eſtoient toûjours au deſſous d'un ſi grand ſujet. Ce qu'un zéle qu'on oſe blaſmer aujourd'huy, ſembloit leur faire dire de trop fort, eſtoit corrigé par la droiture de leur cœur, ils ne penſoient que ce qu'il falloit penſer, lorſqu'ils ſembloient dire, ce qu'il ne falloit pas dire ; & nous ne liſons pas que leurs écrits ayent cauſé du ſcandale parmi les Fideles. Nous liſons au contraire qu'ils faiſoient ſouvent de ces prodiges de la grace, qu'on ne voit point faire dans nôtre Siecle, par ceux qui ont un ſi grand ſoin de rappeller les temps paſſez. Aujourd'huy quand on parle de Marie, on ne craint plus de n'en dire

pas assez ; mais on craint de blesser la délicatesse de ceux qui se persuadent qu'on en dit toûjours trop : il faut presque oublier que celle dont on parle est Mere de Dieu ; & on n'ose exposer à des Catholiques les grandeurs, la puissance, & la bonté de la Vierge, qu'avec des temperamens ; qu'à peine les Hérétiques auroient autrefois exigez.

O Siécle qu'avez-vous fait de cette sainte docilité de nos Peres ? Que n'avez-vous conservé cet esprit chrétien ; & pourquoy par un raffinement de réflexions humaines, avez-vous étouffé ce zele pour la gloire de Marie, que nous devions heriter de ceux qui nous ont precedez ? Un mot contre le service de la Mere de Dieu auroit revolté les esprits : on auroit eu horreur d'entendre ce qui se pratique aujourd'hui, comme une chose agreable à Dieu ; & s'il falloit trouver parmi les Fideles de quoy ériger ces superbes monumens qu'une venerable antiquité a consacrez, où trouveroit-on dans ce Siecle si éclairé, ces largesses & ces

profusions, qui partoient d'un cœur si droit, & si plein de tendresse pour Marie ? Mais tel est l'esprit du temps de régler tous les devoirs, & de n'en pratiquer pas un ; de réduire la Religion à une sécheresse de speculation, qui dégénere dans l'indévotion & dans l'impieté.

Mais où m'emporte mon zéle ? non, Chrétiens, nous n'avons rien perdu de ce que les Siecles passez nous ont inspiré de respect & de confiance pour Marie ; & c'est ce soin même qu'on a eu de le conserver, qui doit redoubler nostre attachement pour elle. Car n'est-ce pas l'ouvrage de Dieu, que malgré les efforts de quelques zélez indiscrets, qui ont voulu diminuer la gloire de Marie, & sur des prétextes malins étouffer cette confiance que les Fideles ont en elle, les Peuples ayent cependant conservé tous les sentimens qu'ils avoient ? Ils ont bien senti qu'on vouloit leur enlever ce qui leur étoit le plus cher ; & la grace a fait dans leur cœur, ce que la nature fait dans le cœur des enfans

à l'égard de leur mere. Ils n'ont pû souffrir qu'on leur ostast rien de leur confiance. On a pû abolir plusieurs pratiques chrêtiennes ; on a même rallenti cette ardeur loüable que les Fideles avoient pour la frequentation des Sacremens : mais quand il a fallu arracher de leur cœur ces sentimens tendres & respectueux pour Marie, que le Christianisme y a si profondément gravés, tous les efforts ont été inutiles. Ses Fètes ont été celebrées avec toute la pompe & la solemnité ordinaire ; ses Autels chargés de vœux & de presens ; ses Temples frequentés par une foule de Fideles, malgré les mauvaises intentions de ses ennemis. Oüi, MESSIEURS, j'ose le dire que ce zéle qu'on a de rectifier la dévotion envers la sainte Vierge, n'est point un zéle chrêtien, Car s'il estoit tel, ceux qui prennent tant de soin de reformer des abus imaginaires, auroient le même soin de rétablir ce qui manque, de leur aveu même, au service de Marie : ils n'auroient pas épuisé tout leur zéle à moderer celui

que les Fideles ont fait paroiſtre pour la gloire de la ſainte Vierge; ils l'auroient également employé contre ceux qui ſont ſi negligens à luy rendre leurs devoirs. Mais pour marquer que je ne prêtens pas autoriſer ce qui pourroit y avoir d'exceſſif dans la dévotion dont je parle, je vous feray voir en peu de mots que la qualité de Mere de Dieu bien entenduë ſuffit pour détruire toutes les vaines eſperances des dévots preſomptueux : c'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

II. Partie.

Je ne ſuis pas ſurpris, Messieurs, que parmi les perſonnes qui font profeſſion de ſervir Marie, il ſe trouve quelquefois des ſujets indignes de ſa protection : mais ce qui m'étonne, c'eſt que ces ſerviteurs infideles qui manquent aux devoirs du Chriſtianiſme les plus eſſentiels, ne laiſſent pas de compter ſur la protection de Marie, comme ceux qui la ſervent le plus fidellement, & que trompez par les apparences du culte exterieur qu'ils luy rendent en-

core, ils veulent entrer dans tous les droits & tous les privileges des veritables enfans de la Vierge, tombant par là dans une présomption dangereuse, qui les perd infailliblement : je m'explique. Il y en a peut-être parmi vous, qui aprés s'estre dévoüez sincerement au service de Marie, aprés s'y estre maintenus long temps par une vie exemplaire & irreprochable, sont enfin tombez peu à peu dans le relaschement, & de là dans des desordres considerables. Peut-estre s'est-il formé avec le temps certaines habitudes, qui vous attachent au peché? & au lieu que vos premieres cheûtes estoient suivies d'un prompt repentir? qu'à peine estiez vous tombez, qu'on vous voyoit vous relever avec avantage ; peut-être maintenant asservis honteusement à la passion que vous combatiés en ce temps là, vous vous en êtes faits esclaves ; & las tantost de vaincre, tantost d'estre vaincus, vous avez enfin pris le parti que prennent les gens de ce caractere, c'est-à-dire, de vous

en tenir à l'état du peché mortel.

Dans cet état vostre conscience vous a troublez quelquefois. Il a fallu la flatter de quelque esperance pour luy rendre la tranquillité qu'elle avoit perdûë : car vous n'en estiez pas venus jusqu'à ce point d'insensibilité, que de pouvoir vous mettre l'esprit en repos sur un état si deplorable. Qui vous a donc rasseûré l'esprit ? Vous vous êtes souvenus que vous êtiez serviteurs de Marie, & sur ce principe que je pourrois contester, quelles fausses consequences n'avez-vous pas tirées pour dissiper ces craintes salutaires que la Mere de Dieu vous ménageoit ? Car vous qui avant que de tomber n'aviés pas assés de confiance en la sainte Vierge, & qui n'êtes peutêtre tombé que pour avoir manqué de la reclamer dans les occasions perilleuses qui vous ont perdu, aprés vostre peché quelle confiance, ou plustost quelle présomption n'avés-vous pas ? Vous supposés comme un principe qui suffit seul pour vous rasseûrer; que jamais serviteur de Ma-

rie ne se damna ; qu'elle a des ressources infaillibles pour les plus désesperez ; que l'ouvrage de vostre conversion sera le sien ; qu'il faut attendre le temps qu'elle a marqué pour cela ; qu'il y a mille exemples de pecheurs plus obstinez & plus endurcis que vous, qu'elle a convertis à la mort, & qu'ainsi vous avés lieu d'attendre par sa médiation ces faveurs speciales dont elle dispose. Ce n'est peut-être pas ainsi que vous vous expliquez ; mais pour peu que vous vouliez vous interroger vous-mêmes sur ce qui vous donne ce malheureux repos de conscience dans le peché ; pour peu que vous vouliez vous répondre à vous-mêmes de bonne foy, vous démeslerez que ce sont là vos véritables sentimens dans la mauvaise disposition où vous êtes.

Or je soûtiens que la seule qualité de Mere de Dieu suffit pour détruire cette vaine présomption. Pour le comprendre, je vous prie de remarquer avec saint Thomas, que la présomption suppose toûjours deux

actes ; dont le premier est un jugement faux , par lequel le présomptueux se persuade que la bonté de celuy dont il présume, estant sans bornes & sans mesures , quelque offense qu'il puisse commettre à son égard , il en obtiendra le pardon? & le second est un amour secret de nous-mêmes , qui nous inspirant un dégoust & une aversion de tout ce qu'il y a de penible dans les voyes du salut , se décharge volontiers de son fardeau sur un autre , & se repose sur luy d'un soin, qui essentiellement nous doit être personnel. Voilà dit ce saint Docteur , les fondemens sur lesquels le présomptueux s'appuye , & s'éleve avec tant d'orgüeil. Or par le premier , il méprise la personne qu'il pense honorer ? & par le second , il se rend impossible l'acquisition d'un bien sur lequel il croit avoir des droits incontestables : peut-on rien voir de plus chimérique que ces deux idées dont il se flatte ?

Je dis que le presomptueux méprise la personne qu'il croit hono-

rer. Car n'eſt-il pas viſible, Chrêtiens Auditeurs, que de porter la bonté de Marie juſqu'à ces excés d'indulgence, quelle autoriſe l'impenitence du pecheur, c'eſt ſe former l'idée d'une Mere de Dieu, ſans équité, ſans zéle pour la gloire de ſon Fils; & que comme il n'eſt rien de plus injurieux à ſa miſericorde & à ſon pouvoir, que le deſeſpoir de ceux qui s'obſtinent à ne rien eſperer d'elle, c'eſt outrager ſa juſtice, que d'en attendre les faveurs les plus injuſtes & les plus deraiſonnables. *O! præſumptio nequiſſima unde creata es?* Malheureuſe préſomption, s'écrioit le Sage, qui empruntes les apparences de la vertu pour tromper l'eſprit de l'homme, nous avons enfin découvert ta naiſſance & ton origine: tu ſemblois eſtre émanée du ſein de la verité meſme: & tu n'es que la production informe de l'erreur & du menſonge; tu ſemblois rendre hommage aux ſouveraines perfections de Marie, & tu déroges à la glorieuſe qualité de Mere de Dieu, & à cette emi- *Eccl. c.37.*

nente pureté qui la distingue de tout le reste des créatures.

Par le mot de pureté, MESSIEURS, je n'entens pas ici cette pureté Virginale, en laquellle Marie a excellé, je prends ce terme dans sa propre signification ; c'est-à-dire, pour une haine entiere du peché, pour une aversion sincere de tout ce qui peut soüiller une ame juste: perfection que Marie a toûjours possedée éminemment, & qu'elle eût preferée sans doute à la maternité de Dieu mesme, si ces deux qualitez eussent été aussi incompatibles ensemble, qu'elles sont inséparables l'une de l'autre : perfection que Marie n'a pas renfermée dans une exemption personnelle du peché, mais qu'elle a étenduë jusques sur les pechez des hommes. Non, elle n'a pas oublié qu'en qualité de Mere de Dieu, elle n'est venuë au Monde que pour combattre le peché, & pour servir au grand ouvrage de la Redemption ; qu'elle n'a fourni la plus pure partie de son sang, que pour laver dans la personne du Sau-

veur, juſqu'aux moindres taches dont l'homme s'étoit ſoüillé.

Quelle eſt donc l'erreur du préſomptueux, lorſqu'eſclave volontaire du peché, il ſe flatte de la protection de la Vierge ; lorſqu'au milieu de ſes déſordres, il ſe dit ſecrettement à luy-même ce que diſoit cet Iſraëlite entendant la Loy de Moïſe ; *Pax erit mihi, & ambulabo in pravitate cordis mei* ; toutes ces menaces ne m'allarment point ; je puis ſans danger continuer dans mes déſordres ! N'eſt-ce pas vouloir rendre Marie en quelque maniere complice de nos crimes ? n'eſt-ce pas la déclarer la protectrice de nos iniquitez ? n'eſt-ce pas reconnoiſtre qu'on peut la ſervir, & ne pas bien vivre ; que ſa bonté luy ferme les yeux à nos dereglemens, & la fait condeſcendre à nos foibleſſes ? Or je vous demande, Chrêtiens, ſi vous reconnoiſſez-là la Mere de Dieu ? y voyez-vous aucun trait de cette pureté ſans égale, à qui la plus legere tache fait horreur ? y decouvrez-vous cette haine du peché, qui la porta

Deut. c. 29.

Il est vray, dit ce libertin ; l'état où je suis peut avoir des suites tres-funestes : mais aussi dois-je compter pour rien le secours de la Mere de Dieu ? quand on a une Mediatrice si puissante, ne doit-on rien attendre de ses soins ? n'est-elle pas la Mere des pécheurs aussi bien que des justes ? Et de-là quelle conséquence ? quelle suite ? quel changement dans les mœurs ; on n'en voit aucun, MESSIEURS ; & c'est ce que j'appelle déclarer Marie protectrice de son peché. Tel ne craint point de blesser la reputation de son prochain avec les traits de la médisance & de la raillerie la plus piquante, qui sans se mettre en peine de la réparer, se repose sur le titre de serviteur de la Vierge, qu'il croit seul suffisant pour assûrer son salut. Tel aprés avoir consacré quelques heures le Dimanche au service de Marie, se sçait si bon gré de ce leger sacrifice, qu'il ne fait aucun scrupule de passer la semaine entiere dans une oisiveté également indigne de son état, & dangereuse pour

ſes mœurs. Tel ſe trouvant logé dans une maiſon : qui devient pour luy un ſcandale & une occaſion de ſe perdre, y demeure tranquillement, tandis qu'il voit autour de luy le feu de la concupiſcence allumé de toutes parts. Tel appellé depuis long-temps à la retraitte par une forte inſpiration du ſaint Eſprit, qui luy fait connoiſtre le danger qu'il court dans le Monde, refuſe de répondre à ſa grace de ſa vocation. Tel aprés avoir participé aux myſtéres les plus ſaints, s'engage le jour même eñ des compagnies, où il ſçait par une funeſte expérience que l'intempérance & les excés ſont inévitables. Tel paſſionné pour les ſpectacles, s'expoſe indiſcrettement à toutes les impreſſions que peuvent faire ſur ſon eſprit des objets dont il n'a déja que trop ſenti le pouvoir & les atteintes mortelles. Et l'on prétend que Marie ſera reſponſable de tout cela? on ſe croit à couvert de tous les traits de la colere de Dieu, tandis qu'on pourra s'appuyer de la protection de ſa Mere? Ainſi les Juifs, ces infide-

les, plus idolaſtres que les idolâtres mêmes, ſe flattant d'avoir ſeuls le Temple du vray Dieu, bien qu'ils le profanaſſent par de fréquentes idolâtries, prétendoient qu'il devoit leur ſervir de refuge & d'aſile contre la Juſtice divine. Ainſi comptoient-ils ſur cette Arche myſtérieuſe, qui jettoit la terreur dans l'armée de leurs ennemis, & qui les raſſûroit contre tous les périls de la guerre, ſans conſidérer que quand ils étoient mal avec Dieu, cette Arche même portoit le ravage dans leur propre camp, & frappoit de mort ſubite ceux qui manquoient de reſpect pour ce gage ſacré de l'alliance du Seigneur. Pour peu qu'ils fiſſent de réflexion à ces funêtes effets dont ils êtoient eux-mêmes témoins, le ſentiment que devoit naturellement leur inſpirer la vûë de l'Arche, n'étoit-ce pas de ſonder leur propre conſcience, pour connoiſtre s'ils étoient bien avec Dieu, & pour ne pas faire de ce Symbole myſtérieux de la protection du Ciel, un triſte inſtru-

ment de sa colere & de son indignation ? Et ne sont ce pas là, Messieurs, les sentimens que vous doit inspirer la dévotion à la sainte Vierge ?

Pour en estre encore plus persuadez, faisons une derniere réflexion sur cette esperance trompeuse, dont nostre amour propre nous flatte, qu'avec le secours de Marie nous ne pouvons manquer de graces dans la suite, quoique nous refusions de cooperer aux graces présentes. Car remarquez, Messieurs, que le pouvoir de la Mere de Dieu est un pouvoir de médiation, où il s'agit de fléchir le Seigneur par la priere. Il est vray qu'il n'est point de faveur si extraordinaire, qu'elle ne puisse nous procurer ; mais c'est en demandant, & non par en donnant ; c'est en suppliant, comme parlent les Peres, & non pas en fournissant du sien. *Omnipotentia supplex.* Or sur ce principe quelque puissante que soit Marie, elle ne peut rien que ce que la bien-seance luy permet de demander ; & pour juger

juger s'il est en son pouvoir, ou de vous sauver sans conversion, ou de vous convertir quand vous serez las de pecher, examinez si elle peut raisonnablement demander l'une ou l'autre grace.

Vous sauver sans conversion, ce n'est pas sans doute ce que vous prétendez: mais vous convertir quand il vous plaira, c'est encore moins ce que vous pouvez attendre. Car comment Marie le demandera-t-elle pour vous? pour vous, dis-je, qui la refusez tous les jours cette grace de conversion, qui la combattez, qui l'aneantissez par une obstination insurmontable: pour vous, à qui la Mere de Dieu l'a cent fois menagée avec les soins & les empressemens les plus tendres; lors que vous n'y répondiez que par d'horribles infidelitez: pour vous, qui à l'heure que je vous parle, pouvez peut-être vous reprocher, d'avoir épuisé plus de graces inutilement vous seul, qu'il n'en falloit pour sauver trente autres: pour vous, qui à force de remettre & de differer de jour en

jour, vous mettez dans l'impuiſſance de jamais rien exécuter. Et ſous quel titre encore une fois pourra-t-elle obtenir ces graces pour vous ? Où ſont les prieres qu'elle puiſſe préſenter de vôtre part au Trône de Dieu ? Seront-ce les loüanges de cette Vierge Sainte, que vous recitez quelquefois ? mais quelle grace ont les loüanges dans la bouche d'un pecheur, dont le cœur eſt éloigné du Dieu même dont elle eſt la Mere ? Seront-ce vos Communions ? mais ſi elles ſont défectueuſes, ou mêmes indignes, pourra-t-elle les produire ; & n'avez-vous pas lieu de craindre qu'elles ſoient telles ? Mais ne peut-elle pas préſenter ſes mérites à ſon Fils ? ſans doute, MESSIEURS, & c'eſt ſur cela que vous devez compter préſentement, mais non pas à l'avenir : ils ſuffiſent pour appuyer vôtre confiance, mais non pas pour autoriſer voſtre préſomption : ils vous aideront à détruire le peché, mais non pas à l'entretenir comme vous avez peut-eſtre fait, prévenu d'une erreur injurieuſe à

la qualité de Mere de Dieu.

En quel abisme de malheurs m'allois-je donc précipiter, sous prétexte du culte que je rends à Marie? Entrez, Chrétiens, dans ces sentimens. Quelle assurance m'a-t-elle donnée de me sauver en vivant mal? & quelle idée ai-je conçûë de la Vierge, lors que j'ai crû qu'elle autoriseroit le relâchement de mes mœurs? Est-ce un culte, ou plûtôt une abomination dont j'ai profané ses Autels? comment me suis-je flatté de la protection de la Mere, lorsque j'ai donné la mort à son Fils? Telle est l'erreur où j'ai vécu, Vierge sainte, tel est l'outrage que j'ai fait à vôtre misericorde: voilà la cause de ces discours injurieux que vos ennemis ont publiez contre vous. Le Monde témoin de mes égaremens, & ravi de trouver un prétexte de ne vous pas honorer, a rejetté sur vous des dereglemens qui étoient un pur effet de ma malice & de mon ingratitude; & tel qui peut être touché d'un bon exemple, s'il m'avoit vû mener une vie

plus reglée, seroit venu vous présenter des hommages sinceres, me voyant dans le desordre, n'a conçû que du mépris pour les exercices d'une solide devotion : il s'abusoit sans doute ; il connoissoit mal les sentimens de vostre cœur ; il ne sçavoit pas que je n'estois plus des vostres qu'en apparence, & que vous ne me souffriez que comme un serviteur infidele, dont vous aviez autrefois agréé les services, & dont vous attendiez encore le repentir. Ah! Vierge Sainte, souffrez que je sois encore du nombre de vos enfans: je ne demande à demeurer dans vostre service, que pour détruire ce que j'ay malheuresement établi,
Psal. 50. *Docebo iniquos vias tuas.* Je veux qu'on distingue entre les sentimens que vous m'inspirez, & ceux que le libertinage vous impute; que vos ennemis, édifiez de la vigilance & de la conduite de vos veritables serviteurs, courent en foule à vos Autels : que ceux qui ont esté témoins de mes desordres, témoins aussi du changement admirable que vostre

main aura operé, jugent par là du pouvoir que vous avez auprés de Dieu; qu'ils s'engagent à vous ſervir dans l'attente des mêmes faveurs, & que par vôtre ſecours ils arrivent à la gloire éternelle. Ainſi ſoit-il.





SERMON
SUR
LA FOY.

Fides tua te salvum fecit.

Vôtre Foi vous a gueri. En saint Luc Chap. 18.

IL nous est important, MESSIEURS, de sçavoir quelle est la Foi de l'aveugle de Jéricho, puisque JESUS-CHRIST veut bien attribuer au mérite de sa foi le miracle qu'il vient de faire en sa faveur. C'est un pauvre, qui devenu aveugle depuis long-tems, ose attendre du Fils de Dieu sa guérison, qui étoit au dessus de tous les remedes naturels. Il est frappé des prodiges que JESUS-CHRIST fait par tout; le bruit en est venu jusqu'à lui, mais un bruit as-

ſez incertain ; autoriſé du peuple, mais combattu par les Scribes & les Phariſiens, qui étoient les principaux de la Synagogue. On ſçait quelle eſt l'incredulité de l'homme, quand on lui parle de miracles : mais quand cette incredulité eſt approuvée des Chefs de l'Egliſe même, il ſemble qu'il y ait de la Religion à ne pas croire malgré ſes préjugez. Nôtre Aveugle éclairé des lumieres du Ciel, croit avec humilité & avec ſoumiſſion, & ſe préſentant devant le Fils de Dieu, s'écrie : *Jeſu Fili David miſerere mei* ; Jeſus Fils de David ayez pitié de moi. Sa Foi le rend non-ſeulement ſouple & docile, mais encore généreux, & aſſez zélé pour vaincre les difficultez qui ſe rencontrent. Ceux qui marchoient à la teſte de la troupe qui ſuivoit Jesus-Christ, lui veulent impoſer ſilence, juſqu'à le maltraiter de paroles, pour l'obliger à ſe taire ; *Et qui praibant, increpabant eum, ut taceret.* Mais plus on s'oppoſe aux mouvemens de ſa Foi, plus il la fait éclater ; plus le monde s'efforce

Luc. c. 18

Ibidem.

de la rallentir, plus elle devient vive & agissante ; *Ipse verò multò magis clamabat : Fili David miserere mei.* Voilà, MESSIEURS, qu'elle fut la Foy de cet aveugle par laquelle il merita que le Sauveur du Monde luy rendist la veûë: *Fides tua te salvum fecit.*

Ibid.

Belle leçon, instruction salutaire, pour dresser les Fideles de nostre Siecle. Je ne sçais par quelle fatalité, non-seulement les esprits forts qui se piquent de raison, manquent aujourd'hui de soumission pour la Foy ; mais ce qui est plus déplorable, bien des gens, qui semblent avoir une foy vive & agissante, & dont la vie chrêtienne édifie le Monde, laissent souvent au commun des Fideles la foy humble, & soumise. Ils abondent en leur propre sens, selon l'expression de l'Apostre, & croyent avoir acquis par leurs bonnes œuvres un droit de se soustraire au joug humiliant de la Foy. Comme au contraire il arrive assez souvent que ceux qui ont une foy humble & soumise, s'en tiennent là, sans aller

à la Foy vive & agiſſante, qui fait mettre la main à l'œuvre : contens du nom de Chrétien,ils en negligent les devoirs,& ſans ſe ſoucier de conformer leurs mœurs à leur creance, ils eſperent que leur docilité, & leur ſoumiſſion leur tiendra lieu de tout auprés de Dieu.C'eſt pour vous retirer de ces deux extrémitez également éloignées du Royaume de Dieu, que je vous propoſe aujourd'huy la Foy de noſtre Aveugle pour modele : heureux, ſi je puis inſpirer aux premiers cette Foy humble & ſoumiſe, par laquelle il crut ſans écouter ni la raiſon, ni les ſens ; & ſi je puis produire dans les ſeconds cette Foy vive & agiſſante, par laquelle il ſurmonta toutes les reſiſtances qu'on luy fit. Pour executer un deſſein ſi conforme à mon Evangile, & ſi important pour l'édification de vos ames, je taſcheray dans ce diſcours de faciliter aux Chrétiens la ſoumiſſion de la Foy. c'eſt mon premier Point ; & de reveiller dans les autres la langueur de la Foy, c'eſt mon ſecond Point. La Foi

humble & ſoumiſe, la Foi vive & agiſſante ; ce ſont, MESSIEURS, les deux Parties de mon diſcours, & le ſujet de vos attentions. Demandons au ſaint Eſprit les lumieres, dont nous avons beſoin, par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange : *Ave.*

I. PARTIE.

LA ſoumiſſion qu'exige la foi du Chrétien, a de tout tems eſté combattuë par deux ſortes de perſonnes ; par les libertins, qui veulent ſe conduire ſelon les ſeules lumieres de la raiſon, ſans rien déférer à l'autorité ; par les Hérétiques, qui ſoumis en apparence à l'autorité Divine, ſe réſervent le droit d'examiner l'autorité même, & reprennent en quelque façon ſur l'Egliſe, ce qu'ils ſemblent accorder à l'Evangile. Or ce qui doit rendre aux uns & aux autres la ſoumiſſion plus aiſée, c'eſt qu'en premier lieu, le libertin doit conſiderer, que ſi la Foi humilie l'orgüeil de ſa raiſon en la captivant ſous le joug de l'autorité, elle corrige en même tems les er-

reurs de la raison par l'infaillibilité de la révélation Divine, & mérite par là l'empire absolu qu'elle prend sur l'esprit de l'homme. En second lieu, l'Hérétique doit considerer que si la Foi condamne la curiosité de sa raison, en lui deffendant de raisonner sur les Mystéres que l'Eglise lui propose, cette même Foi le délivre en même tems des incertitudes, & des agitations d'esprit inséparables de la curiosité en matiere de Religion, & lui procure un repos inaltérable, en la soumettant à l'autorité de l'Eglise établie sur des preuves que la raison la plus sage, & la plus éclairée ne peut recuser. Examinons si cela ne suffit pas pour nous faciliter la soumission que l'Evangile exige de nous.

J'avoüe d'abord que cette soumission aveugle blesse la délicatesse de nostre orgüeil par l'égalité qu'elle met entre tous les hommes, en les assujettissant indifféremment à l'obscurité de nos mysteres. Le sçavant veut estre distingué du peuple, & ne veut pas estre conduit par la

même route que l'ignorant ; le sage ne veut pas estre gouverné comme les esprits simples ; les Grands ne veulent pas estre confondus avec les petits. Or la Foy n'a nul égard à tout ce qui nous peut distinguer aux yeux des hommes. La Religion que je vous ay preschée, écrivoit saint Paul aux Corinthiens, n'est pas une societé politique, où l'on doive observer des menagemens avec les gens distinguez dans le Siecle, ou par l'éclat de la grandeur, ou par la sublimité de l'esprit, ou par les lumieres de la sagesse mondaine. Les armes dont nous nous servons pour soumettre les hommes à la Foy, ne sont pas des raisonnemens selon la prudence charnelle : ce sont des armes foibles en apparence, à qui Dieu seul donne la force de renverser, de détruire, d'anéantir également le fort & le foible. *Arma mi-*
2. Cor. c. 10. *litia nostra non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, & omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei.* Il faut que la

prudence humaine & la sagesse politique viennent briser là, *consilia destruentes*; il faut que l'éloquence des Orateurs profanes, & la science des Philosophes, qui se revoltent contre les connoissances que la Foy nous donne, soient confonduës par la Foy même; *In captivitatem redigentes omnem intellectum.* *Ibid.*

Ce n'est pas que la Religion chrétienne n'ait eu de grands hommes, & qu'elle n'ait fourni en tous les temps de rares genies, de gens consommez dans toutes les sciences divines & humaines; elle en a peut-estre plus donné au Monde elle seule que toutes les autres societez ensemble: mais ce n'est point par là qu'elle les reconnoist pour ses enfans, c'est par la soumission; & dés qu'ils en manquent tant soit peu, eussent-ils tous les trésors de la science & de la sagesse, elle les desavouë. *Considera*, dit saint Augustin, *quod vocaris fidelis, non rationalis.* Elle a des Princes & des Conquerans qui la protegent par leur puissance & par leur valeur; mais ce n'est point par

là qu'elle les compte au nombre des siens; & s'ils se relaschent en un seul point de cette exacte soumission qu'elle exige d'eux aussi-bien que des derniers de leurs vassaux, il n'en est point de si grands, qu'elle ne soit preste à retranher de son corps, comme un membre mort. Elle a des Vierges, qui luy font honneur par leur pureté, des Solitaires, qui soûtiennent toute la rigueur de sa morale: mais ce n'est point précisement ni par la chasteté, ni par la mortification qu'ils sont enfans de l'Eglise; cette marque, quoi que bonne, peut-estre équivoque; le caractere essentiel c'est la soumission. Elle a de grandes Ames que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, & ausquelles il a revelé quelquefois les secrets de l'avenir: mais ce n'est point encore par là qu'ils tiennent rang parmi les Fideles, c'est par la soumission de leur foy; & fussent-ils ravis avec saint Paul jusqu'au troisiéme ciel, elle leur dit, comme à Lucifer: *Verumtamen ad infernum detraheris.* La foy ne demande précise-

Isai. cap. 14.

ment ni des sages, ni des grands, ni des sçavans, ni des Vierges, ni des Solitaires, ni des Prophetes; elle veut des gens soumis : *In captivitatem redigentes, &c.*

Remarquez, dit un sçavant Interprete, que la captivité dit deux choses; un lieu obscur & tenebreux, où le captif est enfermé; & l'impuissance d'aller où il veut : ainsi l'esprit humain se trouve, pour ainsi dire, investi de la profonde obscurité de nos Mysteres : le flambeau de la Foy qui l'éclaire, dit saint Pierre, est assez seûr pour le conduire, mais il n'est pas assez lumineux pour dissiper ces saintes & adorables tenebres; *Lucernæ lucenti in caliginoso loco.* En second lieu, il perd la liberté de raisonner, qui est l'action propre de l'esprit appellée, dit saint Thomas, du mot de discours, *Discursus*, parce que l'esprit en raisonnant passe d'une propositiou à une autre. Là c'est une puissance liée que la Foy tient captive. Il faut, dit Jesus-Christ, que vous deveniez comme des enfans, si vous voulez

2. Petr. c. 2.

Matth. c. 1. estre sauvez, *Nisi efficiamini sicut parvuli* : voici un enfant ; il a la raison, mais sans en avoir l'usage ; il est docile, il croit, il ne raisonne point. Tel doit estre le Fidele : & voilà ce qui revolte l'orgüeil de l'homme ; voilà ce que Julien l'Apostat reproche aux Chrétiens, chez saint Gregoire de Nazianze : *Nostri, inquit, sunt sermones ; vestra autem est infantia, & rusticitas.* La raison & la politesse, disoit-il, est nostre partage ; le vostre est l'enfance, & la grossiéreté : *Nec aliud quidquam quam crede, sapientia vestra committitur* ; & on ne vous fait point d'autre leçon, sinon, croyez, *crede.*

Sans doute, Messieurs, il vous paroist dur que l'homme, qui seul entre les animaux est né raisonnable, ne se conduise pas par la seule raison : mais considerez, dit saint Ambroise, sur ces paroles de saint Cor. c. 1. Paul, *Non cognovit mundus per sapientiam Deum*, que Dieu n'a reduit l'homme à la Foy, qu'aprés luy avoir laissé faire une funeste expérience de l'insuffisance de sa raison.

pour se conduire en matiere de Religion. En effet, tout ce que l'Antiquité nous a laissé de découvertes, a été ou impieté dans les sages, les sçavans, les Philosophes, ou superstitions dans le Peuple.

Je dis impieté dans les sages, sans que l'on compte parmi eux ceux qui ont été tout-à-fait Athées, ne reconnoissans point d'autres principes de la nature que les élemens, ce que saint Paul appelle, *Philosophiam, secundùm elementa* : soit que l'on considere ceux, qui se laissant entraisner aux opinions populaires, sont tombez dans l'Idolâtrie. Et qu'on ne dise pas qu'ils estoient trop éclairez pour croire la pluralité des Dieux : car s'ils ont connu le veritable Dieu, ils devoient se mettre en devoir de redresser le peuple, au lieu de suivre ses erreurs ; & il est étrange que parmi tant de gens éclairez qui se piquoient de raison, pas un ne se soit appliqué à donner des leçons pour aimer un Dieu, à qui la lumiere naturelle nous ordonne de rendre les hommages du cœur aussi-

Coloss. c. 3.

Matth. c. 1. estre sauvez, *Nisi efficiamini sicut parvuli* : voici un enfant ; il a la raison, mais sans en avoir l'usage ; il est docile, il croit, il ne raisonne point. Tel doit estre le Fidele : & voilà ce qui revolte l'orgüeil de l'homme ; voilà ce que Julien l'Apostat reproche aux Chrétiens, chez saint Gregoire de Nazianze : *Nostri, inquit, sunt sermones ; vestra autem est infantia, & rusticitas.* La raison & la politesse, disoit-il, est nostre partage ; le vostre est l'enfance, & la grossiéreté : *Nec aliud quidquam quam crede ; sapientia vestra committitur* ; & on ne vous fait point d'autre leçon, sinon, croyez, *crede*.

Sans doute, MESSIEURS, il vous paroist dur que l'homme, qui seul entre les animaux est né raisonnable, ne se conduise pas par la seule raison : mais considerez, dit saint Ambroise, sur ces paroles de saint 1. Cor. c. 1. Paul, *Non cognovit mundus per sapientiam Deum*, que Dieu n'a reduit l'homme à la Foy, qu'aprés luy avoir laissé faire une funeste expérience de l'insuffisance de sa raison.

pour se conduire en matiere de Religion. En effet, tout ce que l'Antiquité nous a laissé de découvertes, a été ou impieté dans les sages, les sçavans, les Philosophes, ou superstitions dans le Peuple.

Je dis impieté dans les sages, sans que l'on compte parmi eux ceux qui ont été tout-à-fait Athées, ne reconnoissans point d'autres principes de la nature que les élemens, ce que saint Paul appelle, *Philosophiam, secundùm elementa* : soit que l'on considere ceux, qui se laissant entraisner aux opinions populaires, sont tombez dans l'Idolâtrie. Et qu'on ne dise pas qu'ils estoient trop éclairez pour croire la pluralité des Dieux : car s'ils ont connu le veritable Dieu, ils devoient se mettre en devoir de redresser le peuple, au lieu de suivre ses erreurs ; & il est étrange que parmi tant de gens éclairez qui se piquoient de raison, pas un ne se soit appliqué à donner des leçons pour aimer un Dieu, à qui la lumiere naturelle nous ordonne de rendre les hommages du cœur aussi-

Coloss. c. 3.

bien que ceux de l'esprit. Uniquement attachez à se faire une Secte qui fist du bruit dans le Monde, & des Disciples qui leur fissent honneur, pas un d'eux a-t-il pensé à former de vrais adorateurs du Dieu qu'ils connoissoient? Ils ont au contraire attaqué sa Providence, borné son pouvoir, assujetti l'excellence de sa nature à toutes les foiblesses humaines. Quel monstre qu'un Jupiter adultere, une Venus impudique, un Mercure larron, une Junon incestueuse, & chaque Dieu distingué par un vice, comme par son propre caractere! plus coupables, dit saint Augustin, d'avoir attribué aux Dieux les imperfections des hommes, que d'avoir élevé comme ils ont fait par leurs Apotheoses, des hommes jusqu'au rang des Dieux.

Superstition dans le Peuple: est-il rien de plus déplorable que de voir l'homme, qui est le plus excellent ouvrage de la nature, prostituer indignement ses hommages aux plus viles creatures? il n'en est point de si basse qui ne l'ait vû fléchir les

genoux devant elle : il a prodigué de l'encens, non-seulement aux astres, mais aux animaux. Combien la Gréce a-t-elle érigé de Temples? combien Rome a-t-elle adoré de Divinitez ? à quels usages indignes n'a-t-elle pas étendu leurs soins: c'est une science, comme leur reproche saint Augustin, que d'en sçavoir le nombre.

Pour la morale, quelle corruption de mœurs ! quels vices du corps, que les Philosophes même ont portez jusqu'à des excés honteux à la nature ; ou quel orgüeil insupportable dans l'esprit par le mépris, & des Puissances de la terre, & des Dieux mêmes, dont le Sage, selon Seneque, est indépendant ! une vaine montre de constance & d'insensibilité, une recherche étudiée de tout ce qui pouvoit mettre sur le pied d'homme extraordinaire. Dans la doctrine quelle incertitude, les uns doutant de tout, & les autres ne doutant de rien ; les uns reconnoissant la Providence, & les autres la combattant ; les uns croyant l'ame

immortelle, & les autres qu'elle devoit mourir; les uns mettanr la souveraine felicité dans les biens de l'esprit, & les autres dans les biens du corps. Voilà ce que nous ont laissé en matiere de Religion ces beaux genies de l'Antiquité, dont nous reverons la memoire, & qui sont encore aujourd'huy nos Maistres dans tous les Arts.

Raison humaine où en êtes-vous reduite? osez-vous encore présumer de conduire l'homme à Dieu, aprés de si honteux égaremens? reconnoissez ici vostre foiblesse. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de gouverner l'esprit de l'homme en matiere de Religion. Si vous égalez le sage au simple, c'est pour corriger par la Foy les erreurs de l'un & de l'autre: c'est par là que vous empeschez les esprits du premier ordre de prendre l'essor, de s'évanoüir dans leurs pensées, & de donner dans ce sens reprouvé où sont tombez les sages du Paganisme; & qu'en même temps vous élevez l'esprit du simple & de l'ignorant,

au dessus des préjugez populaires.

Quant à l'Heretique, qui veut bien se soumettre à l'autorité de la parole de Dieu, sa peine est de se soumettre à cette parole expliquée par l'Eglise : il semble sacrifier les lumieres de sa raison à la parole Divine ; mais il se réserve la meilleure partie de ce sacrifice, en suivant la curiosité naturelle, en voulant creuser dans l'abisme impenetrable des Ecritures, en se faisant le juge & l'interpréte de ses Oracles. Or si la Foy condamne cette curiosité dangereuse, elle nous délivre en mesme temps des incertitudes & des agitations continuelles, qui rendent la foy du Chrêtien flotante & inquiéte, lorsqu'il veut trop examiner les principes de sa créance. Et c'est ici que je ne puis assez admirer la Providence de Jesus-Christ, l'auteur & le consommateur de nostre Foy, de nous avoir fixé à ce centre d'unité qui ne se trouve que dans l'Eglise Romaine, qu'il nous a donnée pour mere & pour regle. Sans cela, MESSIEURS, quelle confu-

ſion, qu'elle diverſité de doctrine ! Je ſçai que l'Ecriture Sainte eſt l'Oracle qu'il faut conſulter; mais enfin cet Oracle ne parle pas ; il ne s'explique pas ſur les difficultez qui peuvent naiſtre. Je vois les paroles de l'Ecriture les plus claires, ſur leſquelles on forme des conteſtations & des diſputes : je vois de part & d'autre des raiſons qui ſemblent autoriſer le ſens que chacun y donne ; les parties les plus oppoſées ſe ſervent des mêmes armes pour s'entredétruire. Je trouve de grands hommes des deux coſtés : car enfin je ne veux pas diſconvenir que les Calviniſtes n'ayent eu parmi eux des gens habiles, & des eſprits éclairez; ils ſont auſſi obligez d'avoüer que nous en avons de nôtre côté.

Que fera le Fidele pour démeſler au travers de ce cahos la veritable doctrine, ſans laquelle il n'y a point de ſalut ! L'eſprit particulier eſt un guide qu'on doit reconnoiſtre evidemment pour trompeur, parce qu'il dicte des articles de Foi contradictoires : on ne ſçait ſi c'eſt Lucifer

transformé en Ange de lumiere, ou l'esprit de verité qui parle; souvent même cet esprit consulté ne replique rien qui arreste les Fideles : que feront-ils donc dans ces cruelles perplexitez ? Ah ! Seigneur, oserois-je le dire ? vous avez beaucoup fait pour l'Eglise vôtre Epouse, en lui laissant le saint Livre des Ecritures ; c'est une source de lumiere pour elle : mais aprés tout, si vous n'aviez encore établi un Juge pour éclaircir ce qu'elle a d'obscur, qu'auriez-vous laissé dans ce dépost sacré, qu'une occasion de schisme, de scandale, de partialité, & de libertinage de créance ? vous auriez moins pourvû au repos, à l'union, & à la Foi de vôtre Eglise, que le Legislateur le moins éclairé, qui ne se contente pas de donner un volume de Loix, mais qui établit des Juges légitimes pour vuider les differens qui naissent tous les jours sur le vrai sens de la Loi. Ce n'est donc qu'en nous attachant à suivre ce guide inspiré du Ciel pour conduire le troupeau de JESUS-CHRIST que nous pouvons

Ephes. c. 4. esperer de trouver un repos assuré; *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinæ.*

Malheur à moy si je puis calmer ma conscience hors de cette Eglise, que je vois si venerable pour son anquité ; qui cent fois attaquée, combattuë, & presque réduite aux abois par tant d'heresies sorties de son sein, mais toûjours victorieuse de l'erreur & du temps, a pû seule survivre à toutes les Sectes ; tellement une dans sa doctrine, qu'elle ne peut s'allier avec aucune societé étrangere ; si sainte dans ses mœurs, qu'elle seule fournit des Chrétiens assez fervens pour pratiquer à la lettre ce que l'Evangile a de plus parfait; si Catholique, c'est-à-dire, si universelle, qu'elle seule est répanduë par tout où l'on invoque Jesus-Christ; si zélée, qu'elle a eu seule la force de porter la Foy aux Nations les plus sauvages & les plus barbares, à travers les feux allumez, & malgré le carnage de ses enfans ; en un mot, tellement Apostolique, que remontant

tant jusqu'au temps des Apostres, elle peut compter sans interruption une suite de successeurs, qui avec leur Jurisdiction de Pasteurs, nous ont transmis leur doctrine.

C'est ici, MES FRERES, vous que le malheur de la naissance avoit engagez dans l'erreur, & qui venez de rentrer dans le sein de l'Eglise, ou qui balancez encore à le faire; c'est ici que je vous prie de considérer, MES FRERES, que sous une vaine apparence de respect pour la pure parole de Dieu, on vous a osté toute la soumission d'esprit, & toute l'humilité qui fait le caractere & le merite de la Foy, selon l'Evangile. Ce n'est pas vous soumettre à la parole Divine, que de vous faire les juges & les interprêtes de son legitime sens; c'est au contraire soumettre la parole Divine à vostre jugement, & la faire dépendre de vos décisions. Mais oublions les reproches : ce n'est pas pour usurper un empire orgüeilleux sur vostre créance, ni pour affecter de la superiorité sur vous, que nous vous pres-

ſons : loin de nous cet eſprit de vai-
1. Cor. ne gloire, dont ſaint Paul avoit tant
c. 1. d'horreur ; *Non quia dominamur fidei veſtra.* Il y a long-temps que nous taſchons de vous rapprocher de nous, en nous relaſchant de tout ce qui n'eſt point eſſentiel ; il nous tardoit de nous voir rejoints à nos Freres, que le lien de la patrie &
2. Cor. celuy de la Religion, nous doivent
c. 5. rendre ſi chers. *Charitas Chriſti urget nos* : Voilà, MES FRERES, pourquoy nous vous ſollicitons ; c'eſt parce que nous ſommes preſſez nous-meſmes par un'eſprit de charité, qui nous fait gémir de vous voir comme arrachez du ſein de noſtre Mere commune. Ah ! gardez-vous d'imputer à vos pechez les inſtances qu'on vous fait : ce ſont les fruits de ces prieres ardentes, & de ces vœux tant de fois réïterez, que l'Egliſe n'a point ceſſé d'offrir pour vous, depuis qu'elle a eu le malheur & le déplaiſir de vous perdre : ce ſont les effets de tant de bonnes œuvres, qu'ont pratiqué parmi vous des gens de bonne foy, & d'une vie irrepro-

chable, à qui il ne manque que la veritable creance ; c'est une occasion que Dieu a suscitée pour leur faire ouvrir les yeux.

Le Religieux Prince, dont Dieu s'est servi pour consommer ce grand ouvrage, également touché de respect pour l'Église, & de zele pour vostre salut, aprés avoir mis en œuvre tout ce que vous pouviez attendre, je ne dis pas de la bonté d'un Prince, mais de la tendresse d'un Pere, a crû être obligé de laisser échapper malgré luy quelque trait d'une severité paternelle, pour vous faciliter le retour dans le sein de l'Eglise. L'esprit de Dieu, quelque doux & paisible qu'il soit, quand il a été animé par le zéle a fait quelquefois de ces violences salutaires, que l'on approuve quand on est revenus à soy. C'est le Sauveur en personne, qui tonnant dans la nüë, renversa saint Paul, & l'obligea de se faire instruire : il estoit aussi zélé pour la Synagogue, que vous l'avez esté pour vos Temples. Un peu de resistance dans ces rencontres, a fait voir dans vous, com-

me dans cet Apostre un fonds de pieté qui nous édifie,& dont nous esperons beaucoup dans la suite. Fasse le Ciel que nous ayons la consolation de vous voir à son exemple aussi ardens défenseurs de la Religion Catholique,que vous avez esté ses ennemis de bonne foy !

Nous avons déja la joye de voir quelques-uns des vostres si consolez & si contens de leur retour à l'Eglise, que par une sainte émulation ils passent les nostres mêmes. Je sçay qu'il y en a d'autres , à qui les préjugés de la naissance & de l'éducation ont laissé une playe profonde, que le temps & la grace fermeront: je sçay ce qu'il en couste à des enfans pous condamner la memoire de leurs peres. Mais remontez jusqu'à vos ayeux, qui nous quitterent le Siecle passé : jusques-là vos Ancestres soumis à la parole de l'Eglise, avoient gousté dans son sein une paix parfaite , & je ne crois pas que vous vouliez désesperer de leur salut ; le demon jaloux de l'union de l'Eglise, introduisit le Schisme & la division.

Mais pourquoy rappeller le souvenir du passé ? vos peres suivirent le torrent, entraisnez la plûpart par la necessité des temps, & plus contraints par la force des armes, qui troublerent alors la France, que touchez par des motifs de Religion. Vous avez eu le malheur, MES FRERES, de succer l'erreur avec le lait: mais vous n'avez pas esté les auteurs de la separation; il ne faut pas que vous la mainteniez. *Venite, & ascendamus ad montem Domini, & ad domum Dei Jacob.* Venez, mes Freres, allons ensemble à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob, c'est-à-dire du Dieu de vos Ancestres: *Docebit nos vias suas, & ambulabimus in semitis ejus.* *Isai. c. 2.* *Ibid.*

L'Eglise ne vous enseignera que ce qu'elle enseignoit à vos peres; & ce sera sur leurs traces qu'elle vous conduira. C'est sur nos fonds sacrez qu'ils ont été regenerés en Jesus-Christ; c'est à la face de nos Autels qu'ils ont contracté les mariages dont vous étes sortis. Quelle eust esté leur douleur, s'ils eussent crû que de leur

sang devoient sortir des enfans qui abandonneroient ces Autels-là mesmes, devant lesquels ils juroient de les élever dans la Foy Catholique? Mais quelle sera leur joye, de vous voir rentrer dans l'Eglise, où ils ont vécu; de vous voir encore fléchir les genoux dans ces mesmes Temples, où ils ont demandé une sainte posterité; de vous voir présenter pour le repos de leurs ames le mesme sacrifice qu'ils ont fait offrir pour le salut de la vostre; de vous voir à la mesme Table participer à ces redoutables Mysteres, qui les remplissoient d'une frayeur si sainte, & d'une grace si abondante? Quelle joye de vous voir mourir dans la paix de l'Eglise; grace pour laquelle ils ont eux-mesmes formé tant de vœux, & qu'ils ont regardée comme une faveur digne d'estre achetée au prix de tout leur sang? Quelle consolation en un mot, aprés que la mort vous aura fermé les yeux, de vous voir rejoindre leurs cendres dans la Terre Sainte, où ils ont esté inhumez, & de sortir un jour de cet azile pour aller paroî-

tre devant Dieu ? Il ne suffit pas que la Foy soit humble & soumise: il faut encore qu'elle soit vive & agissante; c'est la seconde Partie de mon discours.

II. PARTIE.

Que vous servira, MES FRERES, dit l'Apostre saint Jacques, d'avoir la Foi, si vous ne faites de bonnes œuvres: *Quid proderit, Fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat?* Jacob. c. 2. Esperez-vous que la Foy seule suffira pour vous sauver : *Numquid poterit fides salvare eum?* Non, MES FRERES, continuë cet Apostre, ne vous y trompez pas; car comme un corps sans ame est mort, aussi la Foy sans les bonnes œuvres est morte: *Sicut enim corpus sine Spiritu mortuum est, ita & fides sine operibus.* Cela est décisif contre ces lâches Chrétiens, qui contens d'une Foi humble & soumise, ne pensent pas à conformer leurs mœurs à leur créance par une Foi vive & agissante.

Or pour demeurer dans la comparaison de l'Apostre saint Jacques: comme un corps mort est sans mou-

vement, ou du moins n'eſt capable que d'un mouvement emprunté, qu'il reçoit par une impreſſion étrangere, ainſi la Foy morte du Chrétien ſe fait connoiſtre, en ce qu'il n'a plus de mouvement pour les œuvres du Chriſtianiſme, que s'il luy reſte encore quelque mouvement vers le bien, ce n'eſt plus la Foy qui en eſt l'ame & le principe, mais une cauſe étrangere, comme la gloire mondaine, la politique, ou l'intereſt. Voilà les deux marques eſſentielles de la Foy morte; ne faire plus les œuvres que la Foy preſcrit, ou ne les faire plus par principe de la Foy. Mais pour réveiller ſur cela la langueur des Fidelles, je ne veux point d'autre remede que le mal même. Oüi, je voudrois ſeulement qu'on fiſt une forte réflexion à l'indignité qu'il y a dans cette horrible contradiction de mœurs & de creance, qui paroiſt aux yeux des hommes; & dans cette contrarieté hypocrite d'actions & d'intentions, dont Dieu eſt témoin: c'eſt ce qui me reſte à vous faire conſiderer.

Il y a sans doute de quoy s'étonner, MESSIEURS, que croyant des veritez aussi terribles que le sont celles qui sont l'objet de nôtre créance, nous vivions dans un libertinage de mœurs aussi declaré que l'est celuy de la pluspart des gens du Siecle ; c'est une espece de miracle diabolique, aussi surprenant que les miracles les plus extraordinaires, & si la corruption du monde ne nous avoit accoutumez dés la jeunesse à cette contradiction monstrueuse ; nous serions aussi frappés d'étonnement à la veûë de ce prodige, que le sont les Nations les plus infidelles, lorsqu'elles apprennent pour la premiere fois les articles de nostre creance, & le déreglement de nos mœurs; quelques-uns de ces idolastres en sont venus jusqu'à croire que la Foy étoit une chimere. Mais aprés tout, pour ne point outrer la verité dans la matiere que je traite, il me paroist que ce n'est point précisément manque de Foy, qu'on vit si mal aujourd'huy. Quand on vient en détail à chercher ce grand nom-

bre d'infideles, qui soient assez malheureux pour avoir pris le parti de renoncer à l'Evangile, & de ne rien croire, il n'est pas si facile qu'on pense de le trouver. Faisons justice à la foiblesse humaine; contentons-nous de lui montrer qu'elle est inexcusable, sans l'accuser d'être incrédule.

Non, MES FRERES, vous n'avez point perdu la Foy: elle trouveroit peut être parmi vous des personnes assez genereuses pour la défendre jusqu'à verser leur sang. Je veux bien tomber d'accord, & gémir avec vous de la véritable cause du dereglement que nous voyons. Cette foy si bien établie & si bien fondée, vous propose à la verité de grand objets, capables d'imprimer la terreur, & de réveiller l'esperance; mais ces objets sont invisibles. Le Monde n'étalle à vos yeux qu'une vaine montre de biens passagers; mais ces biens sont sensibles, & déterminent ainsi un cœur que son penchant naturel entraine au plaisir des sens. La Foy ne vous soutient que par l'avenir; & le Monde vous attire par

le present : la Foy ne vous montre point les tresors qu'elle vous promet; & le monde vous en montre plus qu'il ne vous en peut donner.

Ah! Messieurs, si vous sçaviez vous servir de la Foy, qu'elle feroit bien-tôt évanoüir tous ces fantosmes de biens perissables, dont la presence vous ébloüit & vous charme : Je voudrois que vous dérobant pour un temps au Monde, & fermant la porte sur vous, selon le conseil de l'Evangile, vous voulussiez vous faire rendre compte à vous mesme de l'état de vostre Foy. *Vosmetipsos tentate, si estis in fide; ipsi vos probare.* Sondez vôtre cœur devant Dieu : Ay-je perdu la Foy? je suis dans le desordre; je vis en Payen; je le sçais, je l'avouë : mais je veux voir à quoy il faut m'en tenir. Encore une fois, n'y a-t-il plus de Religion pour moy? cette Religion qui m'a esté si chere, tandis que j'ay bien vécu, & que je luy ai laissé le soin de ma conduite, ne m'est-elle plus rien! Ah! pourquoy l'aurois-je perduë, Seigneur? A Dieu ne

2. Cor. c. 13.

plaise, que je renonce à une Loy si venerable par sa sagesse & par sa sainteté, si aimable par sa douceur, si solidement établie, & confirmée par tant de miracles.

Mais croire, & vivre de la sorte! estre persuadé qu'il y a une éternité de peines pour les pecheurs, & de gloire pour les gens de bien; sçavoir que je touche de prés ce terme fatal, qui doit décider de mon sort pour l'une ou pour l'autre; & vivre tranquillement entre ces deux éternitez! *Hinc mihi corona, inde gehenna paratur*, disoit saint Bernard, *& inter hanc & illam nugari libet, oscitare delectat!* Quoy? je puis entre ces deux bornes fatales, où il faut que la vie la plus heureuse aboutisse un jour, m'amuser à la bagatelle, me nourrir d'esperances chimériques, me bastir une fortune sur le sable mouvant, me laisser enyvrer de l'amour de ce Siecle qui m'échappe à toute heure malgré moy! *Nec trahor desiderio, nec pericula terreor, nec cupidus planè, nec pavidus.* Quoy! je croy que je suis à la

veille, ou de tomber dans le plus terrible des maux, ou de recüeillir le plus grand des biens, & je puis vivre dans cette indolence stupide, sans craindre l'un, & sans desirer l'autre! je sçais que je suis hors de la grace de Dieu, que je puis estre surpris par la mort, qu'il n'y aura plus de retour: je vois tout tomber autour de moy, mes proches & mes amis enlevez subitement, & la pluspart dans un état, où je ne voudrois pas mourir: il n'y a que la Pénitence qui puisse me tirer d'un pas si dangereux; & j'ose la différer! Est ce folie? est ce fureur? m'auriez-vous livré, ô mon Dieu, à l'endurcissement de cœur? en serois-je reduit à la foy des demons, qui croyent, convaincus par l'évidence de la verité, & qui tremblent, obstinez qu'ils sont dans l'impenitence finale; *Credunt & contremiscunt*: plus coupable encore & plus à plaindre qu'eux, de croire & de ne trembler pas? *Jacob. c. 2.*

Ah! Chrétiens, qui n'avez peut-estre jamais bien pensé à ce que

vous croyez, si Dieu réveille en vous quelque étincelle de cette Foy mourante de grace ne l'étouffez pas : laissez là agir dans toute son étenduë ; vous en connoistrez la force & la vertu. Souffrez qu'elle vous conduise elle-mesme dans ces lieux soûterrains, où la Justice divine allume un feu qui ne s'éteint jamais ; qu'elle vous ouvre ces portes fatales qui seront fermées pour toûjours ; qu'elle vous fasse entendre ce grincement de dents, & ces gemissemens éternels que la rage & le desespoir attachent aux damnez ; qu'elle vous fasse voir la place qui vous est marquée, si vous ne faites penitence. Souffrez ensuite qu'elle vous ouvre le sein de la misericorde infinie d'un Dieu, qui est encore aujourd'huy vostre Sauveur, & qui peut-estre sera demain vôtre Juge. C'est ici que j'ay besoin de vostre grace, Seigneur : c'est à vous seul, qui avez nostre cœur entre vos mains, d'achever la conversion de ceux que vous avez touchez. Sera-t-il dit que vostre paro-

le autrefois si puissante, ne sera plus rien dans nostre Siecle ? Frappez, Seigneur, réveillez des Ames languissantes, & ne laissez pas vostre victoire imparfaite. Tel est aujourd'huy susceptible des impressions de vostre esprit, qui ne le sera pas demain : vous connoissez le cœur volage des mondains ; il n'y a point de temps à perdre avec eux ; ils veulent estre emportez, enlevez, forcez sur l'heure. C'est maintenant, Seigneur, ou jamais. Hors de là les sens vont reprendre leur empire, la Foy va demeurer sans effet ; ce pecheur qui balance va vous échapper ; cet Auditeur docile & prest à suivre l'attrait qui le guide, au sortir de l'Eglise, s'il a le loisir de respirer, occupé des vains amusemens du Monde, va éteindre ce rayon de lumiere qui vient de luire à ses yeux. Et quand, Seigneur, pourrez-vous retrouver ce cœur rebelle ? en voilà peut-être jusqu'à la mort.

Il ne suffit pas pour avoir une foy vive & agissante, de faire de

bonnes œuvres ; il faut encore les faire par un principe de Foy, & non pas par des motifs humains, & par des raisons temporelles. Or c'est à quoy les gens du Monde font peu d'attention : ceux qui sont réguliers dans leurs devoirs, se contentent de l'estre, sans se mettre en peine d'examiner pourquoy ils le sont ; & comme nous avons le bonheur de vivre dans un Siecle, où le libertinage est contraint de se cacher, & où la vertu regne avec empire, rien n'est plus ordinaire que de voir de ces fantosmes de Chrétiens que la gloire soûtient, que les ressorts de l'interest font marcher, qui ont tous les dehors de la pieté, & qui au fonds n'ont pas la premiere teinture du Christianisme. Ne regrettons pas les premiers siecles de l'Eglise pour les vertus & les bonnes œuvres d'éclat : nous en avons peut-être autant que les Fideles de ces temps-là. Il y avoit alors un petit nombre de gens destinez à l'Apostolat ; aujourd'huy chaque Chrétien s'érige en Apostre : les plus déréglez ont du

zéle pour le salut d'autruy ; chacun fait gloire de paroistre à la teste des bonnes œuvres, la devotion même que le Monde a toûjours persecutée, est autorisée par la mode. A Dieu ne plaise que je blasme des dispositions si avantageuses à la pieté. Mais gardez-vous aussi de croire, que Dieu se contente des apparences, comme les hommes ; que sous une conduite chrétienne il approuve un cœur Payen ; & qu'il confonde ce qu'on donne à l'interest, à la gloire, au respect humain, avec ce qu'on fait pour luy plaire. *Esse Christianum magnum est, non videri* : il n'est rien de plus grand, dit saint Jerosme, que d'estre Chrêtien; de l'estre, dis-je, & non pas de le paroistre.

Ainsi sur ce principe, si je veux rentrer dans moy-même ; & suivant les régles de la Foy, si j'examine ce qui donne le mouvement à ces vertus qui me font honneur ; & que je trouve devant Dieu que la source en est empoisonnée par des veûës humaines, c'est en vain que je me

flatte d'avoir cette Foy vive & agissante, qui fait le vray Juste aux yeux de Dieu.

Voilà cependant surquoy roulent presque toutes les vertus du monde : voilà l'éducation qu'on donne à la jeunesse. Prenez garde, dit-on, on ne fait plus rien maintenant sans vertu : le Maître que vous servez est un homme d'ordre ; la maison où vous entrez est réguliere ; le parti de l'Eglise que vous prenez, veut des gens qui vivent bien : on n'avance point sans cela. Ah ! Chrétien, c'est vostre Dieu qu'il faut servir, c'est vôtre ame qu'il faut sauver. Vil esclave du monde, estes-vous né pour plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Dieu ? Sera-t'il le seul qui sera compté pour rien ? Siecle profane ! Quoy les Predicateurs seront eux-mesmes obligez de quitter ce glaive tranchant de la parole divine, pour avoir recours aux foibles armes de la raison & de la prudence charnelle? Quand nous n'avons plus que les motifs de la Foy à vous proposer, l'enfer & l'éternité de ses pei-

nes, la gloire des bien-heureux, un Dieu expirant sur une Croix pour vous, ces grandes veritez, qui ont converti l'Univers entier, sont sans force, & ne font plus aucun effet. Tout ce que vous avez fait pour l'homme, Seigneur, n'est plus rien aujourd'huy ; le langage de la Foy est devenu un langage étranger pour les Chrétiens. Il faut aller chercher dans ces cœurs infideles quelque reste de préjugez humains, pour y faire entrer l'Evangile ; il faut leur inspirer la vertu à la faveur du vice ; Il faut réveiller leur ambition, leur cupidité, par la crainte du deshonneur, des pertes de biens ; il faut par des éloges continuels soûtenir ce fantosme de Christianisme, qui ne peut prendre de l'Evangile, que ce que le Monde en approuve.

C'est icy que je vous rappelle encore une fois, premiers Fideles, illustres Fondateurs de nostre Religion : dignes Peres d'une Eglise si pure & si sainte, exemples si souvent alleguez dans ce Siecle, & si

peu ſuivis, que vous faiſoit-on eſperer; lorſqu'on vous conferoit le caractere de Chrétiens par le bapteſme? Vous promettoit-on de la gloire, une grande reputation? Vous ouvroit-on par la pratique de l'Evangile un chemin facile aux honneurs? eſtoient-ce là les leçons de vertu que vous faiſoient les Apoſtres? Ah! qui vous euſt parlé d'une autre gloire que de la gloire eternelle, d'une autre fortune que d'une heureuſe immortalité; vous l'euſſiez regardé comme un prevaricateur. On ne vous propoſoit que les humiliations & les opprobres. On commençoit par vous dire, que ſi vous vouliés ſervir Jeſus-Chriſt, vous deviés vous attendre à eſtre traites comme les derniers des hommes, proſcrits, exilés, foulés aux pieds. Non, Messieurs, ce n'eſtoit qu'à ce prix qu'on conferoit le caractere du bapteſme à ceux qui le demandoient. Et ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que la vivacité de leur foy dévoroit tous ces obſtacles. Ceux qui étoient aſſés heureux pour ſe voir maltrai-

t'z les hommes, benissoient le Ciel d'agréer leurs services sans les recomp.n er en cette vie ; & ceux à qui leur vertu attiroit de l'estime & de la consideration dans l'Eglise, se déroboient quelquefois au Monde, & cherchoient dans les déserts le plaisir de n'estre connus que de Dieu, & de ne plaire qu'à luy seul.

Sauveur des hommes, auteur & consommateur de nostre Foy, que me reste t-il autre chose à vous demander pour nostre Siecle, que cette Foy vive & agissante, qui fait l'ame du Chrêtien ? L'exercice de la Foy regne en France plus qu'en aucune Nation du Monde : nos Freres réünis au troupeau de l'Eglise, n'ont plus qu'une mesme creance ; le libertinage est contraint de se cacher ; la pieté fleurit ; le zéle des gens de bien reforme tout, les bonnes œuvres sont en recommandation. Achevez, Seigneur, ce que vous avez commencé : animez tout cela d'une Foy vive, & d'une sincere ardeur de vous plaire ; ostez nous cet esprit Judaïque qui s'ar-

reſte à l'exterieur de la Loy, & donnez-nous cet eſprit vrayement Chrétien, qui bruſle du deſir de vous ſatisfaire. C'eſt ſur tout en ces jours perilleux, où le Monde autoriſe la licence des mœurs, que nous avons beſoin d'eſtre ſoûtenus par la Foy. Vous avez encore, Seigneur, de ces adorateurs en eſprit, & en verité, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole. Que nos Freres rentrez dans le ſein de l'Egliſe, ne nous reprochent point nos dereglemens : s'il y a parmi nous des Chrétiens aſſez laſches pour ſe laiſſer entraiſner en ce temps au torrent du Monde, il y en a d'aſſez fideles, & d'aſſez zelez pour luy reſiſter. Le Dieu que nous adorons dans le Sacrement de l'Euchariſtie, n'eſt pas abandonné de tous les ſiens. Sa preſence adorable inſpire encore aſſez de reſpect, pour attacher auprés de ſa perſonne ceux qu'une Foy vive & agiſſante diſtingue parmi nous. On les a veûs ces jours-ci participer aux ſaints Myſteres, aſſiſter au Service Divin. Vous les connoiſ-

ſez, Seigneur, & il ſuffit à une ame vrayement Chrêtienne, de vous avoir pour temoin de ſa foy & de ſon zele. Faſſe le Ciel, qu'animez de cette Foy, nous arrivions tous à la gloire, &c.





SERMON SUR LE CHOIX D'UN E'TAT DE VIE.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.

Enseignez-moy, Seigneur, la route que je dois tenir, parce que j'ay élevé mon cœur à vous. Au Pseaume 142.

C'EST la priere que faisoit le Prophete Royal, dans le doute & dans l'incertitude où il estoit du chemin qu'il devoit prendre. Cet homme selon le cœur de Dieu, qui ne

ne craignoit rien plus que de s'écarter des voyes que la Providence luy avoit marquées, qui ſçavoit à quel point les hommes ſont aveugles ſur ce Myſtere impenetrable, perſuadé que le ſeul expedient pour ne s'égarer pas, étoit de conſulter le Pere des lumieres, & que c'eſtoit même une eſpece d'engagement à Dieu de nous conduire dans un pas ſi gliſſant, que de recalmer ſon ſecours ; & de s'abandonner aveuglement aux ordres de ſa Providence, ſe diſpoſoit par ces paroles à faire infailliblement un choix conforme à la volonté du Seigneur : *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.* C'eſt cette ſage conduite que vous avez obſervée. MA CHERE SOEUR, avant que de mettre le dernier ſceau à ce devouëment entier de vous-meſme, qui commença dés le jour que vous entraſtes dans ce ſaint lieu. Voſtre occupation la plus importante depuis ce temps-là, a eſté de conjurer le Ciel, qu'il decidaſt en dernier reſſort de vôtre deſtinée pour le reſte de vos

Ce Sermon fut preſché à une Profeſſion Religieuſe

jours qu'il vous fist connoistre s'il agréoit le sacrifice, que vous vous disposiez à luy faire ; qu'il se souvint toûjours que la victime étoit entre ses mains ; qu'il l'acceptast, s'il la jugeoit propre à l'Autel, & qu'il la rejettât s'il la jugeoit indigne du Sanctuaire. Or avec une soumission si parfaite aux ordres de Dieu, n'avez-vous pas droit, si j'ose parler ainsi, d'exiger de luy, à l'exemple de David, qu'aprés une exacte discussion de vostre part, il supplée ce qui peut manquer à vos lumieres, & vous rende une réponse nette & précise sur le choix que vous allez faire aujourd'huy ? *Notam fac mihi viam in quâ ambulem ; quia ad te levavi animam meam.*

Il seroit à souhaiter, Chrétiens Auditeurs, que tous les hommes apportassent les mesmes précautions à l'affaire la plus importante qu'ils ayent dans la vie, je veux dire, au choix de l'état que la providence leur a destiné ; & que puisque tous les états n'ont pas un temps d'épreuve & d'essay, pendant lequel on

puiſſe étudier les veûës que Dieu a ſur nous, l'homme Chrétien s'embarquât moins legerement dans des états immuables par eux-meſmes; qu'il examinât celuy qu'il embraſſe ſur les maximes eternelles; & qu'il peſât dans la balance du Sanctuaire les raiſons qu'il a de le préferer aux autres. Mais les enfans du Siecle ne penſent pas à chercher les voyes de Dieu: la fin eſſentielle de l'homme n'eſt plus la régle des moyens qu'il prend; chacun court en aveugle dans la carriere que luy ouvre ſa paſſion; & jamais il ne fut plus vray de dire avec l'Ecriture, que chacun ſe fait un plaiſir de ſe frayer à ſoy-même un chemin à l'écart, où ſans examiner à quel terme il aboutit, on court, ſans le ſçavoir, à ſa perte: *Unuſquiſque in via ſua erraverunt.* *Iſa. c. 47.*

Taſchons, mes chers Auditeurs, de bien comprendre aujourd'huy, qu'il n'eſt rien de ſi digne des ſoins de l'homme, que de s'appliquer ſerieuſement à faire un choix de vie conforme aux veûës que Dieu a ſur luy: & bien que la plûpart de ceux

qui m'entendent ayent déja pris leur parti, ils pourront connoistre par la suite de ce discours en quoy leur choix a esté defectueux, & le rectifier ensuite sur les principes de l'Evangile, autant que leur état le pourra permettre. Demandons les lûmieres au saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

Comme l'homme est l'ouvrage d'une intelligence souverainement sage, c'est une égale necessité pour luy, d'avoir un principe de son estre & une fin à laquelle il soit destiné. Dieu qui l'a produit, ne l'a point fait sans avoir des veûës dignes de l'excellence d'un tel principe; & s'il a donné aux estres les plus imparfaits des fins conformes à leur nature, il a dû en marquer une aux hommes qui fust capable de satisfaire tous leurs desirs, & de remplir la vaste estenduë de leur cœur. Il est visible de là que cette fin ne peut estre autre que luy-même: non seulement parce que l'agent le plus noble & le plus parfait, ne pouvoit

agir pour une-fin moins élevée que celle-là ; mais encore parce qu'il ne pouvoit trouver hors de luy-méme aucune fin qui pût pleinement contenter l'homme, & luy tenir lieu de ſouverain bien.

Or ſi la raiſon du ſouverain bien, qui en vertu de ſon excellence ne peut eſtre qu'un ſeul, a obligé Dieu de nous aſſigner à tous une meſme fin ; il n'en a pas uſé de la meſme maniere au regard des moyens qui nous peuvent conduire à ce terme. Il a voulu montrer aux hommes les tréſors de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance infinie dans la difference des états qu'il a établis ; & pour maintenir également le bon ordre dans toutes les conditions de la vie, il a preparé une égale recompenſe à tous les hommes, leur faiſant connoiſtre par là qu'ils ne doivent point enviſager leur état par ce qu'il a d'apparent, ou de mépriſable aux yeux du Monde, mais par le rapport eſſentiel qu'il a à la fin, en quoy ſeul conſiſte la perfection d'un moyen, quand on le conſidere en homme ſage.

Sur ce principe, il a marqué à chacun de nous l'état dans lequel il devoit accomplir l'ouvrage de sa prédestination; mais il l'a tellement marqué, qu'il nous en a laissé le choix libre : non-seulement pour nous faire entendre par cette conduite douce & aimable de sa Providence, qu'il avoit égard à la liberté de l'homme, & qu'il ne vouloit blesser en rien les droits de son libre arbitre ; mais encore pour nous laisser tout le merite du plus grand sacrifice que l'homme puisse faire à Dieu, en luy consacrant toute sa vie dans l'état qu'il a plû à la Providence de luy destiner.

Ces principes ainsi supposez, il est évident que l'homme ne doit point déliberer sur la fin, parce qu'elle est absolument necessaire à quiconque veut estre heureux, mais sa déliberation doit rouler sur les états differens qui partagent la vie, parce qu'ils ne luy sont pas également bons pour le conduire à sa fin, & que dans l'ignorance profonde où nous sommes sur une affaire aussi impor-

tante que celle-là, nous ne sçaurions faire trop de diligence, ni trop implorer le secours du Ciel, à l'exemple de Josaphat, ce Prince si religieux: *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solùm habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te.* *2. Par. c.20.*

En effet, tout ce qui peut rendre le succés d'une affaire douteux & incertain au jugement des hommes sages, se trouve dans le choix que nous faisons d'un état de vie; & tout ce qui peut faire sentir vivement le mauvais succés d'une affaire, est inseparable des fautes que nous commettons en celle-ci; pour deux raisons que je vous prie de remarquer, & qui vont faire le partage de ce discours. La premiere est, que de la maniere dont ont vit aujourd'huy dans le Siécle, rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie; & que rien au contraire n'est plus difficile, que d'entrer seûrement dans les voyes que le Seigneur nous a marquées. La seconde est, que les fautes qu'on fait en cette matiére,

non-seulement sont irreparables; mais encore qu'elles ont des suites tres-funestes pour l'avenir. Rien de plus aisé que de faire une fausse démarche dans le choix qu'on fait, c'est mon premier Point: rien qui ait des suites plus terribles, ni plus dangereuses qu'un pareil égarement, c'est la seconde Partie de ce discours, & le sujet de vos attentions.

I. Partie.

Je dis que rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie; & cela pour cinq raisons, que je vous prie d'examiner. Car ou l'homme ne fait nulle réflexion à la fin pour laquelle il est au Monde, lorsqu'il prend quelque engagement; ou s'il le prend en veûë de sa fin, il n'a pas une volonté pleine & entiere d'y marcher par quelque route que la Providence luy veüille marquer; ou s'il a cette volonté pleine & entiere, il se laisse seduire dans l'execution par des préjugez faux & déraisonnables, dont il a l'esprit prévenu, ou s'il s'est dépoüillé de tous les préjugez, il man-

que des qualitez essentielles pour l'état qu'il veut embrasser ; ou enfin s'il en est revêtu, il n'a pas la force de résister aux obstacles que luy forment des parens & des amis. Examinons ces principes d'erreur & d'illusion, & par là nous verrons combien il est difficile de faire un choix conforme aux ordres de Dieu, & combien il est ordinaire de s'y méprendre.

C'est un principe constant dans la morale, que quiconque agit au hazard, agit imprudemment, lors même qu'il réüssit en quelque chose, ou fait un bon choix. Aussi l'homme s'abaisse-t-il en cela au dessous de la condition des bestes, que la nature n'a pas voulu abandonner à la conduite du hazard, & qu'elle a pourveües d'un instinct qui en tout leur tient lieu de régle : & ce qui le distingue d'avec elles, c'est cette excellente faculté, par laquelle il connoist le rapport des moyens avec la fin qu'il se propose. Or dés-là que les hommes se privent eux-mêmes d'un secours si necessaire,

& qu'ils se laissent conduire au hazard, il est evident qu'ils s'exposent à un danger certain de se tromper ; & toute personne de bons sens conviendra, qu'il est plus probable qu'ils sont dans l'erreur, qu'il n'est croyable qu'ils soyent dans la bonne voye. Car où est l'homme sage, qui se trouvant dans un chemin coupé en plusieurs sentiers, sans sçavoir quel est celuy qui le peut conduire à son terme ; où est, dis-je, l'homme sage alors, qui sans balancer, sans considerer le pas qu'il va faire, sans se faire instruire des differens lieux où ces routes aboutissent, se jette aveuglement dans la premiere qui se presente à luy, & que son caprice luy fait prendre ? S'il en usoit de la sorte, n'aurions-nous pas lieu de croire, à juger par les apparences, que cet homme s'égare ? Appliquons-nous ce raisonnement à nous-mesmes.

Tous les états de la vie sont des chemins qui nous conduisent à l'éternité ; la Providence ouvre à chacun de nous sa carriere, pour y four-

nir sa course, & meriter le prix qu'elle nous destine, mais si nous voulons marcher seûrement, à l'exemple de l'Apostre, & non pas à l'avanture ; sans sçavoir où nous allons, *Sic curro non quasi in incertum*, il ne faut pas entrer témerairement dans une carriere que la Providence ne nous ouvre pas. Car bien que tous ces chemins conduisent au Ciel, chacun a le sien marqué ; & il n'appartient pas à tout le monde d'arriver au terme par les voyes que le Seigneur ne nous a pas prescrites, comme il ne nous appartient pas de marcher dans les voyes d'autruy. Telle voye, dit le Sage, nous paroist droite & unie, qui sur la fin nous conduira au precipice : *Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem* : telle au contraire nous paroist difficile & épineuse au commencement, qui dans la suite nous deviendra facile & aisée : telle est seûre en elle-mesme, qui peut-estre est perilleuse pour nous ; & telle est perilleuse pour autruy, qui nous meneroit au Ciel ;

1.Cor. c.9.

Prov. c.14.

s'il s'engage dans une voye, sans sçavoir à quel terme elle aboutit, il s'expose visiblement au danger de s'égarer ; & l'on peut dire, sans juger témerairement de sa conduite, que cet homme, selon toutes les apparences, n'est pas dans l'état auquel Dieu l'avoit appellé.

N'est-ce pas là néanmoins ce que font la pluspart des hommes, qui marchent en aveugles, & qui reçoivent sans nulle deliberations les premiers emplois que leur presente la fortune, bien loin de penser s'il est expedient pour leur salut de prendre ces sortes d'engagemens : & n'ai-je pas raison de dire, que de la maniere dont on vit aujourd'hui dans le Siecle, il n'est rien de plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie ? Car est-il probable qu'en agissant de la sorte, ils ayent découvert sans le meriter par leurs soins, ce que les gens sages & vertueux aprés une exacte recherche, & des prieres long-temps & souvent reïterées, s'estiment heureux d'avoir obtenu de Dieu ; c'est-à-dire,

une assûrance morale de la condition où il les veut.

Certes ; ils ne sçauroient s'en flatter sans une extrême temerité ; & lorsqu'ils trouvent leur salut si difficile, s'ils vouloient faire reflexion sur la maniere dont ils se sont engagés dans leur état, peut-estre avoüeroient-ils qu'ils ont pris un chemin pour l'autre. Car, par exemple, est-il vrai-semblable que Dieu qui veut sauver tous les hommes ; & qui nous a fait connoistre combien le salut est difficile à ceux qui sont distinguez par leur naissance ou par leurs richesses, en ait si peu appellé à la retraite ; que parmi tant de gens qui fléchissent le genou devant l'idole, il se soit reservé si peu d'adorateurs en esprit & en verité ; que de tant de femmes du grand Monde, il en ait si peu destiné à la solitude ? Ah ! Chrétiens, on n'y pense pas quand on prend le hazard pour arbitre de sa profession ; & aprés de longs & penibles égaremens, on convient à la mort, lors qu'il n'est plus temps, qu'on s'est écarté des

voyes du Seigneur : *Ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus.*

Un second desordre qui n'est pas moins ordinaire que le premier, & qui me donne lieu de croire que la plûpart des gens se trompent dans le choix qu'ils font d'un état de vie, c'est que lors mesme qu'ils envisagent leur fin, ils ne le font pas avec une volonté pleine & entiere d'y aller par quelque route que la Providence leur veüille marquer. Ainsi quoiqu'ils ayent en veüë de se sauver, ils usent toûjours de reserve, & souvent éxceptent la condition que la Providence leur a destinée. Car il est tout naturel que ces personnes tombent dans l'erreur. La profession qu'ils exceptent quand ils deliberent, est ordinairement celle pour laquelle ils ont plus de repugnance : or la repugnance interieure, non-seulement n'est pas toûjours une raison pour exclure les états qui nous font de la peine ; mais elle peut au contraire devenir une raison pour nous persuader que ces états sont du

choix de Dieu, dont la Providence ne se régle pas sur les inclinations de l'homme, mais sur ce qu'elle juge de plus expédient pour son salut. Il est des personnes dans le monde qui ont souhaitté de bonne foy que Dieu les appellast à la Religion, sans l'avoir jamais obtenu ; comme il s'en est veû d'autres, qui éloignez de ces sentiments avoient horreur de se soumettre au joug de la Religion, & que le Seigneur y a cependant si fortement appellés, qu'ils n'ont pû douter, que ce ne fust pour eux un ordre du Ciel. Si ces gens avoient pris sans réflexion leurs premieres inclinations pour la régle de leur choix, en falloit-il davantage pour les jetter dans l'erreur & dans l'illusion ?

Nous ne lisons pas que les personnes véritablement touchées ayent usé de ces reserves à l'égard de Dieu. Quand saint Paul destiné au plus pénible & au plus terrible ministére, consulte le Seigneur sur l'état qu'il doit embrasser, il n'excepte pas le fardeau pesant de l'Apostolat;

Domine, quid me vis facere? Sei- *Act. c. 9.*
gneur, dit sans restriction ce saint
homme, qui craint de s'écarter des
voyes de Dieu; que vous plaist-il que
je fasse? Parlez, Seigneur, dit le jeune
Samuël; car j'attens vos ordres sans
aucune prevention, & dans une par-
faite soumission d'esprit; *Loquere* *1. Reg.*
Domine, quia audit servus tuus. Que *c. 3.*
dois-je faire pour me sauver, disoit à
Jesus-Christ, cet homme touché d'un
desir efficace de son salut; *Quid fa-* *Luc. c.*
ciens vitam æternam possidebo? Telle *18.*
doit être la disposition de ces Ames
droites & fidelles, qui craignent de
s'opposer aux ordres de la Providen-
ce. Je ne pretens pas qu'elles doivent
avoir plus de penchant pour un état
de vie rude & penible, que pour un
autre; je veux un dévoûëment plus
parfait, & moins sujet à l'erreur. Il
faut que jettant une veûë generale
sur toutes les conditions, l'Ame
Chrétienne se presente à Dieu com-
me une victime preste à luy sacrifier
le reste de ses jours, de la maniere
qu'il estimera la plus digne de sa
grandeur; qu'à l'exemple d'Isaac,

elle soit preste d'être immolée, quand bien même le sacrifice ne devroit pas s'accomplir.

Je ne viens pas ici, mon Dieu, renverser l'ordre de vostre sagesse, & par une prévarication sacrilege assujettir la volonté du Createur au caprice de la creature. Il n'appartient pas à un esclave comme moy, de choisir la maniere dont il doit servir son Maistre. C'est à vous de m'imposer les loix qu'il vous plaira; ma destiné est entre vos mains: *In* Psal. 30. *manibus tuis sortes meæ.* Je n'excepte rien, parce que je ne veux rien risquer, & que mes vûës sont trop bornées pour découvrir dans l'avenir les differens obstacles qui se presenteront à moi, si sans vostre aveu je me fais l'arbitre de ma conduite.

Voilà les sentimens où doivent entrer ceux qui ne veulent pas se tromper eux-mêmes par ces reserves dangereuses, & si sujettes à l'erreur. Mais je vous demande où sont les Ames qui prennent aujourd'hui ces sentimens dans le Monde, parmi les Fideles même qui pensent à se sau-

ver ? On commence, avant que d'entrer en deliberation, par exclure l'état Religieux ; & on ſtipule, pour ainſi dire, avec la Providence ; pour en obtenir une condition plus douce & plus favorable à la nature. Un autre qui compare la paix & la liberté du celibat, avec la contrainte, les duretez & la ſervitude du mariage, renonce à ce nœud ſacré pour le reſte de ſes jours, & luy donne l'excluſion ſans conſulter Dieu ; ſi content de ſa reſolution, qu'il ne delibere pas un moment ſur ſon choix. Celui-cy prévenu en faveur du mariage, n'examine pas s'il doit recevoir ce Sacrement ; à quoy cependant il devroit d'abord penſer : mais il delibere ſur les biens, ſur les alliances, & ſur les avantages de la perſonne qu'il doit épouſer ; & s'il en vient juſqu'à faire entrer la vertu & la probité du ſujet en quelque conſideration, il ſe ſçait ſi bon gré d'une pratique ſi peu ordinaire, qu'il a l'eſprit en repos ſur la faute capitale de ſon choix. Celuy-là plein d'une ſecrette ambition, qu'il ne peut ſa-

tisfaire dans le Siecle, ne delibere pas pour sçavoir s'il doit entrer dans l'Eglise ; mais pense quel rang il y doit tenir, à quels degrez il doit aspirer, & a l'esprit tranquille au regard du choix qu'il a fait.

Foibles & aveugles que nous sommes, esperons-nous de remuer par les intrigues secretes de nostre amour propre les ressorts de la Providence à nostre gré ? Est-ce Dieu que nous trompons, ou plustost nous mêmes ; & croyons-nous faire changer les decrets éternels de sa sagesse, en les dérobant à nos yeux, en les déguisant sous ces pretextes frivoles, en les interpretant à nostre sens, au lieu de consulter l'Oracle de la verité sans nul préjugé, & de s'y soumettre sans reserve ?

Un homme avec cela se flatte de penser au Ciel ; & c'est de quoy le demon se met fort peu en peine : cet esprit trompeur a de quoy nous en fermer l'entrée quand il luy plaira ; il s'est emparé des principales avenuës ; tous les autres chemins ne nous conduiront point au salut, &

ne serviront qu'à nous egarer davantage : il nous laisse ce champ libre, parce qu'il sçait que la victoire luy est assûrée. Il ne se met pas en peine que Lot se retire de Sodome, parce qu'il ne va pas jusqu'au pied de la Montagne, comme portoient les ordres de Dieu ; mais qu'il prend de son propre choix la ville de Ségor pour le lieu de son séjour. Il n'empesche pas que le Prophete Jonas s'embarque pour aller à Tharse, quelque bien qu'il puisse faire dans cette Isle ; parce qu'il sçait que les ordres de Dieu l'appellent à Ninive, pour travailler à la conversion de cette Ville. Il ne s'oppose pas au sacrifice que fait Saül des dépoüilles qu'il a remportées sur les Amalécites, pourveû qu'on épargne le Prince qu'on avoit ordre d'immoler. En un mot, dés qu'il voit l'homme user de reserve avec Dieu, il est presque seûr de sa proye, parce que toutes les apparences sont pour luy, & qu'il est plus que probable que l'homme, qui dans l'affaire la plus importante qui le regarde, s'atta-

che à ſon ſens, & rejette une profeſſion ſans l'examiner, s'égare & ſort de la voye de Dieu.

Mais que ſert aux autres d'avoir cette maxime en general, qu'il faut prendre ſa fin pour la régle de ſon établiſſement, & ſe fixer à celui que nous jugerons le plus propre pour nous y conduire ; que ſert cette maxime, ſi noſtre eſprit d'ailleurs rempli de mille préjugez, ne l'applique pas à propos ? Car qui pourroit arracher de l'eſprit de l'homme tous les principes d'erreur qui corrompent ſes jugemens ? Et quand une fois il eſt gouverné par certaines maximes du gouſt des ſages du Monde, quel uſage peut-il faire des connoiſſances dont nous parlons ? Un homme qui ne voit les objets que par un organe mal affecté, eſt-il moins en danger de ſe tromper, quelque lumiere qu'il ait d'ailleurs, que ceux qui n'ont pas ce ſecours ? Nous cherchons, diſons-nous, ce que Dieu veut, & nous voulons nous perſuader à nous-meſmes que nous y procedons de bonne foi : peut-eſtre

même en eſt-il quelque choſe de nôtre part, par le peu de ſoin que nous avons d'examiner nos préjugez: mais cette fauſſe perſuaſion eſt la ſource d'une infinité d'erreurs.

Certaines Loix du Monde nous tiennent lieu de principes en matiere d'établiſſement. Il ne nous vient pas même dans l'eſprit d'en douter ; & nous ne croirions pas raiſonner juſte, ſi nos réſolutions n'eſtoient appuyées ſur ces maximes frivoles. Il faut qu'un aiſné ſoutienne l'honneur de ſa Maiſon dans le Siecle: il faut que le ſecond ſe deſtine au miniſtere des Autels; qu'nn troiſiéme faſſe profeſſion du celibat dans un ordre militaire ; qu'une fille que la nature n'a pas pourveuë avantageuſement des qualitez par où le ſexe ſe diſtingue, ſoit confinée dans la retraite pour le reſte de ſes jours ; & qu'au contraire celle qui ſe trouve mieux partagée de ce coſté-là ſe produiſe au Monde ; & cela par des raiſons qui devroient peut-être leur faire douter, s'il ne ſeroit pas plus à propos que l'une priſt le parti de l'au

tre. Un fils de famille est obligé par bien-seance de s'engager dans la robbe, parce que la Charge est dans la famille depuis long-temps. Un autre engagé déja dans l'Eglise, tourne du costé des Armes par la mort de son aisné. Il se peut faire que la Providence s'accommode à tous ces évenemens : mais quoy qu'il en soit, ce n'est point par là qu'on envisage ces états ; mais parce que ce sont des coustumes reçeûës ; & il est constant, que lorsqu'on entend les hommes ainsi raisonner, chacun est content, & se rend sans peine à ces raisons.

Mais vous, Seigneur, en jugez-vous de la sorte ? Reconnoissez-vous là le premier plan que vous avez tracé de la destinée des hommes ? Ont-ils bien pénétré la profondeur de vos desseins sur l'affaire importante de leur salut : sont-ils entrez dans le conseil de vostre sagesse infinie ? Est-ce là qu'ils ont puisé ces lumieres qui leur mettent l'esprit en repos ? Car enfin, Seigneur, voilà proprement la régle de toute verité : c'est sur

ſur cela ſeul qu'ils doivent & peuvent juger s'ils ſe ſont trompez, ou s'ils ſont dans la bonne voye. C'eſt à vous, Chrétiens Auditeurs, à vous répondre là-deſſus ce que vôtre conſcience vous ſuggere. Mais je ſçais bien que Jeſus-Chriſt nous deffend de juger par ces apparences & par ces dehors ſi plauſibles ; qu'il nous ordonne de renverſer tous ces préjugez, & de nos attacher à la ſeule verité, ſi nous voulons juger ſainement des choſes : *Nolite judicare ſecundum faciem, ſed juſtum judicium judicate.* Ioan. c.7.

Mais pour en venir là, & pour ſe dépoüiller de tous ces préjugez de grandeur, de nobleſſe, d'éducation, de biens de fortune, & de talens naturels ; il faudroit que chacun de nous, ſuivant le conſeil & l'exemple des Saints, ſe rappellaſt au moment de ſa naiſſance, comme faiſoient ces hommes de Dieu ; oubliant pour un temps la figure du Monde qui paſſe, & ne ſe reſervant que cette unique connoiſſance, qu'il faudra ſortir de la vie, comme nous y ſommes entrez,

c'est-à-dire, dénuez de toutes choses; & qu'ensuite il pensât à ce terme fatal qui nous attend; que dans ce point de veûë il apperçût du lieu de sa naissance le lit de la mort; que là il se consultât luy-même à ce moment décisif de l'Eternité; qu'il pensât que la mort fera pour lors cette cruelle séparation qui le fait trembler aujourd'huy; qu'il s'interrogeât sur le parti qu'il voudroit avoir pris à cette heure redoutable, où il faudra venir un jour; & que se répondant à luy-même avec sincerité, il prist ensuite le parri qu'il voudroit avoir pris alors. Quand nous aurons ces grands objets devant les yeux, toutes les vaines idées du Monde, tous ces fantômes qui nous imposent s'évanoüiront; nous ne les verrons plus, que comme on voit les objets dans une espece d'éloignement, où ils décroissent peu à peu, se dérobent insensiblement, & viennent enfin à disparoistre. Et qu'on ne me dise pas, qu'il faudroit sur ce pied là que tout le Monde entrât dans la Religion: la verité bien

enteuduë n'eſt point contraire à la verité. Il eſt certain que la Providence n'a pas deſtiné tous les hommes à la retraitte : ainſi l'Eſprit ſaint n'y porteroit pas ceux que Dieu s'eſt reſervé pour le Monde. Une pareille ſoumiſſion attireroit infailliblement les lumieres dont nous avons beſoin pour ne nous pas égarer : & ce qu'il y auroit d'avantageux, c'eſt qu'on n'embraſſeroit l'état ſéculier que par des veûës ſaintes, & dans l'intention d'y travailler à ſon ſalut ; & que chacun pourroit dire avec cette reſignation édifiante que Laban fait paroiſtre dans le Livre de la Geneſe, lorſqu'il conſent au mariage de ſa ſœur : *A Domino egreſſus eſt ſermo ; non poſſumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum : En Rebecca coram te eſt ; tolle eam ſicut locutus eſt Dominus.* Je n'ay rien à repliquer aux ordres du Seigneur, & puiſqu'il a parlé ſi viſiblement, vous pouvez diſpoſer de la deſtinée de Rebecca. Ainſi agiroit-on plus ſeûrement & avec moins de danger de ſe tromper dans l'affaire du monde où

Geneſ. c. 24.

l'on doit prendre de plus grandes seûretez.

On auroit même de plus grands égards aux dispositions du sujet, qui font une des parties les plus essentielles de la vocation, & qu'on neglige aujourd'huy comme la moins importante. Negligence qui me persuade que la plûpart des hommes ne sont pas dans leur état : car c'est la derniere chose à laquelle on pense; & pourveu que l'interest ou l'ambition y trouve son compte, on ne voit plus d'employ trop relevé ni trop difficile. Où est l'homme, qui commençant ce grand édifice, où il doit demeurer pendant toute l'éternité, suppute les avances qu'il a devant soy, suivant le conseil de Jesus-Christ; examine ses forces, ses talens, ses dispositions naturelles & acquises, & juge par là s'il a de quoy conduire l'ouvrage jusqu'à sa fin? On monte sur les tribunaux de la Justice, sans consulter ni sa capacité ni ses mœurs. En vain le Sage nous avertit de ne point aspirer à la Judicature, si l'on ne se sent assez de force & de

fermeté, pour soutenir le parti du foible opprimé par le plus fort, & pour honorer ainsi son ministere par une droiture telle que l'auroit la Loy, si elle pouvoit paroistre en personne: *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates; ne forte extimescas faciem potentis, & ponas scandalum in æquitate tua:* on introduit dans l'Eglise des enfans mal nez, esclaves des passions les plus vives & les plus dereglées, insensibles à tous les mouvemens de pieté, & plus mondains que ceux qui vivent dans le Monde. On se jette dans le premier employ, où l'esperance du gain nous attire, sans s'éprouver sur la probité & la bonne foy. Or est-il probable que la Providence si éclairée dans ses conseils, si circonspecte dans ses démarches, si douce & si bien-faisante dans son gouvernement, je ne dis pas ait permis, car le défaut seroit l'ouvrage de la creature, mais qu'elle ait voulu de son propre mouvement, que ces personnes remplissent des places qu'ils ne peuvent que deshonorer

Eccl. c. 7.

par leur insuffisance ? & n'ay-je pas toûjours lieu de dire, que de la maniere dont on fait aujourd'huy son établissement, l'homme est dans un peril extrême de se tromper ?

Et comme si c'estoit peu que tous ces obstacles, pour nous empescher de faire un bon choix, nos parens & nos amis, qui nous doivent servir de guides dans un pas si perilleux, sont souvent les premiers à nous égarer, & ce sont quelquefois des aveugles qui conduisent d'autres aveugles : faut-il s'estonner qu'ils les conduisent au précipice ? peuvent-ils nous inspirer d'autres veûës que celles qu'ils ont eux-mêmes ; & la plûpart en ont-ils d'autres que d'humaines, que d'interessées ? c'est sur ce principe que nonobstant les anathémes que le Concile de Trente a fulminez contre ceux qui empêchent ou qui contraignent les enfans d'entrer en Religion, on en voit qui se prêvalent de la crainte & de la révérence que la nature leur a imprimée dans l'esprit, pour les rendre dociles aux instructions salutai-

tes de leurs parens : ils s'en prevalent, dis-je, pour intimider de jeunes personnes, & les faire entrer malgré eux dans une carriere que la Providence ne leur ouvroit pas. *Sufficiant vobis omnia scelera vestra, domus Israël; eo quod inducitis filios alienos incircumcisos corde, & incircumcisos carne, ut sint in sanctuario meo.* Ecoutez, mon Peuple, disoit autrefois le Prophete Ezechiel de la part de Dieu ; contentez-vous des desordres que vous commettez, & du peu de regle que vous observez dans l'administration de vos familles; ce n'en est que trop pour irriter un Dieu, qui vous souffre depuis si long-temps. Faut-il que vous portiez vôtre irreligion jusqu'à prophaner le Sanctuaire, en y faisant entrer des enfans abandonnez aux dereglemens de leurs passions, & indignes d'un ministere si saint ? *Ezech. c. 44.*

Je n'examine point ce qu'ils auront à répondre au jugement de Dieu sur une prevarication si impie ; je n'entre point dans les reproches éternels que leurs enfans auront à leur

faire, d'avoir été la cause de leur perte, & de les avoir mis hors d'état de se sauver ; je ne m'arreste point à leur mettre devant les yeux toute l'énormité d'une condition si tyrannique à l'égard de ceux pour qui la nature ne leur avoit inspiré que de tendres sentimens : je conclus seulement de là qu'il est extrêmement difficile de compter juste, quand on delibere d'un état de vie, & qu'il n'est rien de plus aisé que de s'y tromper, & qu'ainsi on y doit apporter d'extraordinaires précautions, sur tout les suites d'un mauvais choix étant d'une consequence si terrible pour l'avenir. C'est la seconde partie de ce discours.

II. PARTIE.

Ne faites rien, dit le Sage, sans une meure délibération ; par là vous éviterez le repentir qui suit ordi-
Eccl. c. 32. nairement un choix inconsidéré : *Fili sine consilio nihil facias, & post factum non pœnitebis* : mais sur tout ne vous embarquez pas de vous-même dans une voix pénible & laborieuse, pour ne vous susciter point

par cette conduite temeraire une *Ibid.* occasion de scandale, qui cause la perte de vôtre ame ; *nec credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum.* Car quand une fois l'homme s'est engagé de son propre mouvement dans un état contraire aux ordres de Dieu, il n'est point de malheurs dans la vie qu'on ne doive attendre de ce funeste engagement. En effet, soit que nous considerions ces infortunez, qui se sont soustraits aux ordres de la Providence, par rapport à leur prochain, ou que nous les regardions par raport à eux-mêmes ; je ne vois de toutes parts que des suites malheureuses de ce déplorable aveuglement

Quant à ce qui concerne le prochain, on le peut considerer en deux situations differentes ; ou dans l'administration publique de l'Etat, ou dans l'œconomie particuliere de sa maison. Si nous envisageons toute la face de l'Etat, avec les divers membres qui le composent, nous ne pouvons douter que la Providence qui veille sur la conduite de chaque

particulier, ne s'applique avec une bonté speciale à remuer tous les ressorts de ces grandes Monarchies ; & qu'estant l'auteur de la subordination qui se trouve entre les hommes, & le principe dont émane l'autorité des Puissances legitimes, il n'ait destiné les uns à l'obéissance, & les autres au commandement, les uns à prononcer les oracles de la Justice, & les autres à les recevoir avec soumission ; les uns à la défense de leur patrie : & les autres au ministére des Autels. Mes Freres, écrivoit saint Paul aux Romains, nous faisons tous un corps en Jesus-Christ : or comme dans le corps tous les membres sont destinez à leur usage particulier ; ainsi dans l'Eglise de Jesus-Christ tous les Fideles ont leur rang

Rom. & leur employ : *Sicut enim in uno*
v. 12. *corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eandem actum habent ; ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.* Et comme ce seroit une chose monstrueuse que l'œil ou le bras quittât sa situation nature-

le ; & que d'un pareil renversement il ne pourroit naître que du desordre dans le corps : ainsi quand quelqu'un de nous quitte la place que Dieu luy avoit marquée, & s'ingere de luy-même dans un autre ministere, il défigure cette beauté de l'Eglise, qui consiste dans un parfait arrangement de tous ses membres; & cause ensuite un desordre universel dans tout le corps.

C'est de là, disoit saint Bernard, que cette cité de Dieu, où nous demeurons, & où la paix doit regner, devient le sejour de l'agitation & du trouble ; que cette sainte Sion se voit profanée ; & que le monde entier, qui reglé par de saintes Loix, nous devoit donner une idée de l'ordre merveilleux & de la paix profonde, dont les bien-heureux joüissent dans le Ciel, nous donne au contraire une image affreuse de l'enfer, par le desordre & la confusion des états : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* Iob. c. 10.

Celuy qui devoit s'enfermer pour pleurer ses pechez le reste de ses

jours, est le juge & l'arbitre de la vie d'autruy : celui qui ignore la Loi, se mêle de l'enseigner : celui que Dieu avoit destiné à obéir, s'est élevé par ses crimes, & a secoüé le joug de la Providence : celui que Dieu vouloit produire au Monde pour l'édifier & pour le confondre par la pratique des plus éminentes vertus, se condamne à la retraite par une timidité naturelle : tel que Dieu avoit destiné au Sanctuaire, se trouve engagé dans la milice séculiere ; & tel que le Seigneur avoit choisi pour la défense de la patrie, s'ingere sans aveu au ministere des Autels : en un mot, chacun pensant à n'être point ce qu'il doit estre, s'efforce de devenir ce que Dieu ne veut point qu'il soit. Et ce qui suit infailliblement de ce desordre, c'est que chacun s'étant engagé dans ces differens emplois par des vûës purement humaines, s'en acquitte aussi par des principes purement mondains ; que n'étant entré, par exemple, dans un emploi penible que par interest, on ne fait son devoir que

quand l'interest l'éxige ; que personne ne se tient dans l'état où il est, parce que ne l'ayant pas pris dans la vûë de Dieu, mais pour s'agrandir, dés que l'ambition trouve un nouveau pas à faire, au lieu d'attendre à l'exemple d'Aaron, que Dieu nous éleve à ce degré d'honneur, on passe par dessus le profane & le sacré pour y monter de son propre mouvement.

Nous ne voyons pas que les Estres naturels tombent dans ce desordre : chacun tient constamment la place que l'Eternel lui a donnée. Nous ne voyons point le cours des Cieux déconcerté ; les élemens ne sortent point de la Sphere qui leur a esté assignée : l'homme seul à qui Dieu a laissé libre le choix de sa destinée, afin qu'il l'honorast selon sa nature, c'est à-dire, par un sacrifice volontaire ; l'homme seul se souleve contre les ordres du Seigneur, & s'oppose à l'execution de ses desseins. Et pour faire voir, dit saint Augustin au huitiéme Livre de la Cité de Dieu,

jours, est le juge & l'arbitre de la vie d'autruy : celui qui ignore la Loi, se mêle de l'enseignèr : celui que Dieu avoit destiné à obéir, s'est élevé par ses crimes, & a secoüé le joug de la Providence : celui que Dieu vouloit produire au Monde pour l'édifier & pour le confondre par la pratique des plus éminentes vertus, se condamne à la retraite par une timidité naturelle : tel que Dieu avoit destiné au Sanctuaire, se trouve engagé dans la milice séculiere ; & tel que le Seigneur avoit choisi pour la défense de la patrie, s'ingere sans aveu au ministere des Autels : en un mot, chacun pensant à n'être point ce qu'il doit estre, s'efforce de devenir ce que Dieu ne veut point qu'il soit. Et ce qui suit infailliblement de ce desordre, c'est que chacun s'étant engagé dans ces differens emplois par des vûës purement humaines, s'en acquitte aussi par des principes purement mondains ; que n'êtant entré, par exemple, dans un emploi penible que par interest, on ne fait son devoir que

quand l'interest l'éxige ; que personne ne se tient dans l'état où il est, parce que ne l'ayant pas pris dans la vûë de Dieu, mais pour s'agrandir, dés que l'ambition trouve un nouveau pas à faire, au lieu d'attendre à l'exemple d'Aaron, que Dieu nous éleve à ce degré d'honneur, on passe par dessus le profane & le sacré pour y monter de son propre mouvement.

Nous ne voyons pas que les Estres naturels tombent dans ce desordre : chacun tient constamment la place que l'Eternel lui a donnée. Nous ne voyons point le cours des Cieux déconcerté ; les élemens ne sortent point de la Sphere qui leur a esté assignée : l'homme seul à qui Dieu a laissé libre le choix de sa destinée, afin qu'il l'honorast selon sa nature, c'est à-dire, par un sacrifice volontaire ; l'homme seul se souleve contre les ordres du Seigneur, & s'oppose à l'execution de ses desseins. Et pour faire voir, dit saint Augustin au huitiéme Livre de la Cité de Dieu,

que c'est cette horrible confusion d'emplois qui est la source de tous les desordres, donnez-moy un homme, qui sans interêt & sans ambition se range de luy-même dans l'état que la Providence luy a marqué, & se fasse un merite & un plaisir d'en remplir tous les devoirs, y auroit-il rien de plus raisonnable que sa conduite ? quelle droiture dans ses conseils, quelle équité dans ses décisions, quelle égalité, & quelle douceur dans sa vie ? Or un homme, ajoûte ce Pere, est le commencement d'un Etat: si donc vous m'en donnez un composé d'hommes semblables à celuy que je viens de vous décrire, y aura-t-il rien de mieux entendu & de mieux ordonné que cet Etat ? les Loix y fleuriront ; l'ambition en sera bannie ; l'interest n'aura plus de part au gouvernement des affaires : le Monde se trouvera conforme aux premieres idées de Dieu ; & chacun se tenant dans son poste, sans aspirer au rang d'autruy, on verroit parmi les hommes ce con-

cert & cette harmonie que nous admirons dans les Cieux. Et n'est-ce pas ce lien indissoluble, qui unissoit les Fideles dans les premiers Siecles de l'Eglise? pourquoy avoient-ils tous un même esprit & un même cœur : *Credentium erat cor unum & anima una ?* c'est parce que chacun content de son état, ne pensoit qu'à y remplir la mesure de perfection que Dieu exigeoit de luy; que l'Apôtre ne s'intriguoit point dans le ministere du Diacre, & que le Diacre se bornant à ses fonctions, ne s'érigeoit point en Apôtre; que quand il falloit recevoir quelqu'un au Sacré College, on ne consultoit que le Saint Esprit; que saint Barnabé exclus par les ordres du Ciel, étoit aussi content que saint Matthias, elevé au ministere de l'Apostolat; & que chacun ne craignant rien plus que de se soustraire aux ordres de la Providence, ne donnoit point lieu à ces promotions où le Ciel n'a point de part, & qui desolent aujourd'huy l'Eglise. *Act. c. 4.*

Que si nous considerons l'homme

à la teste d'une famille, ou engagé dans une Communauté sans vocation pour son état, en faut-il davantage pour attirer la colere de Dieu, sur ceux qui ont le malheur de vivre avec luy ? Quelle prosperité peut-on esperer, lorsqu'on a Dieu contraire à ses desseins ; & de quels malheurs n'est-on pas menacé ; lorsqu'on a dans sa maison une personne rebelle aux ordres de la Providence ? On est surpris tous les jours de voir des hommes éclairez, habiles dans le maniment des affaires, sages dans leurs conseils, fertiles en expediens, & pleins de bonnes qualitez ; on est, dis-je, surpris de voir que non-seulement ils n'avancent point leur fortune, mais que souvent toutes leurs affaires soient en desordre ; on s'en prend à leurs ennemis : mais si on vouloit remonter jusqu'à la source de leur disgrace ; on verroit qu'il y a une Providence irritée qui préside à tout cela ; qui se sert de ces ennemis comme des ministres de sa vengeance ; & qui suscite de jour

en jour de nouveaux obstacles à leur fortune.

S'ils consultoient là-dessus le Prophete Royal, ils apprendroient de ce Prince inspiré de Dieu, que quand une fois on s'est écarté des voyes du Seigneur, & qu'on a pris son caprice pour guide, eust-on d'ailleurs les plus belles lumieres du monde, on est capable des plus grands égaremens: la teste leur tourne comme à des gens yvres, & toute leur sagesse s'évanoüit en fumée avec leurs projets: *Turbati sunt, & Ps. 106.* *moti sunt sicut ebrius, & omnis sapientia eorum devorata est.* Qu'ils consultent le Prophete Isaye sur les calamitez temporelles, dont leurs maisons sont affligées; qu'ils demandent raison à la providence d'une conduite si rigoureuse à leur égard; & qu'ils écoutent la réponse de l'Oracle: *Pro eo quod vocavi* Is. c 59 *& non respondistis.... & quæ nolui elegistis: propter hoc hæc dicit Dominus Deus: ecce servi mei comedent, & vos esurietis.* N'attribuez point la ruine de vos familles, & le de-

sordre de vos affaires à le violence de vos persecuteurs ; si vous aviez suivi mes ordres dans le choix de nostre état,& que par là vous m'eussiez engagé dans vos interests, tous les efforts de ceux qui vous haïssent auroient tourné à leur confusion & à vostre gloire : mais parce que je vous apellois à un autre état, & que vous n'avez pas daigné écouter ma voix; parce que la simplicité Religieuse, & la pauvreté Evangelique vous a paru digne de mépris, & que vous avés voulu malgré moy vous tracer un plan de vie plus commode & plus aisé ; que vous avés porté vostre ambition & vostre convoitise jusqu'à vous bâtir de vous-même une fortune opulente & honorable aux yeux des hommes, je vous puniray vous & vos enfans par le manquement des choses mêmes qui vous ont éloignez de moy. Mes serviteurs contens d'une vie frugale & reglée ; ne manqueront jamais des secours necessaires à la vie ; & vous vous verrez réduits à la mendicité, ou du moins si incommo-

dez que vous regretterez la vie pauvre de ceux que vous mépriſiez : *Ecce ſervi mei comedent, & vos eſurietis.*

Rien ne fait mieux voir la malédiction que ces gens attirent ſur leurs familles, ou ſur leurs ſocietez, que l'exemple ſenſible que Dieu nous en a donné dans la perſonne de Jonas. Ce Prophete eut ordre de Dieu d'aller travailler à la converſion de Ninive, Ville riche, & plongée dans toutes ſortes de vices. Pour le faire avec ſuccés, il devoit prédire ſon entiere deſtruction : le parti luy parut dangereux à prendre ; il l'abandonne, & s'embarque pour aller à Tharſe. Jamais le temps & la Mer ne promirent un voyage plus heureux ; mais il s'éleve tout à coup une horrible tempeſte, qui met le Navire en danger. Le Pilote inſpiré jugea que la cauſe d'un ſi ſoudain changement ne pouvoit être naturelle, & que ſon vaiſſeau portoit quelque ſecret ennemi du Ciel : pour en eſtre éclairci, on jette le ſort, il tombe ſur Jonas. On

l'interroge, on le presse, on l'oblige à declarer la cause de ce desastre : il découvre ingenûment l'infidelité qu'il avoit commise à l'égard du Dieu qu'il adoroit : hé quoy ! repliquerent ces gens éperdus, & consternez, comment vous estes-vous oublié jusqu'à ce point-là ? falloit-il nous attirer l'indignation d'un Dieu si redoutable ? & puisque vous estes l'auteur du mal, ne sçavez-vous point quelque victime par qui l'on puisse appaiser la colere de vôtre Dieu ? Il n'en est point d'autre que moi, reprit le Prophete ; n'esperez point que la tourmente cesse, tant que je seray dans le vaisseau ; car je suis seur que le Ciel ne l'a suscitée qu'à mon occasion : ainsi ne craignez pas de vous defaire de moi ; & calmez les flots, en leur abandonnant celui qui les
Jon. c. 1. a soûlevez : *Tollite me, & mittite in mare : scio enim ego quoniam propter me tempestas hæc grandis venit super vos.*

Si nous estions entrez dans le secret des familles qui souffrent le plus

& que nous eussions demeslé la veritable cause de leurs souffrances, nous verrions sans doute qu'une infinité de gens attirent ainsi la malediction de Dieu sur les autres, & qu'il faudroit les éloigner, si on vouloit rendre le calme & la serenité à ces familles affligées. Ils pourroient dire avec le Prophete : ostez-moi d'ici, si vous voulez avoir la paix, *Tollite me.* Ostez d'ici ce mari impie, ou cette femme libertine, qui ont manqué de fidelité à Dieu, qui vouloit l'un ou l'autre en Religion, si vous voulez arrêter la malediction du Ciel. Ostez la robbe à ce Magistrat indigne, qui sans vocation est monté sur les Tribunaux de la Justice, si vous voulez que le corps dont il est membre fasse son devoir. Retranchez de cette famille ce jeune homme engagé dans des Benefices sans avoir esté appellé de Dieu, si vous voulez qu'elle évite la colere divine inseparable de la possession injuste du bien d'Eglise. Séparez de cette Communauté ce sujet indigne, qui sans nulle voca-

tion a pû s'insinuer jusques dans la maison du Seigneur, si vous voulez y conserver la paix & l'union, qui est l'heritage des enfans de Dieu: autrement toutes ces Societez ne subsisteront jamais dans un état florissant. *Tollite me: scio enim quoniam propter me tempestas hae grandis venit super vos.*

Mais le particulier ne doit pas attendre une destinée plus heureuse pour luy-mesme, quand il a quitté l'ordre de Dieu. On sçait que tous les états ont leurs peines, & chacun est si éloquent sur celles de sa condition, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Or le comble de la douleur est, lorsqu'on souffre sans aucune consolation; & c'est l'état de ces malheureux qui se sont soustraits à la Providence: car à qui recourir dans leurs disgraces? sera-ce aux hommes, qui sont la cause de leur martyre, sera-ce aux Patrons sur lesquels ils avoient compté? mais c'est de là souvent que leur viennent les chagrins les plus essentiels: oseront-ils tourner les yeux vers Dieu, dont

ils ont abandonné le ſervice pour des maiſtres ingrats & impitoyables dont ils ſe ſont eux-mêmes faits eſclaves ? *Ubi ſunt dii eorum ? ſurgant & opitulentur vobis* : où ſont-ils ces hommes , que vous ſerviez comme des Dieux ? qu'ils faſſent un peu leur devoir, & qu'ils vous ſoulagent dans le temps de vôtre affliction. Il en eſt de même de ces femmes, qui malgré la providence qui les appelle ailleurs , s'engagent dans le mariage , & ont bien-tôt lieu de s'en repentir : où allois-je chercher ce malheureux état où je me ſuis engagée mal à propos ? (c'eſt ce qu'elles ſe diſent à elles-mêmes) où eſt la douceur que je m'eſtois figurée ? où eſt cet homme qu'un amour aveugle m'a fait choiſir pour l'arbitre de ma deſtinée ? *Ubi ſunt dii* ? Quelles plaintes peuvent-elles faire à Dieu ? ils les renvoye à ceux qui leur promettoient la paix & le repos , à ces conſeillers intereſſez , à ces laſches flatteurs , qui les repaiſſoient de vaines eſperances.

Voilà les cruels reproches que ſe

font les consciences infidelles à leur vocation, & qui par un juste jugement de Dieu s'abandonnent à d'horribles inquietudes. Elles passent d'un état à un autre ; elles sondent toutes sortes de professions, & ne s'attachent à aucune ; elles traîsnent leur chagrin dans toutes les conditions de la vie, & mandient par tout le repos que la seule obeïssance aux ordres de Dieu pouvoit leur donner. *Jussisti, Domine, & sic est, ut omnis animus inordinatus ipse sibi sit pœna:* vous l'avez ordonné, Seigneur, & il est ainsi, que tout esprit dereglé, qui sort de l'ordre de vôtre Providence, soit lui-même le vengeur de cette injuste prevarication.

Il n'en va pas ainsi de ceux qui se sont engagez par une vocation legitime dans les emplois les plus penibles de la vie. Il est vray qu'ils y trouvent leur croix à porter ; mais ils ont un grand fonds de consolation : les austeritez mesme des Religions les plus severes leur laissent toûjours cette satisfaction solide, d'obeïr en cela aux ordres de Dieu.

C'est

C'eſt vous, Seigneur, qui m'avez jetté dans ces peines que je reſſens: c'eſt vous qui m'avez engagé dans l'état Religieux ? je n'aurois jamais tant preſumé de mes forces, & ce n'eſt pas ſans avoir connu ma foibleſſe que j'ay formé un projet auſſi difficile que ce luy-là. Je ſçavois, Seigneur, & je le ſçavois par une trop funeſte experience, qu'il ne m'appartenoit pas de vivre ſur la terre comme les Anges vivent au Ciel; mais vous l'avez voulu : en vain vous l'ay je repreſenté ; vous m'avez preſſé, ſollicité, raſſûré; c'eſt donc à vous à finir l'ouvrage que vous avez commencé. C'eſt vous qui m'avez impoſé ce joug dont je ſerois accablé ſans le ſecours de voſtre grace : je ne fais pas une démarche que par vos ordres : vous ne pouvez pas me reprocher que ma volonté ſe trouve dans les jeûnes & les autres mortifications que je pratique, *In die jejunii veſtri invenitur voluntas veſtra :* c'eſt la voſtre, Seigneur que j'accomplis avec une parfaite ſoumiſſion ; ces peines ſont *Iſa. c. 58.*

de l'ordre de vostre sagesse ; elles sont marquées de vostre sceau ; par tout où je jette les yeux dans cette retraitte, je lis vos ordres tracez par une main paternelle ; & s'il en est de séveres pour moy, comme je vois au travers de tout cela ce que vous me gardez dans l'autre vie, & qu'il m'est seûr que c'est par là que vous voulez que j'aille à vous, je me sens animé d'une incroyable ardeur de vous suivre, & je me console aisément de ce qui m'afflige icy-bas.

Esperance, qui peut encore moins consoler ces enfans de tenebres ; qui ont quitté la lumiere, & qui aprés les malheurs de cette vie sont dans un péril évident de passer aux tourmens de l'autre. Car quand une fois on a déconcerté cet ordre de la Providence, on est dans une impossibilité morale de se sauver : & la raison est, qu'on se prive d'une infinité de graces que Dieu avoit attachées à l'état qu'il nous destinoit, & que les secours mêmes qu'il nous donne encore deviennent des graces ste-

riles & sans effet ; parce que nous ne nous trouvons pas dans ces heureuses conjonctures, où la grace auroit pleinement triomphé de tous les obstacles. C'est par cette raison que Joseph vêcut chaste dans la Cour de Pharaon quelques pressantes que fussent les sollicitations d'une Princesse perduë d'honneur & de conscience ; parce que Dieu qui l'avoit mis à la Cour le préserva ; & qu'au contraire les enfans du grand Prestre Heli soüillerent le Temple, parce que Dieu ne les avoit point appellez au ministere des Autels. C'est par-là que plusieurs vivent comme des Anges dans la Religion où Dieu les veut, qui dans le monde où Dieu ne les veut pas, auroient vêcu comme des demons. Il est le maistre, & c'est du maistre qu'il faut prendre les ordres quand on veut réüssir. N'en usons-nous pas de même à l'égard des gens qui dépendent de nous ; & quand ils s'émancipent jusqu'à vouloir se faire eux-mêmes une fortune à leur gré, n'avons-nous

pas coutume de les abandonner à leur conduite ? s'il avoit voulu, disons-nous, agir de concert avec moi, & suivre les vûës que j'avois sur lui, j'aurois fait infailliblement sa fortune ; j'avois des ressources qu'il ne sçavoit pas : je l'aurois conduit par degrez jusqu'à tel emploi, & pour peu qu'il m'eust secondé, il se verroit maintenant bien établi : mais il a pris des liaisons avec d'autres qu'avec moi ; il s'est embarqué par caprice, & a tourné d'un autre côté ; je ne suis plus garant de sa fortune ; c'est à lui à se sauver comme il pourra : je lui presteray encore quelque secours dans l'occasion ; mais qu'il n'attende pas ces efforts que je ferois en sa faveur, s'il avoit suivi mes conseils : j'aurois fait mon affaire du succez de son entreprise, & c'est maintenan la sienne.

Ah ! Chrêtiens, nôtre fortune est entre les mains de Dieu : mais quelle fortune, pour oser la confier à d'autres, qu'à cet aimable Protecteur ! qui sçait mieux que lui la

route qu'il nous faut tenir pour aller au Ciel ? qui peut prendre des mesures plus justes & plus assurées ? ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veüille bien nous servir de guide, & nous conduire lui-même ? Mais si une fois nous osons nous soûtraire à sa conduite, n'attendons plus ces secours particuliers ; ce n'est plus lui qui nous guide ; c'est nous qui marchons en aveugles : ce ne sont plus ces predilections & ces tendresses d'une providence speciale, qui s'attache à nous mener par la main, qui nous redresse dés que nous nous égarons, qui nous fortifie dés que nous devenons un peu foibles, qui nous console, quand les peines du voyage nous affligent, & qui ne nous abandonne point que nous ne soyions parvenus à nôtre terme. C'est une providence generale qui nous aide encore ; ce sont des restes d'une grande bonté : mais aprés tout ce sont des restes foibles & languissans, capables à la verité de nous sauver, mais qui selon toutes les apparences ne nous sauveront pas.

reconnoissent s'estre écartez de la voye de Dieu ; & pourveû qu'un secret desespoir de leur salut, ne suive pas tous leurs desordres, ils sont encore bien redevables à Dieu de les préserver d'un malheur si ordinaire à ceux qui n'ont pas voulu écouter la voix du Ciel.

Quelle conclusion de ce discours, sinon que ceux qui ont choisi avec autant de circonspection que vous, MA TRES-CHERE SOEUR, doivent estre bien consolez d'estre entrez si heureusement dans les voyes de la Providence; qu'ils doivent s'en tenir là, & ne penser, selon le conseil de l'Apostre, qu'à avancer dans ce chemin de la perfection sans regarder derriere soy? *Ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum* : &c. Phil. 3.
que ceux au contraire qui croyent s'estre trompez dans le choix de leur état, doivent prendre des mesures pour remedier au choix qu'ils ont fait. Car ou leur état est de soy stable & permanent comme le Sacerdoce, le Mariage, la Religion, ou il est libre & sans engagement necessaire,

comme sont la plûpart des emplois de la vie. Si leur état est libre, & qu'aprés une meure deliberation, ils reconnoissent de bonne foi, en presence de Jesus Christ, qui doit être le Juge de leurs intentions, que Dieu ne les veut pas dans cet emploi, il faut qu'ils y renoncent avec courage: car enfin cet emploi ne leur est pas plus cher que leur œil, & Jesus-Christ veut qu'on l'arrache s'il nous scandalise. Que si leur état est permanent, la volonté de Dieu est qu'ils y demeurent, & les Theologiens enseignent, que bien que Dieu n'ait pas eû ces premieres vûës sur eux, dés-là qu'il a permis qu'ils s'engageassent dans un état éternel de soy, il a ratifié cet engagement par une seconde volonté; & cette volonté nous est connuë par les loix de la Providence, qui ne pouvant estre contraire à soi-mesme, & nous ayant attaché à certains états par un lien indissoluble, qu'il n'est permis à personne de rompre, a voulu par consequent que ceux qui s'y trouveroient engagez, ne pensassent plus qu'à tem-

plir la mesure de perfection convenable à leur état. Ainsi qu'ils y travaillent avec d'autant plus de soin qu'ils reconnoissent que l'entreprise est difficile ; que celui qui appellé de Dieu à la Religion a secoüé ce joug pour prendre celui du mariage, porte dans le Siecle avec une entiere resignation, la croix qu'il a refusé de porter dans la Maison du Seigneur ; & que celui qui sans vocation a embrassé l'état Ecclesiastique, se souvienne de ne point profaner le lieu Saint, & de respecter le Sanctuaire par une vie édifiante. Mais que chacun d'eux n'oublie jamais qu'il s'est embarqué dans un vaisseau bien difficile à conduire au port, & que ce peril leur fasse redoubler leurs soins : mais aprés tout qu'ils ne desesperent pas ; leur salut est encore entre leurs mains ; le Dieu qu'ils servent ne veut point la mort du pecheur.

Il faut qu'à l'exemple d'Esaü, qui manqua la benediction de son pere Isaac, ils conjurent leur Pere celeste de vouloir leur donner une seconde benediction, *Num unam tantùm be-* *Genes. c.37.*

nedictionem habes, pater? mihi quoque, obsecro ut benedicas; mais qu'ils la demandent avec cette voix entrecoupée de soupirs & de sanglots, avec ce cri qui perça le cœur d'Isaac,
Ibid. *Cum ejulatu magno fleret.* Hé quoy! Seigneur, n'y a-t-il dans les trésors de vostre bonté infinie qu'une voye pour me sauver? ce Dieu qui me fait connoistre mes égaremens, me les fait-il connoistre sans espérance de retour? puis-je penser cela d'un pere plein de misericorde? consultez, mon Dieu, vostre cœur sans avoir égard à mon infidelité, vous y trouverés encore quelque ressource pour moi; & s'il faut à cette bonté si bien-faisante le sujet le plus miserable pour la faire éclater avec plus de gloire, & pour en faire voir toute l'étenduë, où pouvés-vous trouver un sujet plus malheureux que moi, qui me suis eloigné de vous, & qui ne sçait par où rentrer dans vos voyes? si la douleur même du passé peut mériter quelque chose auprés de vous, vous sçavés ce qui se passe dans le secret de mon cœur, &

vous m'êtes témoin que si j'étois au commencement de la carriere, j'observerois à l'œil les ordres de vostre Providence. Mais redressez-moy, Seigneur, éprouvez mon obeïssance sur le reste, & me conduisez à la gloire, &c.



aujourd'huy ce saint Roy, comme un modele capable de confondre le Siecle sur deux erreurs considérables qu'on se fait en matiere de sainteté.

On se dispense d'ordinaire de travailler à sa sanctification par deux raisons ; dont la premiere est, que l'état où l'on se trouve, engage trop dans le monde, & expose le salut à des dangers, dont il est moralement impossible de se préserver : & la seconde est, que ce méme état où l'on se trouve né, exige de vous pour réüssir dans le Monde des qualitez qui sont incompatibles avec les maximes de l'Evangile. Deux erreurs dont l'exemple de saint Loüis vous doit détromper. Car en premier lieu, il s'est sanctifié dans la dignité souveraine malgré les perils où l'exposoit l'état du Monde le plus dangereux : premiere preuve contre vous qui alleguez pour excuse les dangers de vostre condition. En second lieu, il a trouvé le secret d'allier les qualités d'un grand Prince aux vertus d'un parfait Chrêtien : réponse à ceux qui

craignent que la sainteté leur oste les qualitez necessaires pour réüssir dans le Siécle. Saint Loüis a fait des dangers de son état, les moïens de sa sanctification ; saint Loüis a joint à sa sanctification les qualitez necessaires pour réüssir dans son état. En un mot, il a esté un grand Saint, & un grand Roy ; ce sont les deux parties de ce discours, dont je prétens faire une instruction autant qu'un éloge. Demandons les lumieres au saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST un abus, MESSIEURS, de croire que les Saints n'ayent pas trouvé dans leur état les dangers que vous avez dans le vostre. Toute la difference qu'il y a entre vous & eux, c'est qu'ils ont fait de ces dangers qui vous perdent, les moyens de leur sanctification.

On a toûjours regardé dans le Monde comme un des plus grands obstacles du salut, la multitude des affaires temporelles, qui dissipent l'esprit. On n'a pas le loisir, dit-on,

de l'ordre de vostre sagesse ; elles sont marquées de vostre sceau ; par tout où je jette les yeux dans cette retraitte, je lis vos ordres tracez par une main paternelle ; & s'il en est de séveres pour moy, comme je vois au travers de tout cela ce que vous me gardez dans l'autre vie, & qu'il m'est seûr que c'est par là que vous voulez que j'aille à vous, je me sens animé d'une incroyable ardeur de vous suivre, & je me console aisément de ce qui m'afflige icy-bas.

Esperance, qui peut encore moins consoler ces enfans de tenebres ; qui ont quitté la lumiere, & qui aprés les malheurs de cette vie sont dans un péril évident de passer aux tourmens de l'autre. Car quand une fois on a déconcerté cet ordre de la Providence, on est dans une impossibilité morale de se sauver : & la raison est, qu'on se prive d'une infinité de graces que Dieu avoit attachées à l'état qu'il nous destinoit, & que les secours mêmes qu'il nous donne encore deviennent des graces ste-

tiles & sans effet ; parce que nous ne nous trouvons pas dans ces heureuses conjonctures, où la grace auroit pleinement triomphé de tous les obstacles. C'est par cette raison que Joseph vêcut chaste dans la Cour de Pharaon quelques pressantes que fussent les sollicitations d'une Princesse perduë d'honneur & de conscience ; parce que Dieu qui l'avoit mis à la Cour le préserva ; & qu'au contraire les enfans du grand Prestre Heli soüillerent le Temple, parce que Dieu ne les avoit point appellez au ministere des Autels. C'est par-là que plusieurs vivent comme des Anges dans la Religion où Dieu les veut, qui dans le monde où Dieu ne les veut pas, auroient vêcu comme des demons. Il est le maistre, & c'est du maistre qu'il faut prendre les ordres quand on veut réüssir. N'en usons-nous pas de même à l'égard des gens qui dépendent de nous ; & quand ils s'émancipent jusqu'à vouloir se faire eux-mêmes une fortune à leur gré, n'avons-nous

route qu'il nous faut tenir pour aller au Ciel ? qui peut prendre des mesures plus justes & plus assurées ? ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veüille bien nous servir de guide, & nous conduire lui-même ? Mais si une fois nous osons nous soûtraire à sa conduite, n'attendons plus ces secours particuliers ; ce n'est plus lui qui nous guide ; c'est nous qui marchons en aveugles : ce ne sont plus ces predilections & ces tendresses d'une providence speciale, qui s'attache à nous mener par la main, qui nous redresse dés que nous nous égarons, qui nous fortifie dés que nous devenons un peu foibles, qui nous console, quand les peines du voyage nous affligent, & qui ne nous abandonne point que nous ne soyions parvenus à nôtre terme. C'est une providence generale qui nous aide encore ; ce sont des restes d'une grande bonté : mais aprés tout ce sont des restes foibles & languissans, capables à la verité de nous sauver, mais qui selon toutes les apparences ne nous sauveront pas.

Ce n'est plus tant la grace alors qui s'accommode à l'homme, que c'est l'homme qui doit s'accommoder à la grace : & de-là viennent ces chûtes terribles que nous voyons, & que nous déplorons dans ceux qui manquent à la vocation de Dieu, qui sans regle & sans ordre vont de tenebres en tenebres, d'égarement en égarement, de precipice en precipice. *Væ filii desertores*, dit Dieu
Is.c.30. par le Prophete Isaye, *ut faceretis consilium & non ex me; & ordiremini telam & non per spiritum meum.* Malheur à ces lasches deserteurs de ma Providence, à ces enfans audacieux qui ont osé se former un plan de vie sans prendre conseil de moy. Pourquoy cette horrible imprécation, que
Ibid. fait Dieu ? *Ut adhereretis peccatum super peccatum.* C'est parce qu'en conséquence de ce mauvais choix ils n'ont garde de manquer d'ajouster peché sur peché d'entasser crime sur crime, jusqu'à ce qu'ils comblent ce trésor de colere que j'ouvriray au jour de mes vengeances. Verité, dont nous voyons convenir tous ceux qui

reconnoissent s'estre écartez de la voye de Dieu ; & pourveû qu'un secret desespoir de leur salut, ne suive pas tous leurs desordres, ils sont encore bien redevables à Dieu de les préserver d'un malheur si ordinaire à ceux qui n'ont pas voulu écouter la voix du Ciel.

Quelle conclusion de ce discours, sinon que ceux qui ont choisi avec autant de circonspection que vous, MA TRES-CHERE SOEUR, doivent estre bien consolez d'estre entrez si heureusement dans les voyes de la Providence; qu'ils doivent s'en tenir là, & ne penser, selon le conseil de l'Apostre, qu'à avancer dans ce chemin de la perfection sans regarder derriere soy ? *Ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum* : &c. Phil. 3. que ceux au contraire qui croyent s'estre trompez dans le choix de leur état, doivent prendre des mesures pour remedier au choix qu'ils ont fait. Car ou leur état est de soy stable & permanent comme le Sacerdoce, le Mariage, la Religion, ou il est libre & sans engagement necessaire,

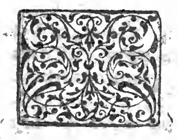
comme ſont la plûpart des emplois de la vie. Si leur état eſt libre, & qu'aprés une meure deliberation, ils reconnoiſſent de bonne foi, en preſence de Jeſus Chriſt, qui doit être le Juge de leurs intentions, que Dieu ne les veut pas dans cet emploi, il faut qu'ils y renoncent avec courage : car enfin cet emploi ne leur eſt pas plus cher que leur œil, & Jesus-Christ veut qu'on l'arrache s'il nous ſcandaliſe. Que ſi leur état eſt permanent, la volonté de Dieu eſt qu'ils y demeurent, & les Theologiens enſeignent, que bien que Dieu n'ait pas eû ces premieres vûës ſur eux, dés-là qu'il a permis qu'ils s'engageaſſent dans un état éternel de ſoy, il a ratifié cet engagement par une ſeconde volonté; & cette volonté nous eſt connuë par les loix de la Providence, qui ne pouvant eſtre contraire à ſoi-meſme, & nous ayant attaché à certains états par un lien indiſſoluble, qu'il n'eſt permis à perſonne de rompre, a voulu par conſequent que ceux qui s'y trouveroient engagez, ne penſaſſent plus qu'à ſem-

plir la mesure de perfection convenable à leur état. Ainsi qu'ils y travaillent avec d'autant plus de soin qu'ils reconnoissent que l'entreprise est difficile ; que celui qui appellé de Dieu à la Religion a secoüé ce joug pour prendre celui du mariage, porte dans le Siecle avec une entiere resignation, la croix qu'il a refusé de porter dans la Maison du Seigneur ; & que celui qui sans vocation a embrassé l'état Ecclesiastique, se souvienne de ne point profaner le lieu Saint, & de respecter le Sanctuaire par une vie édifiante. Mais que chacun d'eux n'oublie jamais qu'il s'est embarqué dans un vaisseau bien difficile à conduire au port, & que ce peril leur fasse redoubler leurs soins : mais aprés tout qu'ils ne desesperent pas ; leur salut est encore entre leurs mains ; le Dieu qu'ils servent ne veut point la mort du pecheur.

Il faut qu'à l'exemple d'Esaü, qui manqua la benediction de son pere Isaac, ils conjurent leur Pere celeste de vouloir leur donner une seconde benediction, *Num unam tantùm be-* *Genes. c.37.*

nedictionem habes, pater? mihi quoque obsecro ut benedicas; mais qu'ils la demandent avec cette voix entrecoupée de soupirs & de sanglots, avec ce cri qui perça le cœur d'Isaac,
Ibid. *Cum ejulatu magno fleret.* Hé quoy! Seigneur, n'y a-t-il dans les trésors de vostre bonté infinie qu'une voye pour me sauver? ce Dieu qui me fait connoistre mes égaremens, me les fait-il connoistre sans espérance de retour? puis-je penser cela d'un pere plein de misericorde? consultez, mon Dieu, vostre cœur sans avoir égard à mon infidelité, vous y trouverés encore quelque ressource pour moi; & s'il faut à cette bonté si bien-faisante le sujet le plus miserable pour la faire éclater avec plus de gloire, & pour en faire voir toute l'étenduë, où pouvés-vous trouver un sujet plus malheureux que moi, qui me suis eloigné de vous, & qui ne sçait par où rentrer dans vos voyes? si la douleur même du passé peut méritér quelque chose auprés de vous, vous sçavés ce qui se passe dans le secret de mon cœur, &

vous m'êtes témoin que si j'étois au commencement de la carriere, j'observerois à l'œil les ordres de vostre Providence. Mais redressez-moy, Seigneur, éprouvez mon obeïssance sur le reste, & me conduisez à la gloire, &c.





SERMON

SUR

SAINT LOUIS,

ROY DE FRANCE.

Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis & gloria honoris.

Il faut luy mettre sur la teste une Couronne d'or, qui porte le sceau de sa sainteté, & les marques de sa dignité Royale. Au Chap. 45. de l'Ecclesiastique.

SI le saint Roy dont j'entreprens de vous faire aujourd'huy l'éloge, ne s'estoit rendu recommandable que par une grande puissance, une sagesse consommée, & une valeur héroïque; sa memoire, quoi-

que venerable à la posterité, ne seroit pas consacrée dans l'Eglise par une Feste solemnelle, & son nom tout celebre qu'il est dans l'Histoire, n'auroit pas trouvé place au Livre des Saints. Si d'autre part ce saint Roy n'avoit esté illustre que par ses vertus Chrétiennes; son nom, quoique reveré dans l'Eglise, auroit peut-être esté obscur dans l'Histoire, & la posterité toûjours équitable dans le jugement qu'elle fait des Princes aprés leur mort, parce qu'elle est toujours desintéressée, se seroit contentée de le mettre au nombre des Saints, sans luy donner place parmi les grands Princes, qui se sont distinguez dans le gouvernement de la Monarchie. Mais comme il est également grand par ses vertus Chrétiennes, & par ses qualitez Royales, souffrez que je demande pour luy cette Couronne d'or qui porte le sceau de sa sainteté & les marques de sa dignité; *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis, & gloria honoris.* Et c'est dans cet état que je vous propose

aujourd'huy ce saint Roy, comme un modele capable de confondre le Siecle sur deux erreurs considérables qu'on se fait en matiere de sainteté.

On se dispense d'ordinaire de travailler à sa sanctification par deux raisons ; dont la premiere est, que l'état où l'on se trouve, engage trop dans le monde, & expose le salut à des dangers, dont il est moralement impossible de se préserver : & la seconde est, que ce méme état où l'on se trouve né, exige de vous pour réüssir dans le Monde des qualitez qui sont incompatibles avec les maximes de l'Evangile. Deux erreurs dont l'exemple de saint Loüis vous doit détromper. Car en premier lieu, il s'est sanctifié dans la dignité souveraine malgré les perils où l'exposoit l'état du Monde le plus dangereux : premiere preuve contre vous qui alleguez pour excuse les dangers de vostre condition. En second lieu, il a trouvé le secret d'allier les qualités d'un grand Prince aux vertus d'un parfait Chrêtien : réponse à ceux qui

craignent que la sainteté leur oste les qualitez necessaires pour réüssir dans le Siécle. Saint Loüis a fait des dangers de son état, les moïens de sa sanctification ; saint Loüis a joint à sa sanctification les qualitez necessaires pour réüssir dans son état. En un mot, il a esté un grand Saint, & un grand Roy ; ce sont les deux parties de ce discours, dont je prétens faire une instruction autant qu'un éloge. Demandons les lumieres au saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST un abus, MESSIEURS, de croire que les Saints n'ayent pas trouvé dans leur état les dangers que vous avez dans le vostre. Toute la difference qu'il y a entre vous & eux, c'est qu'ils ont fait de ces dangers qui vous perdent, les moyens de leur sanctification.

On a toûjours regardé dans le Monde comme un des plus grands obstacles du salut, la multitude des affaires temporelles, qui dissipent l'esprit. On n'a pas le loisir, dit-on,

de penser à Dieu ; on a trop d'affaires sur les bras ; on en est accablé ; on en a de toutes les especes. Il en est que le devoir vous attire ; il faut satisfaire aux obligations d'une Charge, qui demande vostre application toute entiere. On en a que l'ambition vous suscite ; elle vous remplit la teste de desseins de fortune & d'élevation. On en a de domestiques, où vous engagent des parens, & des alliez, ennemis de vôtre repos. On en a d'étrangeres, que vous font des gens avides d'un bien qu'il faut défendre ou recüeillir. On en a de penibles, qui vous consument de travaux. On en a de chagrinantes, qui vous devorent d'ennuis. On en a d'essentielles, qui épuisent toute vôtre attention. On en a d'infinies pour la longueur, dont la durée vous fatigue & vous desespere. Tandis que l'on est occupé de la sorte, il est impossible, dit-on, de songer à son salut, on attend le calme & la tranquilité, pour y travailler serieusement ; on y pensera tout de bon, quand on aura fini certaines affaires,

qu'on a en teste. Ainsi passe-t-on la vie à se tromper : une affaire en fait naître une autre ; chaque jour fournit de nouveaux incidens ; plus on avance, plus on s'engage dans ce labyrinthe : & si quelquefois on pense respirer un moment pour le donner à ses devoirs de Chrêtien, le cœur agité depuis long-temps, & remüé par tous ces objets profanes, conserve l'impression qu'il a reçûë, il se voit comme r'entraîné malgré lui dans l'abîme dont il veut sortir ; il retrouve ses occupations jusqu'au pied des Autels ; il en suit la pensée ; il en traitte avec Dieu plus que de celle de son salut ; & aprés s'être livré pendant tout le cours de sa vie à l'Etat, au Barreau, à sa famille, il se refuse impitoyablement à luy-mesme, comme saint Bernard le reprochoit à un grand Pape, *Soli te negas tibi.* Voilà le danger à quoi vous expose la multitude d'affaires. Mais apprenez de saint Loüis chargé d'un Royaume entier, à faire de vôtre emploi le moyen le plus efficace de vôtre sanctification.

Elevé sur le premier Trône du Monde, dans un temps où la foiblesse de son âge, & la Regence d'une Princesse étrangere donnerent lieu à l'ambition des Grands d'exciter dans la France ces troubles funestes ausquels la minorité des Princes est exposée, loin d'oublier Dieu dans une conjoncture où il semble qu'on ait droit de ne penser qu'à soi-mesme, il apprit pendant cet orage à implorer la protection du Roi des Rois. Il n'attendit pas à servir Dieu, qu'il vît la fin des affaires fâcheuses qu'il avoit sur les bras; mais il se fit de ses affaires mesmes une raison plus forte & une obligation plus pressante de remplir ses devoirs de Religion. Il comprit bien qu'il ne pouvoit estre soutenu sur le Trône, que par la main qui l'y avoit élevé. C'est pourquoi il s'appliqua dés-lors ces paroles du saint Roi David, par où commence la Messe du premier Dimanche de l'Avent, jour auquel il
Psal. 24. fut couronné: *Ad te, Domine, levavi animam meam*; Seigneur, j'ay élevé mon cœur à vous; paroles

qu'il prit pour sa devise, & pour la regle de ses actions.

De-là quelque abandonné qu'il se vît des Princes de son Sang, & des Principaux Seigneurs de sa Cour, il n'étoit pas tellement occupé à les faire rentrer dans ses interests, qu'il ne pensât à y engager Dieu le premier. Il sentoit le besoin extrême qu'il avoit de son assistance. Falloit-il dissiper une conjuration formée contre lui; il se souvenoit alors que les vûës de la prudence humaine sont bien bornées; que quelques mesures que prennent les Princes les plus sages, ils se trompent fort, quand ils ne comptent que sur leurs précautions; qu'il faut avoir recours à une intelligence superieure, qui tourne les esprits & les cœurs, comme il lui plaît. Faloit-il donner des ordres pour une bataille; la connoissance qu'il avoit du mêtier de la guerre, & du parti qu'il faut prendre pour déconcerter les desseins les mieux conduits, pour jetter la terreur parmi les ennemis, pour y mettre le desordre & la confusion, le

faisoit souvenir d'avoir recours au Dieu des Armées : on l'entendoit, au rapport de Joinville, jusques dans la chaleur de la meslée, invoquer son saint Nom. Avoit-il sur les bras les affaires de la Religion ? c'étoit un avis pour lui de redoubler la vivacité de sa foi, pour donner exemple aux Albigeois de la soumission aveugle qu'il exigeoit d'eux en faveur de l'Eglise : & c'est dans cet esprit qu'il refusa de voir un miracle de Jesus-Christ qui parut dans la sainte Hostie ; craignant d'ôter à l'autorité Divine, ce qu'il accorderoit au témoignage de ses sens. Trouvoit-il des obstacles à l'extirpation de l'Heresie ? c'estoit une leçon pour lui de reconnoissance envers Dieu, qui l'avoit fait naître dans le sein de l'Eglise Catholique, & il apprenoit de-là à préferer le lieu de Poissy, où il avoit reçû le saint Baptesme, à celui où il avoit reçû la Couronne. Eprouvoit-il un peu de dissipation d'esprit dans l'embarras des affaires ? il sentoit le besoin qu'il y a de se recüillir ; il avoit chaque

jour ſes heures privilegiées, où il chantoit les loüanges du Seigneur, pouvant dire auſſi-bien que le ſaint Roi David : *Septies in die laudem dixi tibi.* Ps. 118. Lui reſtoit-il quelque doute ſur les affaires qu'il avoit terminées; ce qui arrivoit plûtoſt par la delicateſſe de ſa conſcience, que par ſa faute? il avoit inceſſamment recours au Sacrement de Penitence. Ses affaires tournoient-elles heureuſement? c'eſtoit pour lui un motif de rendre des actions de graces au Ciel, qui réveilloit ſa ferveur & ſa reconnoiſſance. En avoit il de fâcheuſes & de mauvaiſes? il les regardoit comme un châtiment de la main de Dieu, qui le viſitoit; c'eſtoit une occaſion pour lui de redoubler ſes prieres, & de s'unir d'avantage à Dieu. On le voyoit alors ordonner des Proceſſions publiques, où il ne dédaignoit pas d'aſſiſter en perſonne, la teſte nuë & les pieds nuds, à l'exemple de David, pour s'humilier devant le Seigneur. Enfin de quelque nature & de quelque qualité que fuſſent les affaires qui lui ſurvenoient, il y trouvoit

toûjours une voye pour aller à Dieu; & plus de difficultez croissoient, plus il y avoit de raisons pour élever son cœur à lui; tant il est vray, que ce n'est pas la multitude des affaires qui vous empesche de vous sanctifier; mais la mauvaise disposition de vôtre cœur, qui ne préfere pas comme saint Loüis, la grande affaire du salut à toutes les autres, & qui dans le calme le plus profond n'y penseroit pas plus que dans l'embarras & dans le tumulte.

Si la multitude des affaires dissipe l'esprit, le commerce de la Cour & du grand Monde corrompt le cœur: autre danger qu'on trouve inévitable dans sa condition. Car enfin se dispenser de voir le Monde, c'est ce qui ne se peut pas: on y est engagé par la naissance, par les charges, par les emplois, par des raisons de bienseance, de fortune, & mesme quelquefois de pieté: d'ailleurs, le voir sans que les mœurs en souffrent, c'est une affaire bien delicate. On le peut si vous voulez quelquefois; mais le peut-on toûjours? On le peut avec

certaines personnes ; mais il en est d'autres, dont il est presque impossible de se défendre. On fera son devoir en certaines rencontres ; mais il y en a, où l'on a bien de la peine à ne se pas oublier : chacun n'a déja que trop à combattre dans son penchant naturel au vice. Le Monde ajouste à cette foiblesse une mauvaise gloire : on se fait honneur d'une passion dont on devroit rougir ; & quand on n'auroit nul engagement il en faudroit feindre, pour ne s'exposer pas à un mépris inévitable dans le commerce des hommes.

Voilà le danger de vostre état: voulés-vous en faire un moyen de vostre sanctification ; voyez l'exemple de saint Loüis, revêtu de l'autorité Royale. Maistre de son cœur & de ses actions, & pouvant vivre au gré de ses desirs, dans l'abondance & dans la mollesse d'une Cour delicieuse; entouré de personnes à qui le desir & l'intérêt de plaire suggérent les artifices les plus engageans, il sentit bien qu'il avoit besoin de la vertu la plus consommée pour se preserver

de la contagion du Siecle. Il pensa serieusement aux moyens de fortifier l'esprit, & d'affoiblir la chair. Avant que de paroistre en public, il comptoit avec luy-méme dans la retraitte, comme ce sage Roy de l'Evangile ; il mesuroit ses forces. Il avoit ses heures reglées pour mediter les veritez éternelles, il se convainquoit de l'importance du salut, il se faisoit ces leçons salutaires de Jesus-Christ sur le renoncement & l'abnégation de soy-méme, sur la sainte violence qu'il se faut faire pour emporter le Royaume des Cieux. Il envisageoit la fin malheureuse des passions dereglées. Il meditoit la mort qui met fin à tous les plaisirs. Il pensoit à ce Juge inexorable qu'on ne fléchit point; à ce feu qui ne s'esteint jamais, à ces peines qui durent toûjours.

Aprés avoir ainsi fortifié l'esprit il affoiblissoit le corps, en ajoustant aux jeûnes de l'Eglise des abstinences volontaires. Il se privoit souvent des divertissemens les plus legitimes pour prendre sur soy plus d'empire contre

contre les voluptez défenduës ; il mortifioit ses sens par les choses les plus contraires à la nature, lavant les pieds des pauvres, & pansant de sa propre main jusqu'aux ulceres des lepreux.

C'est avec ces dispositions que saint Loüis entroit dans le commerce du Monde, paroissant aux festes publiques avec tout l'agrément que luy donnoit un air grand, noble, & plein de majesté ; tandis qu'aux yeux de Dieu il paroissoit dans un état bien different. Oseray-je le dire, & le pourray-je sans blesser la délicatesse de nostre Siecle? mais n'est-ce point aussi la flatter & l'autoriser, que de supprimer un si bel exemple dans la personne d'un Roy ? Oüy, MESSIEURS, tandis qu'il paroissoit aux yeux du monde revestu de la pourpre Royale, il a paru souvent aux yeux de Dieu revestu d'un rude cilice, combattant pour Dieu sous la livrée du Monde, pour user des termes de saint Hierôme. *Sub alterius habitu alteri militabat.*

Je ne m'étonne plus aprés cela qu'avec ces armes il ait vaincu ce fort armé qui triomphe des plus braves; qu'il ait cultivé la vertu la plus austére, dans un lieu qui semble n'estre destiné que pour les plaisirs; que malgré le feu de la jeunesse, & le torrent de l'exemple, il ne luy soit jamais échapé de ces foiblesses, dont les vertus les plus établies, & les reputations les plus saines ne sont pas toûjours exemptes à la Cour; qu'il ne se soit point relâché dans la licence d'une armée victorieuse, qui aprés la prise de Damiette se laissa amollir par l'oisiveté & par le luxe que la beauté du climat luy inspira; que ce Prince insensible aux amorces de la volupté, ait gémi devant Dieu de voir des Cavaliers croisez pour Jesus-Christ, aprés avoir traversé les mers pour sa gloire, sacrifier tant de saints exploits à une passion honteuse; en un mot qu'il n'ait jamais commis une offense que ses Confesseurs pûssent juger mortelle; je ne suis point, dis-je, surpris d'une vertu qui vous paroist un miracle, & j'o-

ſe garentir l'integrité de vos mœurs au milieu des debordemens du Siecle, quand vous ſerez parmi les delices avec les mêmes précautions que ſaint Loüis y étoit.

L'uſage des richeſſes eſt encore un écüeil bien dangereux, en ce qu'on ne régle plus ſa dépenſe ſur ſon bien, mais ſur ſa naiſſance, ou ſur le rang qu'on a dans le Monde. D'où naiſſent deux grandes ſources de pechez; dont la premiere eſt l'injuſtice: on ſe met hors d'état de ſatisfaire ſes creanciers, de payer l'artiſan, le domeſtique: cette impuiſſance volontaire ne nous juſtifie point devant Dieu; l'Evangile veut qu'on meſure ſa dépenſe ſur ce qu'on a, & non pas ſur ce qu'on eſt. La ſeconde eſt, qu'on renverſe le precepte de l'aumône; puis qu'avec des revenus immenſes, loin d'avoir du ſuperflu, on n'a jamais de quoy fournir à ſon luxe, & qu'en ſe réduiſant ſoy-même à une pauvreté criminelle par le faſte, par le jeu, & peut-être par la débauche, ou en theſauriſant pour avoir de quoy s'élever à des Charges

plus considerables, on croit ne devoir plus rien aux membres de Jesus-Christ.

Voilà le danger : renoncez, comme saint Loüis, à cette fausse maxime du Siecle, qui fait consister la grandeur dans la vanité & dans la depense ; & vous deviendrez, comme ce Prince, reservé jusqu'au scrupule à retenir tout ce qui a l'apparence du bien d'autrui,& liberal à répandre le vostre en aumônes. Quelque juste que soit le droit des Princes, il s'appliquoit beaucoup moins à l'étendre, qu'à le borner. Il a souvent établi des Juges pour leur remettre ses interests entre les mains; & de peur d'affoiblir par sa présence la liberté des suffrages ; il commençoit d'ordinaire par ouvrir luy même daus son Conseil un avis contraire à sa propre cause. On ne pouvoit mieux lui faire sa cour, qu'en se déclarant contre luy pour la Justice, en faveur de son Peuple, ou du moindre de ses Sujets. Il a même quelquefois soutenu seul contre tout son Conseil la cause de ses parties,

comme il arriva dans l'affaire du Comte Renaut de Troyes, qui demandoit sur lui la Comté de Dammartin. Les Titres qu'il produisoit étoient en tres-mauvais ordre, le sceau brisé, les paroles essentielles à l'affaire ou effacées ou dechirées, tout le Conseil opina contre ces Titres. Saint Loüis fut le seul, qui dans les restes du debris, respecta jusqu'aux moindres vestiges de la Justice, qui se déclaroit contre lui. Ceci regardoit un particulier: voyons-le en des affaires publiques.

Les Evéques de son Royaume assemblez lui proposerent pour fournir aux aumônes, & aux fondations qu'il faisoit, de confisquer les biens des personnes excommuniées. C'étoit un argent qu'on devoit mettre en bonnes œuvres : qu'y avoit-il de plus capable de tenter un Prince aussi charitable que saint Loüis? C'étoient des personnes flétries par les censures de l'Egise, qu'on punissoit par cette confiscation : quoy de plus engageant pour un Prince qui respectoit les foudres de l'Eglise ? C'es-

toient les Prelats de son Royaume, qui faisoient l'ouverture de cet avis : quoy de plus capable de lever le scrupule de conscience, qu'il pouvoit avoir en matiere d'usurpation ? Cependant ni la charité qu'il avoit pour les pauvres, ni le respect qu'il avoit pour les anathêmes de l'Eglise, ni sa déférence pour les Evêques, ne l'emporterent point sur son équité naturelle. Il crut qu'il falloit laisser aux excommuniez le loisir & la liberté de se justifier, & ne pas donner lieu aux gens d'Eglise d'abuser de l'autorité qu'ils avoient en main. Il allegua l'exemple du Duc de Bretagne, qui excommunié sous un Pape, se releva de son excommunication sous un autre. En un mot, il ne crut point que ce fût une bonne œuvre de dépoüiller des affligez, pour en revétir d'autres.

Sa bonté le faisoit aller au devant de tout ce qui pouvoit fouler ses Sujets. Il ordonna que par-tout où passeroit la Cour, un Prelat suivist de quelques journées, accompagné d'un Officier, pour informer du desordre

& du degaſt qu'on auroit fait, & loin d'attendre qu'on demandaſt juſtice ; & qu'on mangeaſt ſon bien en la pourſuivant, on ſe trouvoit payé devant que d'avoir eu le loiſir de ſe plaindre. Il fit plus, MESSIEURS, perſuadé que ceux qui ne connoiſſent point de Juge au deſſus d'eux dans ce monde, doivent être plus ſeveres envers eux-meſmes, il fit publier par tout le Royaume, que quiconque ſe trouveroit lézé dans ſes droits, par lui ou par ſes officiers, euſt à porter ſes plaintes, & qu'il en feroit juſtice. Mais dans quel temps, Chrétiens, penſez-vous qu'il fit une ordonnance ſi difficile à executer ? ce fut à la premiere Croiſade, lorſqu'il partit pour la Terre-Sainte : dans un temps où de grands preparatifs de guerre, loin de donner lieu à des diminutions, l'obligeoient à des dépenſes extraordinaires. Mais quel fonds croyez vous qu'il deſtina à l'execution de cette ordonnance ? ſon propre domaine, dont il aliena une partie ; perſuadé que le plus digne heritage d'un Prince eſt la juſtice & le cœur de ſes Sujets.

Mais ce Prince si peu soigneux de recüeillir, étoit libéral à répandre : ses aumônes alloient juqu'à la profusion. Toute la France est remplie de ses Fondations. Il n'avoit point de ces prédilections, ni de ces caprices qui bornent tellement le zéle à certaines personnes, qu'ils vous endurcissent à l'égard des autres. Quelle espece de pauvres a échappé à sa charité ? les lepreux, les aveugles, les orphelins, les malades ordinaires, les filles régulieres, les femmes de mauvaise vie, ont trouvé en lui un pere universel, qui leur a assigné à chacun leur azile, si bien fondé qu'il subsiste encore aujourd'huy. Ceux qu'une pauvreté volontaire a dépoüillez de tout pour suivre Jesus-Christ en Religion, luy paroissoient d'autant plus dignes de ses largesses, que leur necessité étoit un pur effet de leur devotion. Les Ordres de saint François & de saint Dominique, qui lui étoient egalement chers, ont eû également part à ses charitez ; il leur a fondé des Maisons en divers endroits du Royaume. Quoique ses au-

mônes reglées montassent à des sommes excessives, il avoit toûjours des fonds de reserve pour des aumônes extraordinaires: & comme on luy representoit qu'il epuisoit son épargne, il repondit que c'estoit le seul article, en quoi il aimoit la dépense; & que son plus grand plaisir étant de faire l'aumône, il ne pouvoit mieux placer l'argent qu'on destinoit à ses plaisirs.

L'usage de l'autorité qu'on a dans le Monde n'expose pas le salut à de moindre dangers, que l'usage des richesses. Comme on n'entre d'ordinaire dans les charges, que pour avoir un rang considerable parmi les hommes, ou pour maintenir les interests de sa famille, on n'use de son pouvoir que par rapport à soy-même. De là vient que les injures commises envers Dieu sont les moins vengées; & que celles qu'on fait aux hommes se jugent avec si peu de justice & d'équité. Ce n'est pas qu'il soit si ordinaire de voir des gens constituez en dignité donner dans des injustices visibles & grossieres: mais la consideration d'un parent, d'un

ami, d'une femme, d'un homme puissant dans le Monde, dont on craint de s'attirer l'indignation & quelquefois d'un homme de bien dont on se laisse prevenir, donne aux affaires une face toute differente ; il n'en est point de si mauvaise qui n'aie quelque bon endroit ; & c'est par là que celuy qui favorise, se persuade le premier que c'est la pure Iustice qu'il rend.

Saint Loüis élevé sur le Trône se regarda entre Dieu & son Peuple comme un protecteur, également obligé à maintenir la gloire de l'un par la Religion, & le repos de l'autre par la Justice. Dés qu'il eut affermi l'autorité Royale, il ne pensa plus qu'à remplir ces deux devoirs. Les Juifs, les ennemis les plus opiniâtres du nom Chrêtien, se maintenoient en France par leur commerce & par leurs grands biens; Saint Loüis les banni, de ses Etats. Les Albigeois ébranlez sous le regne de son pere, tenoient encore sous la protection de Raimond Comte de Toulouse : saint Loüis emploia si heureusement la for-

ce & la douceur tout ensemble, qu'il acheva de les abattre. Le blasphême tout odieux qu'il est, regnoit également en France parmi les grands & les petits : il extermina ce monstre par des peines tres-sévéres: heureux, disoit ce Prince, d'avoir moy-même la langue & les lévres flétries d'un fer chaud, si je pouvois à ce prix bannir ce vice de mon Royaume. La vertu étoit méprisée, comme elle est presque toûjours, sur tout à la Cour; la pieté sans dignitez & sans charges n'osoit presque paroître: Saint Loüis la tira de l'obscurité, & la remit en honneur; c'estoit un titre pour avoir part à ses bonnes graces, dit l'Historien de sa vie, que celui d'estre homme de bien. Tout ce qu'il y avoit de gens celebres en son temps par une doctrine saine & par une vertu éxemplaire, saint Thomas, saint Bonaventure, Robert Sorbon, & les autres grands hommes de son Siecle avoient accés auprés de lui; il leur faisoit l'honneur de les appeller à sa table, & leur donnoit en toutes rencontres des marques de sa bien-veil-

lance. Tel qui vivoit obscur & inconnu, sans naissance, sans bien, sans faveur, s'est veu deterré tout à coup par le soin que le saint Roy avoit de démesler le merite; & s'est trouvé sans y penser, élevé aux premieres charges dans la robbe, dans l'Eglise, & dans l'épée. Conduite utile à l'Etat, qui ne manquera jamais d'avoir de bons Sujets, tandis qu'on aura soin de recompenser la vertu.

Mais de quel regne parlons-nous, MESSIEURS, & par quel miracle me retrouvay-je au temps de saint Loüis? Quand je vous ay representé un Roy pieux envers Dieu, équitable envers ses Peuples, faisant servir l'autorité Royale à la Religion & à la Justice, également jaloux de la gloire de Dieu, & du repos de ses Sujets, qui traversé pendant une minorité à veu croistre avec les années l'autorité Royale, & semble ne l'avoir portée au point de grandeur où nous la voyons, que pour estre en état de satisfaire son zéle à l'égard de Dieu par le rétablissement de la vraye Religion en France, & son amour à l'é-

gard de ses Peuples par la réformation de la Justice, n'avez-vous pas reconnu le Sang de saint Loüis sur le Trône ? n'est-ce pas son esprit qui regne encore aujourd'huy ? ne vous semble-t-il pas revivre dans la personne de son petit Fils ? & par quelle heureuse revolution voyons-nous ces deux regnes tellement confondus par leur ressemblance, qu'on peut douter si c'est le Fils qui regne, ou le Pere ?

Au reste, Messieurs, le zele de saint Loüis n'étoit pas borné par les limites de son Royaume : il a étendu ses veüës jusqu'aux nations les plus barbares, & aux isles les plus reculées. Le Vieil de la Montagne si odieux dans l'Histoire par ses assassinats, a receû pour recompense de celuy qu'il tenta sur la personne de saint Loüis, des Ouvriers Evangeliques envoyez de sa part, pour luy prêcher une Loy qui apprenoit à les pardonner. Il en envoya jusqu'à l'Empereur des Tartares avec des presens magnifiques, où estoient representez les principaux Mysteres de nostre

Foy. Allez, dit-il un jour à l'Ambassadeur de Tunis, au sortir d'un baptême où il venoit d'assister, allez dire à vostre Maistre; que je donnerois volontiers ma vie pour le voir Chrétien luy & son Peuple.

Il avoit une égale ardeur pour la Justice : non seulement il la rendoit par lui-même ; mais il employa toute son autorité pour bannir l'injustice de son Royaume : il tâcha d'extirper jusqu'à la racine du mal. A quoi n'a-t-il pas pourveû par l'Edit qu'il fit publier au retour de la Terre-Sainte, pour régler les gens de Justice ? la vénalité des charges exposoit les Peuples à l'ignorance & au peu d'integrité des Juges, que l'argent & la faveur élevoient au dessus de leurs testes : il ordonna que les charges ne fussent plus venales. La multitude des Officiers empêchoit que la Justice ne fust renduë par des competences de Jurisdiction, & par les alliances qu'on avoit toûjours avec quelqu'un des Juges : il voulut que dans Paris, la Justice fust renduë par un seul homme, que sa haute réputa-

tion pour l'integrité des mœurs, & pour la capacité luy fit mettre à la teste des affaires. Les Juges achetoient proche des villes où ils étoient en charge, de grands domaines, & se rendoient si puissans par l'union de leurs charges & de leur bien, qu'ils devenoient des tyrans formidables dans le pays : saint Loüis les declara incapables de faire nul acquest dans le lieu de leur Jurisdiction. Ils se laissoient corrompre par présens : on leur fit defense d'en recevoir, sous peine d'être cassez & déposez de leur office. Ceux qui avoient administré les Finances; ou la Justice dans une Province d'une maniere indigne de leur caractere, en étoient quitte pour vendre leurs charges & disparoistre : il ordonna que du jour qu'ils sortiroient de charge, ils demeurassent quarante jours sur les lieux pour rendre compte de leur malversation ; & il tint si bien la main à l'execution de ces Ordonnances, que dans l'espace d'un an le Royaume de France, au rapport de Joinville, changea entierement de face.

Mais ce Prince si soigneux de se préserver des dangers de son état, n'en laissoit pas echapper les avantages sans profit. Car enfin si la grandeur a ses perils, elle a ses secours : si elle impose par son éclat à ceux qui la regardent de loin ; elle detrompe par sa vanité ceux qui la voyent de prés. Ce ne sont pas toûjours les grands qui sont les plus entestez de la grandeur : personne au contraire n'a de plus grands secours pour la mépriser, que ceux qui en sentent par eux-mêmes tout le faux & toute la vanité. Tel a esté saint Loüis sur le Trône : élevé qu'il étoit au dessus du reste des hommes, il ne laissoit pas que d'entendre quelquefois gronder l'orage sur sa teste : tantost c'estoit une conjuration qu'il falloit dissiper avant qu'elle éclatât : tantost une sedition qu'il falloit arrester dans une Province revoltée : tantost la jalousie des Grands mettoit le trouble dans son armée, & l'obligeoit à dissimuler en des pays étrangers, des fautes qui auroient esté capitales en France : tantost il

falloit essuier le sort des armes toûjours douteux, & dont le mauvais succés ne manque jamais d'estre imputé au Prince, quelque sagesse qu'il ait eû dans sa conduite : tantôt il voyoit les plus beaux jours de son regne troublez, & la plus florissante prosperité traversée par des afflictions domestiques, par la mort de la Reine Blanche sa vertueuse mere, de Robert son frere Comte d'Artois, de son fils Comte de Nevers.

Quel fonds de reflexions pour un Prince à qui la foy & la pieté inspiroient déja tant de mepris pour le Monde, & tant d'amour pour le Ciel? Combien de fois plein d'un noble dédain pour la fortune la plus enviée, a-t-il soupiré sur le Trône aprés la retraite? Combien de fois a-t-il souhaité la condition des Solitaires? S'il n'avoit soumis ses lumieres à celle des directeurs de sa conscience, il auroit fait voir le premier au Monde l'exemple d'un Prince Chrétien qui renonce à ses Etats. Mais si ce mépris qu'il avoit conceû pour la grandeur ne fût pas suivi d'un renoncement effectif,

il détacha du moins son cœur de toutes les choses de la terre, & luy fit comprendre que l'homme est né pour quelque chose de plus grand que tous les biens perissables, puisque dans la dignité Royale qui est le terme de l'ambition humaine, il trouvoit si peu de fonds & de solidité.

Je ne sçais, mes chers Auditeurs, duquel des deux je me dois plaindre le plus dans vostre conduite; ou du peu de soin que vous avez de vous preserver des dangers de vôtre état, ou du peu d'attention que vous apportez à profiter des avantages de vôtre état. Eloquens sur les périls d'un siécle aussi corrompu que le nostre, vous en faites des portraits si vifs & si touchans. Qui ne croiroit à vous entendre que vous allez prendre le parti de la retraite; ou du moins que par les soins d'une vigilance Chrétienne, vous allez vous mettre à couvert de ses embusches? Et cependant, Messieurs, qu'en est-il? vous le sçavés: aprés les invectives que vous faites contre les desordres du Siécle, aprés avoir gé-

mi sur la corruption generale qui a inondé toute la terre, quel retour faites-vous sur vous-mêmes? Quelles reflexions sur vos mœurs? Quelles mesures prenez-vous pour vivre en Chrétiens dans vôtre condition? Vous y vivez aussi tranquillement, que si le danger n'estoit que pour les autres : vous vous faites des perils qui devroient vous faire trembler, une raison pour vous rasseûrer contre la crainte des Jugemens de Dieu. Tout le monde, dites-vous, vit de la sorte ; je vis dans mon état comme les autres ; au lieu de vous dire : c'est ce qui doit me faire craindre ; le danger, selon l'Evangile, est de suivre le nombre ; le grand nombre des pecheurs ne justifie point le peché; malheur à qui marche dans leurs voyes.

Vostre état d'ailleurs vous fournit des avantages si capables de vous sanctifier. Quoy! témoins des miseres du Monde qui vous frappent les yeux, vous ne pouvez vous détromper? Vous vous piquez de sçavoir les avantures les plus secrettes des

familles ; les divisions, les haines, les jalousies, & toutes les foiblesses cachées de ceux qui font la meilleure contenance dans le Monde : vous n'y connoissez personne content ; & cependant vous vous flattez que vous serez plus heureux que tous les autres ? A quoy vous sert de connoistre le Monde ? Je pardonnerois à un Solitaire, qui ne l'a pas veu de l'estimer : mais vous, mon cher Auditeur, qui le connoissez tel qu'il est, n'estes-vous par inexcusable d'y avoir l'attachement que vous y avez? & ne devriez-vous pas au contraire vous dire à vous-même, qu'est-ce aprés tout que ce Monde qui m'environne? qu'a-t-il de solide & de durable ? l'Evangile peut-il me fournir quelque chose de plus touchant, & de plus capable de m'en détacher, que ce que j'ay veu ? Puis-je démentir mes yeux & mes oreilles ? Vivrons-nous toûjours d'erreur & de mensonge ? Quand penserons-nous à l'éternité ? Quand serons-nous à Dieu ? Mais vous craignez peut-être de manquer des qualitez necessaires

pour reüssir dans le Monde : autre erreur dont l'exemple de saint Loüis vous doit detromper: c'est la seconde Partie de son Eloge.

SECONDE PARTIE.

C'EST une calomnie que Julien l'Apostat a faite à la Religion Chrétienne, lorsqu'il a dit que les maximes qu'elle enseigne, sont incompatibles avec les qualitez qui font les grands hommes ; que les sentimens humbles & modestes qu'elle inspire, énervent le courage & la grandeur d'ame dont on a besoin pour soutenir son rang dans le Monde ; que les devoirs de la vie Chrétienne & les exercices de pieté, ostent l'application aux affaires ; que la simplicité de l'Evangile rend inhabile à la politique ; & que l'esprit de douceur qui accompagne la devotion éteint la valeur guerriere qui fait les Heros. Rien n'est encore aujourd'huy plus ordinaire que de voir des gens qui craignent d'embrasser le parti de la pieté, parce qu'ils ne croyent pas pouvoir allier avec les devoirs du Chrétien les qualitez ne-

cessaires pour réussir dans le Monde: erreur dont l'exemple de saint Loüis les doit detromper. Car en premier lieu, il a joint aux devoirs du Chrétien une application infatigable aux affaires; à l'humilité du Christianisme, toute la grandeur d'ame qu'il falloit pour maintenir l'autorité Royale; à la simplicité de l'Evangile, toute la penetration & toute l'habileté que la politique demande; à la douceur & à la clemence qu'on apprend dans l'école de Jesus-Christ toute la valeur d'un Prince, qui sçait humilier les ennemis de l'Etat & de la Religion. Examinons ces vertus d'un Saint qui s'est sanctifié selon son état.

Oüi, MESSIEURS; c'est une erreur, de se persuader que la vraye devotion empêche l'application aux affaires. Quand elle est bien entenduë, sa principale étude consiste à remplir les devoirs de son état. Quelques douceurs que trouvent les Ames saintes dans le commerce qu'elles ont avec Dieu, il ne veut pas qu'elles s'abandonnent à ces plaisirs innocens: il veut quelquefois qu'on le quitte

luy-même, pour le trouver; & qu'on renonce au repos de la contemplation, pour le servir dans le tumulte de l'action. C'est le Seigneur luy-même qui ordonne à Moïse de descendre de la montagne, où seul à seul avec Dieu, & attentif à ses ordres, il écoutoit respectueusement sa parole. *Vade, descende, peccavit populus tuus*: il ne s'agit pas icy de me prier: il s'agit de me servir si vous m'aimez, faites en sorte que l'on m'aime; allez redresser mes Autels, renverser les Idoles, contenir vôtre Peuple dans le devoir, & rendre la justice à ceux qui l'attendent de vous: que le pauvre persecuté, ne consume pas par vos délais & par vos retardemens continuels le bien qu'il vient défendre devant vous: que luy importe de se voir opprimé par vostre negligence, ou par la violence de ses ennemis; & quel est le plus coupable de celuy qui commet l'injustice, ou de celuy qui établi par mes ordres pour la réprimer, la voit, la tolere, l'autorise, & luy preste de nouvelles forces & de nouvelles armes?

Exod. c.32.

C'est dans cette veûë que saint Loüis élevé dans la connoissance des affaires par les soins de la Reine Blanche, qui avoit attaché auprés de sa personne les hommes les plus habiles & les plus integres du Royaume, s'appliquoit sans relasche à rendre la justice par luy-même à Paris, à Vincennes, à Melun, en pleine campagne. Chaque lieu où on lui demandoit justice, devenoit pour luy un Tribunal, où il prononçoit. S'il ne le faisoit pas toûjours avec la précipitation qu'inspire la negligence, à ceux qui pensent plus à se débarasser de vous, & à se délivrer de vos importunitez, qu'à terminer vos affaires par une voye d'autant plus seûre, qu'elle est quelquefois plus lente & plus circonspecte; ce qu'il prenoit de temps pour répondre, n'estoit pas tant pour son repos, que pour s'aquitter des devoirs de sa conscience, & pour mettre à couvert l'interest de ses Sujets. L'Historien de sa Vie nous asseûre qu'il avoit un don particulier de s'informer sous main des affaires les plus secrettes, d'en suivre le cours, &

& de remonter jusqu'à la source, sans que rien pust échapper à sa diligence & à sa penetration. Le détail où il entre dans les ordonnances qu'il a faites pour régler les gens de Justice, marque qu'il avoit une connoissance exacte du Palais. Les memoires qu'il dressa pour réduire les Juifs & les Albigeois, les voyes qu'il imagina, les vûës qu'il avoit pour les obliger à rentrer dans le sein de l'Eglise, les pensions qu'il assignoit à chacun, conformement à leur état & à leur âge, marquent une grande étenduë de soins & de lumieres en faveur de la Religion : & les ordres qu'il donna pour l'expedition de la Terre-Sainte, les Magasins qu'il fit faire sur la route, les provisions immenses que Joinville dit avoir esté trouvées dans l'Isle de Chypre par sa prevoyance, les espions qu'il entretenoit parmi les ennemis, la connoissance de leur marche & de leurs desseins qu'il avoit toûjours, devant qu'ils fussent en état de rien executer, le soin qu'il eut d'engager la pluspart des Sultans de la Palestine dans ses

interêts, d'y faire entrer juſqu'à l'Empereur des Tartares, ſes ordres pour aſſiéger, conſerver, fortifier les Places que les Chrêtiens avoient conquiſes, marquent un Prince également entendu aux affaires de la guerre, & appliqué à remplir tous ſes devoirs.

Il eſt encore moins vrai que l'humilité Chrétienne inſpire des ſentimens bas, & qu'elle affoibliſſe la grandeur d'ame neceſſaire pour ſoûtenir ſon rang dans le Monde. L'humilité des Grands doit eſtre autre que celle de leurs Sujets. Elle exige bien qu'ils ayent des ſentimens modeſtes d'eux-mêmes, & qu'ils ſoient ſoumis à Dieu; mais elle n'affoiblit en rien l'autorité qu'ils doivent avoir ſur leurs peuples; au contraire elle l'affermit. Non, Messieurs, ne vous faites point un ſcrupule de maintenir vos rangs dans le Monde: Dieu n'en eſt point jaloux, pourveu qu'il ait le ſien, & que vous ne luy diſputiez point la ſoumiſſion qui luy eſt deûë. L'Evangile ne va pas à renverſer, mais à maintenir l'ordre & la ſubor-

dination, que la Providence a établie par la diversité des états ; & bien loin que ce fust un point digne d'éloge, selon l'Evangile, à un Prince, de laisser avilir entre ses mains l'autorité Royale, ce seroit un défaut blasmable, qui exposeroit ses sujets à autant de Maistres & de Tyrans, que l'ambition porteroit de Grands dans un Royaume à abuser de la foiblesse du Gouvernement.

Le saint Roi n'avoit garde de donner dans cet écüeil. Le zele qu'il avoit pour le repos & pour la felicité des François, suppléa à ce que l'ambition inspire aux autres de fermeté. Elevé qu'il estoit au dessus des grandeurs humaines, il comptoit pour peu de regner ; mais supposé qu'il regnast, il avoit bien compris que pour le bien de ses Sujets, il ne falloit qu'un Maistre. C'est pourquoi il s'appliqua dés son avenement à la Couronne, à réduire tous les Grands de son Royaume, que sa jeunesse avoit liguez contre lui. Grands du Monde, vous l'avez vû aux pieds des pauvres, reverer la présence de Iesus-Christ

en leurs personnes ; les honorer, les servir : vous l'avez vû prosterné aux pieds des Autels s'humilier, s'aneantir devant la Majesté du Dieu d'Israël. Mais avec quelle dignité l'avez-vous senti au dessus de vos testes, soûtenir tout le poids de l'autorité Royale? Quelqu'un s'est-il soustrait impunément à son obéïssance? Le Comte de Boulogne son oncle paternel (quel titre pour saint Loüis, qui respectoit son Sang) son oncle, dis-je, se souleva contre lui, & entraisna dans son parti la Noblesse la plus considerable du Royaume : mais avec quel succés? Il vit toute sa Ligue déconcerté, ses projets renversez par le caractere de la dignité Royale, que Paris respecta dans la personne de saint Loüis ; & le rebelle fut trop heureux d'éprouver la clemence de celui dont il attaquoit le pouvoir. Le Comte de Champagne rentré dans son devoir, retombe dans la rebellion : qu'y gagne-t-il ? à peine saint Loüis se prépare à marcher contre luy, qu'il se voit forcé de se rendre : trois Villes demantelées deviennent un éternel

monument de sa réduction. Le Duc de Bretagne trois fois révolté, est contraint trois fois de se soûmettre. Le Comte de Toulouse est réduit à faire dans Paris une satisfaction honteuse à sa memoire. La Comtesse de la Marche, fiere de se voir mere d'une Reine, & Reine elle-même, appuyée de l'Anglois, est contrainte de rendre hommage non seulement à la personne, mais au Sang de saint Loüis dans la personne de son frere. Rome même, dont il respectoit les Oracles en matiere de Religion, le trouva ferme & inflexible toutes les fois qu'elle osa tenter quelque chose qui blessast le moins du monde les droits sacrez de sa Couronne, & l'autorité Royale, qu'il avoit portée à un si haut point, que Joinville nous assûre qu'avant lui aucun Prince n'avoit esté si craint, si aimé, ni si respecté dans le Royaume : ouvrage de la Religion, qui ne manque jamais de rendre les Princes venerables à leurs Peuples, en les rendant justes, équitables, pieux envers Dieu, zelez pour leurs Sujets, maistres d'eux-mêmes, mode-

rez dans leurs desirs, sages dans leur conduite.

En quoy veut-on donc que la sainteté affoiblisse dans un Prince les qualitez Royales ? Veut-on que la droiture & la simplicité que l'Evangile exige de nous, soit incompatible avec l'habileté & la penetration necessaire au maniment des affaires d'Etat? Mais en quel lieu l'Evangile ordonne-t-il aux Fideles de se laisser tromper? où nous oblige-t-il de nous livrer avec une aveugle crédulité à la sincerité apparente, dont les politiques les plus raffinez couvrent leur marche? Non, non, Messieurs ; l'Evangile nous apprend que l'homme en
Rom.c.3 general est menteur, *Omni homo mendax* ; & sur cela nous permet d'user de toutes nos lumieres, pour aller au devant des artifices qu'on nous prepare. Et c'est en ce sens, qu'il faut entendre ces paroles de Jesus-Christ : *Estote prudentes sicut serpentes, & simplices sicut colomba* : ayez
Matth. c. 10. la prudence du serpent, lorsqu'il s'agit de vous défendre ; c'est-à-dire, pour voir venir les gens à leurs fins,

& pour éviter les pieges qu'on vous tend, soyez éclairez, subtils, penetrans, tant qu'il vous plaira ; couvrez-vous, comme le serpent, de cent replis, pour conserver la teste ; soyez impenetrables à toutes les atteintes qu'on vous portera : mais lorsqu'il s'agit d'attaquer, oubliez tout ce que vous sçavez ; soyez équitables, fideles à vostre parole ; ayez un procedé net & sincere. Or cette conduite, loin de vous rendre inhabiles aux affaires, détruit la maxime la plus pernicieuse de la politique mondaine, qui exempte les Grands de s'assujettir à garder leur parole : maxime détestable & préjudiciable aux interests des Princes mêmes ; car si une fois elle avoit cours dans le Monde, où est l'homme qui n'aima mieux se voir réduit aux dernieres extrêmitez, & tout risquer, que de traiter avec eux?

Saint Loüis estoit religieux observateur de ses Traittez; & il falloit des contraventions évidentes pour les lui faire rompre. Fidele à sa parole Royale, il la garda méme avec les Sarra-

sins, qui ne la luy gardoient pas. Au sortir de sa prison, où il receut un si mauvais traitement, & où l'on exigea de luy une rançon tres-injuste, comme il eut appris que dans le payement ses Officiers avoient trompé les Sarrasins d'une somme assez considerable; quoiqu'il fust dans un besoin extrême, il n'eut point de repos qu'il n'eust trouvé l'argent necessaire pour remplir ses conventions. Il avoit pour maxime, que rien n'estoit plus capable de donner aux infideles une haute idée de nostre Religion que cette droiture & cette fidelité, qui charme les nations les plus barbares. Aussi estoit-il dans une si haute reputation parmi les Sarrasins, qu'ils le surnommerent le Veritable.

Ce n'est pas qu'il fust moins habile à ne se pas laisser tromper, qu'il estoit sincere pour ne pas tromper les autres. Jamais Prince ne connu mieux le caractere des gens avec lesquels il falloit traitter. Il avoit travaillé à reconcilier l'Empereur Federic avec le Pape; un procedé si genereux sembloit devoir lui gagner le cœur de ce

Prince : mais ce politique également jaloux & ingrat , oublia bien-toſt ce ſervice. Il voulut peu de temps aprés ſurprendre ſaint Louis dans une entrevûë. Le ſaint Roy qui devoit , ce ſemble , preſumer qu'un ſi bon office lui avoit acquis la bien-veillance de ſon rival,ne compta point ſur la bonne foy d'un Prince , qu'il connoiſſoit d'ailleurs : il ne voulut pas auſſi laiſſer entre-voir ſa juſte défiance, en refuſant une conférence avec Federic: mais il ſe rendit au lieu deſtiné à leur entre-veûë ; & il y arriva ſi bien eſcorté , qu'il fit ſentir à ſon adverſaire qu'il n'étoit pas moins prudent pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre,qu'il avoit été ſincére & généreux à le ſervir.

Quelle horreur n'eut-il pas pour ce laſche artifice de la politique mondaine, qui eſt de brouiller les Princes ſes voiſins,afin de les affoiblir ? Cette maxime abominable feroit paſſer un particulier , qui ſemeroit là diſcorde dans les familles , pour un broüillon & pour un perturbateur du repos public,digne de la haine & de l'execration de tout le Monde : c'eſt-là ce-

pendant le chef-d'œuvre de la politique, qui se fait un art & une science d'allumer le feu de la division entre les Etats. Ecoutez, Siecle prophane, & apprenez aujourd'huy de l'exemple de saint Loüis, qu'il n'appartient qu'à l'Evangile de Jesus-Christ de former un sage accompli, & un grand homme d'Etat. Nostre saint Monarque faisoit gloire de maintenir la paix & l'union entre les Princes ses voisins; & dés qu'ils estoient en mauvaise intelligence, il n'épargnoit ni peines, ni soins, ni argent méme pour les remettre bien ensemble.

L'Empereur & le Pape estoient deux ennemis irreconciliables : quelles mesures ne prit-il pas pour adoucir leurs esprits ? Quels menagemens n'observa-t-il pas, afin de tenir toûjours la balance égale entre ces deux Puissances irritées, & d'estre par-là toûjours en état de plaire aux deux partis ? S'il accorde en France un asile au Pape, qui ne croiroit que saint Loüis se déclare contre Federic? Mais en méme temps par une generosité sans exemple, il refuse l'investiture de

l'Empire pour lui & pour son frere le Comte d'Artois. Federic peut-il se defendre d'admirer un procedé si genereux ; & la politique la plus subtile peut-elle imaginer un expedient plus propre à obliger les deux partis, sans offenser ni l'un ni l'autre?

Edmond fils d'Eoüard Roy d'Angleterre, & Charles Comte d'Anjou frere de saint Loüis , aspiroient tous deux au Royaume de Sicile : il falloit pour cela des troupes & de l'argent. Dans cette conjoncture l'Angleterre se voit broüillée ; les Grands forment un parti contre leur Roy ; Edmond se trouve déchû de ses esperances: voilà une occasion favorable pour saint Loüis, de profiter de la division en faveur du Comte son frere : y pense-t-il , MESSIEURS ? rien moins. Sa premiere pensée fut de rétablir la paix en Angleterre entre le Prince & ses Sujets : c'est à quoy il aplique ses premiers soins. En vain les gens de son Conseil , ravis de ces troubles, l'exhortent à en profiter : il répond que cette maxime ne s'accorde pas avec celle de Jesus-Christ son maistre,

qui nous enseigne, qu'heureux sont les pacifiques. Sans doute vous le condamnez; écoutez la suite, & respectez une conduite si glorieuse à la France. Il a veu venir au pied de son Trosne le Roy d'Angleterre, & le chef des Seigneurs révoltez, qui le firent l'Arbitre de leur differens: il se vit reconnu pour Juge, non plus par ses Sujets, mais par des Testes couronnées: ce n'est pas la terreur de son nom & de ses armes victorieuses, qui force les Princes de se soûmettre à ses Jugemens; c'est sa vertu seule qui les y oblige; & cela non pas une fois, mais en toute rencontre. J'ay veu, dit Joinville, venir à Paris, à Rheims, à Melun, les Comtes de Châlons, de Bourgogne, de Bar, de Luxembourg, le Roy de Navarre & les autres Princes, qui persuadez de la droiture du saint Roy, & touchez de la bonté qu'il avoit de les mettre bien ensemble, le prioient de juger leurs differens, & quittoient leurs Etats, attirez par sa reputation, comme la Reine de Saba le fut par celle de Salomon; s'esti-

mant trop heureux d'écouter les oracles du plus sage & du plus équitable des Rois. La politique en auroit fait un méchant Prince, qui eût broüillé les Etats, & qui eût tourné contre la France tous ses voisins: l'Evangile en a fait un Prince pacifique, un Médiateur universel, & un oracle reveré dans toute l'Europe.

L'esprit de douceur & de clemence que l'Evangile inspire aux fideles, n'a rien diminué de la valeur de saint Loüis. Jamais Prince n'eut une ame plus pacifique, ni plus guerriere tout ensemble. Il pardonnoit sans peine les injures qui n'attaquoient que sa personne: mais envers les ennemis de l'Etat ou de la Religion, il oublioit la douceur qui luy étoit naturelle, & n'écoutoit plus que son courage. On a veu ce Prince dans un même jour à la teste de ses Troupes, & au dessus de tous les autres, par l'avantage que luy donnoit sa taille & son air majestueux, soutenir sur un point, & défaire à la journée de Taillebourg toute l'armée des Anglois composée de plus de cent hom-

mes contre un des siens : on a veu, dis-je, en même jour ce Prince victorieux oublier l'attentat d'une Reine imperieuse, & lui donner presque malgré elle sa grace, que sa fierté l'empêchoit de demander.

Mais sa passion dominante étoit de faire la guerre aux ennemis de la Religion. Il n'aimoit pas à repandre le sang des Chrétiens ; mais il ne pouvoit souffrir que vivant en paix dans un Royaume florissant, les lieux consacrez par la Mort & par la Passion du Sauveur du monde, demeurassent entre les mains des Infideles. Je ne sçais, MESSIEURS, de quel œil un Siecle aussi profane que le nostre, regardera une si sainte entreprise : mais il seroit étrange, que dans le sein de la Chrétienté il fust moins glorieux à un Prince Chrétien de s'estre déclaré contre les ennemis de Jesus-Christ, qu'il est glorieux dans le Mahometisme aux Princes Ottomans, d'humilier le nom Chrétien.

C'est à vous, MESSIEURS,

à voir si vous avez moins de zéle pour vostre Religion, que les Mahométans n'en ont pour la leur. Il me suffit de dire, que si saint Loüis avoit fait une pareille entreprise pour une conqueste prophane, on le regarderoit comme un autre Alexandre. Mais comme ce n'estoit qu'une guerre de Religion ; on comptera peut-étre pour rien la Capitale de l'Egypte forcée par une Armée qu'il fit descendre à la veuë de l'ennemi rangé en bataille sur le rivage, contre lequel il se précipita luy-même dans l'eau, emporté par une sainte impatience, l'épée à la main & le bouclier sur le bras, essuyent une grêle de traits, de javelots, de piques, qu'on lançoit sur lui de toutes parts. On estimera peu trois batailles données dans la Palestine, où il fit des prodiges de valeur, perçant un gros de Turcs à Massoure ; s'enfonçant dans la mélée ; & dégageant le Comte d'Anjou son frere, qu'on avoit fait prisonnier : se défaisant lui-même de dix Turcs dans une autre occasion ; où il se trouva seul à se défendre.

Il est vray qu'il sentoit redoubler sa valeur, quand il avoit en teste les Infideles. Il n'étoit pas du nombre de ces Princes Chrétiens, qui font quelquefois la guerre à Mahomet sans estre bien avec Jesus-Christ, & qui par une valeur témeraire s'exposent à passer de la chaleur de la mêlée au Tribunal du Dieu vivant: pensée qui seroit capable de rallentir la valeur des plus braves, s'ils faisoient reflexion qu'ils sont mal avec Dieu. Comme saint Loüis avoit toûjours de son costé le Dieu des armées, qu'il portoit son ame entre ses mains, que sa principale étude étoit de se conserver en grace avec Dieu, il se jettoit à l'exemple du saint Roy David, au milieu des perils sans craindre, & pouvoir dire aussi bien que luy: *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* En effet, que peut craindre un Saint qui regarde la mort soufferte pour Jesus-Christ, comme une recompense, & qui auroit preferé la Couronne du Martyre, à celle du plus puissant Royaume de la terre?

Ps. 26.

Mais en quoy son courage a surpas-

sé celui de tous les Heros profanes, c'est dans la constance que la Religion luy a inspirée au milieu de la mauvaise fortune. Rien n'est plus ordinaire que de voir de grands hommes dans le succez, enflez de leurs prosperitez, suivre le cours rapide de la gloire qui les entraîne, & qui les soutient : mais dés que le sort des armes change pour eux, rien n'est plus foible dans l'adversité. L'Histoire nous fournit de ces hommes abattus sous leurs disgraces, qui ont recours au poison, au poignard, à la mort : & c'est ici, MESSIEURS, que saint Louis est infiniment au dessus d'eux. Oubliez tout ce que j'en ai dit, & connoissez dans ce dernier trait la grandeur de son ame toute entiere. Il part de son Royaume avec la foy d'Abraham ; il conduit son Armée avec la sagesse de Moïse ; & il meurt avec la patience de Iob.

Providence de mon Dieu, où êtes-vous ? Un Prince armé en vôtre Nom, Seigneur, traînant aprés soy les plus braves de l'Europe, allume par tout le feu d'une guerre sainte,

bruſlant du deſir de vous faire connoiſtre,il quitte le plus floriſſant Royaume du Monde pour une ſi ſainte expedition, & il y perd la liberté ! Il redouble ſon zele, & malgré ſa mauvaiſe ſanté, contre l'aveu des principaux de ſa Cour, il entreprend un ſecond voyage à la Terre-Sainte, il y perd la vie ! plus il s'obſtine à vous ſervir, plus vous vous attachez à le maltraiter:vous favoriſez les armes des infideles, qui ne ſont ſes ennemis, que parce qu'ils ſont les vôtres. Et par où mettez-vous voſtre ſaint nom à couvert du blaſphême, parmi des nations accoutumées à ne juger des choſes que par l'évenement? Mais où m'emporte mon zéle? non, mon Dieu, je n'ay point à me plaindre de vous. C'eſt ici que je connois que vous aimez ſaint Loüis:il eſt beau pour vous de ſacrifier à la ſanctification de ſon ame toute la gloire qu'il alloit vous procurer:je réconnois à ce trait vôtre conduite à l'égard des predeſtinez;plus jaloux de leur ſalut que de voſtre honneur,vous abandonnez ſouvent vos intereſts en faveur de vos

amis. On s'oublie, ou du moins on languit dans la prosperité : vous le sçavez, mon Dieu, & vous connoissez la foiblesse du cœur humain: achevez de faire de mon Saint un prodige de constance & de fermeté.

En effet, MESSIEURS, aprés être tombé entre les mains des Infideles, quelle fust à vôtre avis sa premiere pensée, quand il se vit dans le Palais du Sultan? Un coup de foudre si terrible ne l'étonna pas: il demande son livre de prières, pour adorer, selon sa coutume, le Dieu qui venoit de le livrer à ses ennemis. On le menace de tous les supplices, s'il ne fait un serment execrable, suggeré par des renegats : il s'expose aux traitemens les plus barbares, plustost que de manquer à un Dieu qui semble luy avoir manqué. Il paroît si grand dans les fers, qu'on delibere de le choisir pour Soudan d'Egypte. Il accorde tout ce qu'on luy demande pour la rançon des Seigneurs de son Royaume, & ne veut rien donner pour la sienne; ne jugeant pas sa liberté assez précieuse pour être achetée, ou s'esti-

mant plus heureux d'estre captif de Jesus-Christ, que de se voir sur le premier Trône du Monde : sentiment digne d'un Prince Chrêtien , & que S. Loüis avoit si profondément gravé dans le cœur, qu'étant de retour en France, il fit battre une médaille avec ces paroles, *Vinctus pro Christo*.

Ce n'est pas tout, MESSIEURS ; frappé d'une maladie populaire à sa seconde Croisade, il eût le deplaisir de voir peril son armée de misere. Il leva les mains au Ciel en adorant les jugemens de Dieu, sans qu'il luy échapast un mot de plainte ou de murmure. Quelques corrompuës que fussent les mœurs de la plûpart des gens de son Armée, il n'alla point chercher dans leurs desordres, la cause de ses infortunes. Il n'y avoit peut-être que lui de Saint parmi les Croisez, & c'est à ses pechez seuls qu'il imputa tous ses désastres, Il ne se crut pas assez puni de mourir abandonné aux fléaux les plus rigoureux de la Justice Divine : tout moribond & tout agonisant qu'il étoit, il voulut être mis sur la cendre pour y mourir

dans l'exercice actuel de la Pénitence Chrétienne. Il ne se plaignit point de la prosperité de ses ennemis, delaissé en apparence du Dieu qui luy avoit mis les armes à la main; au lit de la mort, où un autre que luy auroit eû peine à ne pas faire du moins quelque plainte respectueuse d'un traitement si rude; loin d'y penser, il fait venir son fils, & suivant les mouvemens de son cœur, il luy ordonne en expirant, d'aimer Dieu, de servir ce seul Maistre digne d'estre servi, de perdre plustost la Couronne & la vie, que de perdre la grace du Seigneur: il oublie l'état où il est, & répand son ame en des sentimens les plus nobles & les plus tendres sur l'amour de Dieu: rien ne peut aigrir le cœur du saint Roy, ni l'empêcher de respecter la main du Pere qui le chastie.

Il ne trouva dans sa disgrace qu'un sujet de douleur, dont il eût de la peine à se consoler, c'est de voir qu'il ne pût être malheureux, sans que Dieu y perdist quelque chose de sa gloire. Si en perissant avec son armée, il avoit pû faire adorer le vray

Dieu, reverer Jesus-Christ son Fils & triompher la Croix, il mouroit content: mais sortir du Monde sans voir le culte du Roi des Rois établi chez toutes les Nations; mourir dans une terre où Iesus-Christ n'est pas invoqué; voir les Saints lieux en proye à l'avarice & à l'impieté des ennemis du nom Chrétien; & ne pouvoir faire regner par tout celui qui l'avoit fait un si grand Roy: voilà le seul regret d'un Prince religieux, qui ne peut estre dignement loüée ni recompensé, que par un Dieu.

Je finis, mes chers Auditeurs, en vous demandant, si vous étes persuadez que vostre Religion ôte la noblesse & la grandeur d'ame; ou plustost, si vous n'étes pas convaincus qu'on ne peut être vraiment grand sans être solidement Chrêtien. Non, non, Messieurs, ne craignez point de vous déclarer pour le parti de la vertu: elle ne vous ostera d'elle-même, ni le courage & la force, pour maintenir vostre rang dans le Monde, ni l'habileté & la conduite pour les affaires, ni la valeur même pour les Armes.

Rien n'eſt au contraire plus capable de perfectionner dans vous toutes ces grandes qualitez. Mais ce qui pourroit les affoiblir, ce ſeroit de manquer de pieté. Ce qui empêche l'application aux affaires, c'eſt un libertinage d'eſprit, qui ne peut s'aſſujettir & ſe captiver ; c'eſt une paſſion qui vous gourmande,& qui demande un homme tout entier, & non pas la pratique des devoirs de Religion. Ce qui rend mépriſable dans des dignitez honorables, c'eſt une fierté mal entenduë, & non pas une humilité Chrétienne.Ce qui rend ſuſpect dans le commerce de la vie, & mal propre à negocier,c'eſt la mauvaiſe foy,c'eſt le manque de probité, & non pas la droiture de l'Evangile. Ce qui empêche la veritable valeur, c'eſt la débauche, c'eſt l'amour du Siecle, c'eſt l'impetuoſité de la colere, & non pas la douceur & la modération du Chriſtianiſme. Soyez Chrétiens, & vivez ſelon l'Evangile;vous vous ſanctifierez dans voſtre état, & ſelon voſtre état. C'eſt le moyen d'arriver à la gloire, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON
SUR
UNE CEREMONIE
DE PIETE'
EN L'HONNEUR
DE LA
SAINTE VIERGE.

Offeretis Sacrificium novum Domino.... & vocabitis hunc diem celeberrimum, atque sanctissimum.

Vous offrirez un nouveau Sacrifice au Seigneur ; & vous appellerez ce jour tres célébre , & tres-saint. Au Chap. 23. du Lévitique.

ENTRE les Sacrifices qu'on offroit au Seigneur le jour du Sabbat & des autres Festes de l'ancienne Loy

Loi, il y en avoit un destiné en particulier, pour consacrer à Dieu les prémices des biens de la Terre. Tel est, MESSIEURS, * le Sacrifice que nous offrons à Dieu, pour vous mettre sous la protection de Marie. Vous vous étonnez peut-être de ce qu'aprés tant de Fêtes solemnelles, que l'Eglise a célébrées pendant tout le cours de l'année, nous en établissons une particuliere en l'honneur de la sainte Vierge, que nous vous faisons celebrer avec toute la solemnité que nous pouvons : c'est de quoi je suis chargé de vous instruire aujourd'hui, pour vous faire entrer dans l'esprit d'une Feste si sainte & si importante.

* Les Pensionnaires du College de Loüis le Grand, qui le jour de la Visitation fōt leurs dévotiōs solemnellement pour se mettre sous la protection de la sainte Vierge.

Le Sacrifice que nous allons offrir pour vous, peut être nommé un Sacrifice nouveau, par les trois fins que nous nous proposons. Car en premier lieu, c'est un Sacrifice d'action de graces, pour rendre gloire à Marie de tout le bien qui s'est pratiqué dans cette Maison pendant le cours de l'année : & voilà la premiere veüe que nous avons, de re-

connoître l'assistance de la Mere de Dieu qui nous a procuré les secours du Ciel. En second lieu, c'est un Sacrifice d'expiation, par lequel nous engageons Marie à se joindre à nous, pour appaiser Dieu sur les fautes qui se sont commises parmi vous : nous la regardons en cela comme Médiatrice entre Dieu & les hommes. En troisiéme lieu, c'est un Sacrifice d'impétration, pour obtenir du Ciel, par l'entremise de Marie, les graces dont nous avons besoin pour l'année suivante : en quoi nous la reconnoissons pour Protectrice de cette Maison. Il faut donc, MESSIEURS, pour entrer dans l'esprit d'une solemnité si sainte, que vous assistiez à ce Sacrifice d'action de graces avec un cœur touché de reconnoissance envers Marie, à ce Sacrifice d'expiation avec un cœur contrit & humilié, à ce Sacrifice d'impétration avec un esprit fervent & prompt à seconder les intentions de la Vierge & les nostres; voila les trois pensées qui vont faire tout le sujet de cet entretien. Appliquez-vous-y, MESSIEURS ; & ne

perdez rien d'une Instruction si importante pour l'édification de vos Ames. *Ave.*

I. Partie.

Les saints Peres ont remarqué que la plusſpart des Festes de l'ancien Testament ont esté instituées en reconnoissance de quelque bienfait signalé, dont Dieu avoit gratifié son peuple. Entre ces Festes, il en est une que Moïse ordonna de célébrer sur la fin de chaque année, aprés la recolte des biens de la terre, pour rendre graces au Seigneur : *Solemnitatem quoque in exitu anni, quando congregaveris omnes fruges tuas de agro* : & là il est prescrit par la Loy, de ne paroistre pas alors en presence de Dieu les mains vuides ; *non apparebis in conspectu meo vacuus.* *Exod. c. 23.* *Ibid.*

Voilà, Messieurs, le simbole de la reconnoissance que vous devez avoir en celébrant la Feste pour laquelle nous vous avons assemblez. Nous touchons de prés la fin d'une année, où nous avons esté témoins des graces, que Marie a répanduës sur vous: nous vous engageons, com-

me l'an passé, à vous mettre sous sa protection : nous en avons ressenti les effets salutaires ; n'est-il pas juste d'exiger de vous quelques marques de vôtre gratitude envers elle ? Nous ne voulons pas nous exposer à ce reproche de l'Evangile, que presque personne ne pense à rendre graces à son bienfacteur : ***Non est inventus qui rediret, & daret gloriam Deo.*** Nous voulons au contraire qu'il n'y en ait pas un qui ne donne à Marie des marques publiques de sa reconnoissance: & nous ne craignons point pour cela de vous remettre devant les yeux tout le bien que vous avez pratiqué.

Luc. cap.17.

Oüi, Messieurs, nous pouvons le dire à la gloire de Marie & à la vôtre, à l'édification du public, à nôtre consolation particuliere, il y a de la pieté & de la crainte de Dieu dans cette maison. Si nous sommes obligez de vous reprendre de vos fautes ; nous ne sommes pas obligez de dissimuler les vertus que nous voïons: autrement, dit saint Bernard, nous serions des prévaricateurs & des censeurs mal intentionnez: ***Alioquin Cor-***

rosores esse convincimur, quia mordere quam emendare maluimus, si bonis obmutescimus.

Où voit-on une jeunesse si nombreuse & si florissante, vivre avec plus d'ordre & de regularité? tant d'enfans distinguez par leur naissance, avec si peu de faste, avec tant de douceur, de modestie, de docilité? tant d'exercices pour les Lettres en tout genre d'érudition, avec une pratique si exacte de tous les devoirs du Chrétien? A quel bien ne vous trouve-t-on pas dociles, dés qu'on vous le propose? Faut-il approcher des Sacremens? combien en est-il parmi vous, qui sans être pressez, sollicitez, ont d'eux-mêmes sur cela des soins qu'on loüeroit dans les personnes de l'âge le plus meûr & le plus avancé? Faut-il écouter la parole de Dieu, vacquer à la priere, au service Divin, à la lecture d'un bon livre? est-il aucun de ces devoirs que vous ayez omis pendant tout le cours de l'année? on en a vû descendre avec plaisir aux exercices les plus bas de l'humilité Chrétienne, laver les pieds des pauvres à l'exemple

de Jesus-Christ, les servir avec respect, les soulager avec charité par des aumônes, & se dérober pour cela sans peine une partie de ce qui estoit destiné à leurs divertissemens. On en a vû devant le Sacrement adorable de nos Autels se relever l'un l'autre, pour lui donner des marques continuelles de veneration, & signaler à l'envi leur zéle dans ces rencontres. D'autres ont passé les semaines entieres avec Dieu dans la solitude, & ont fait voir que vôtre âge est capable des exercices les plus serieux & les plus saints de la Religion. Et ce qu'il y a de plus admirable parmi des enfans de famille, il n'est point d'année qui ne fournisse ici quelque exẽple de generosité Chrétienne. Il s'en trouve qui étant nés avec toutes les qualités d'esprit & de corps pour plaire au monde, sans être arrêtez par la tendresse de leurs proches, renoncent à toutes les prétentions de la terre, se consacrent à Dieu, & renouvellent dãs ce Siecle, tout corrompu qu'il est, ces merveilleux effets de la grace, que les premiers siecles ont tant admirés.

Telle est, MESSIEURS, l'admirable disposition de la Providence, de susciter parmi vous de jeunes hommes d'une vie irreprochable, qui sont à l'épreuve de la critique la plus maligne ; des Ames choisies de Dieu pour soutenir le parti de la pieté, qui lui font honneur par l'innocence de leurs mœurs; & dont l'exemple vous sera produit au jugement dernier, pour confondre les méchans, qui n'en veulent pas convenir, & les foibles qui ne veulent pas le suivre.

Là vous serez convaincus que ce n'estoit point l'hypocrisie qui couvroit le vice sous les apparences de la vertu, mais une pieté sincere qui les faisoit agir; lorsque vous verrez qu'ils pratiquoient encore plus de bien dans le particulier, qu'ils n'en faisoient paroistre en public; que sous des manieres honnêtes, & sous une gayeté d'humeur apparente, ils cachoient une veritable crainte de Dieu, une extrême horreur du peché. Vous les connoissez, mon Dieu; c'est assez pour eux ; & s'il nous estoit permis de reveler ici leurs sentimens, dont nous

sommes quelquefois les dépositaires, on seroit édifié de voir une pieté si solide dans une si grande jeunesse.

Ce n'est point une vertu contrainte & forcée, que l'œil des hommes soûtient ; mais courageuse qui fait par tout son devoir. Il en est qui vont au bien, non seulement quand ils sont en état de s'en faire honneur, mais lors même qu'ils sont exposez à la raillerie & à la censure : & qui ont la force de se déclarer hautement pour la dévotion devant des gens dont ils n'attendent que du mépris.

Ce n'est point une pieté legere & inconstante, qui fait le bien dans un moment de ferveur passagere, dont la jeunesse est capable;mais une vertu ferme & constante, qui ne se dément point dans les occasiós les plus délicates, & qui se soûtient les années entieres avec autant de courage, que des justes d'une vertu consommée.

Ce n'est point une vertu d'humeur & de tempérament : il en est qui auroient comme les autres toute l'inclination pour le vice que peut donner le feu de l'âge, la vivacité des passions,

le torrent de l'exemple, les avantages de corps & d'esprit; qui pourroient faire le mal, comme dit le Sage, & qui sont en cela plus loüables de ne le pas faire : *Potuit transgredi, & non est transgressus; facere mala, & non fecit*, Eccli. c. 31.

Ce n'est pas une vertu foible, qui naisse d'un petit genie; & qui donne dans la bagatelle, en se bornant à de menuës pratiques, & à de legeres observances d'une pieté superstitieuse : il en est qui sont distinguez par leur esprit, & par leurs autres belles qualitez; qui vont au solide; & cela non pas un, ou deux, mais plusieurs que vous connoissez vous-mêmes, à qui vous ne pouvez refuser l'estime que merite une vertu reconnuë, approuvée, & si je l'ose dire, respectée par ceux-là mêmes qui ont le moins de pieté.

Voilà ce que nous voyons, & ce qui nous rend chere l'éducation d'une jeunesse qui donne au public des esperances si bien fondées, & qui portera un jour dans tous les lieux du Royaume ces principes du Christianisme. Or il étoit important de vous

faire connoistre à qui vous aviez obligation de ces graces. Ne vous trompez pas dans l'objet de vos reconnoissances : non, ce n'est point à nos soins, à nos veilles, à nos travaux que vous devez ces fruits de l'année: foibles instrumens que nous sommes, nous sçavons combien nos paroles ont peu d'efficace & de force pour soutenir un âge si foible. C'est de plus haut que descendent ces miracles de la grace : remontez jusqu'à la source; reconnoissez l'image de Marie, que vous avez érigée dans le Sanctuaire ; c'est vôtre Reine, vôtre Patrone, vôtre Mere; souvenez-vous que ce n'est jamais en vain qu'on implore sa protection : l'Eglise nous apprend que c'est par elle que Dieu verse ses faveurs sur les Fideles ; que c'est en elle qu'il faut chercher la vie de la grace, *In me omnis spes vitæ*; qu'elle est l'azile, le refuge, l'espérance des pecheurs, l'étoile qui nous guide dans cette mer orageuse du Monde, la porte du Ciel, la Protectrine & la Médiatrice, qui nous obtient tous les secours necessaires pour le salut.

Eccli. c. 24.

Il eſtoit, dis-je, important qu'il y euſt un jour conſacré dans l'année à rendre à Marie des devoirs d'une ſi juſte reconnoiſſance; à vous imprimer profondement dans l'eſprit ces ſentimens de l'Egliſe, afin que vous appriſſiez de bonne heure à qui vous eſtes redevables des graces du Ciel. Mais pouvez-vous l'ignorer vous-mêmes, aprés les marques ſenſibles qu'elle vous a données de ſa protection? Rappellez dans vôtre eſprit tout ce que vous lui avez demandé; & ce que vous en avez reçû: ſouvenez-vous de ces momens ſi dangereux, où, aprés l'avoir invoquée, vous avez éprouvé des effets ſi ſenſibles de ſon ſecours. Combien de fois aprés nos ſoins & nos exhortations, toûjours agitez, toûjours foibles, & preſque à demi vaincus, avez-vous trouvé au pied de ſes Autels de nouvelles forces? Combien d'entre vous en prononçant ſeulement ſon nom, ont mis en fuite les ennemis de leur ſalut; ont recouvert le calme & la paix du cœur, que rien ne pouvoit leur rendre? Que ſeriez-vous devenus ſans elle? Comp-

tez, si vous pouvez, tant de faveurs ; les combats que vous avez soutenus contre vous-mêmes, les victoires que vous avez remportées, les lumieres, les inspirations, les bons desirs : que rien n'échappe aujourd'hui à vôtre souvenir, afin que rien n'échappe à vôtre reconnoissance. Joignez au bien que vous avez fait les pechez que vous n'avez pas commis:car c'est à ses soins que vous êtes redevables de l'un & de l'autre.

Oüi, Vierge sainte, nous voulons que ce jour soit un jour de triomphe pour vous;que tout ce que nous avons reçû de graces retourne vers sa source. Recevez ce sacrifice de nos loüanges;reconnoissez ici vos enfans ; recueillez les fruits que vous avez produits & cultivez : quand nous n'aurions point d'autre gage de vôtre protection que le bien que nous voyons,nous aurions lieu de croire qu'une puissante Protectrice préside en cette maison. Mais combien de faveurs qui nous sont cachées?vous seule connoissez toute l'étenduë des obligations que nous vous avons. Qu'il y ait du moins un jour

destiné à vous rendre graces, dans une année où chaque jour a été marqué de vos bienfaits ; & si nous n'y avons pas répondu par une exacte fidelité, que nous ayons du moins soin d'y répondre par une juste reconnoissance. Agréez des cœurs qui vous sont offerts, & qui ne sont pas moins touchez de vos faveurs, que vous en êtes prodigue.

II. Partie.

Mais ce n'est pas seulement un sacrifice d'action de graces, que nous offrons aujourd'hui; c'est un Sacrifice d'expiation que nous presentons au Seigneur par l'entremise de Marie, pour expier les fautes que vous avez commises pendant tout le cours de l'année. L'Ecriture remarque que le saint homme Job, à la tête d'une famille nombreuse, dont il étoit l'ornement & l'exemple, ménageoit entre ses enfans des entreveûës & des jours de réjoüissances, pour entretenir la paix & l'union. Quoique tout s'y passast dans les régles de la bienséance, & de la vertu la plus exacte ; cependant le saint homme, persuadé

qu'il se glisse toûjours beaucoup de fautes jusques dans les societez les plus saintes, avoit soin de les rassembler ensuite pour les sanctifier, & se levant dés le point du jour, offroit au Seigneur une holocauste pour expier

Job. c. 1. les pechez de ses enfans: *Consurgensque diluculò, offerebat holocausta pro singulis.* Car enfin, que sçais-je, disoit-il en lui-même, si malgré la vigilance que j'ai sur chacun des miens, il ne leur est point échappé quelque offense envers Dieu, qui peut ensuite attirer sa colere & son indignation sur les autres; *Ne forte peccaverint filii*

Ibid. *mei, & benedixerint Deo in cordibus suis?*

Telle est l'intention que nous avons dans l'action presente: tout est dans l'ordre, graces à Dieu; mais dans la crainte que nous avons qu'au travers du bien il ne se glisse aussi quelque faute, qui attire sur nous la vengeance du Seigneur, nous avons cru devoir établir un jour d'expiation; & nous avons consacré ce jour à la gloire de Marie, parce qu'elle est la Mere de misericorde par excellence. Comme elle a bien daigné vous prendre

sous sa protection, c'est par elle que nous vous présentons à Dieu:nous la supplions de lui faire agréer la satisfaction publique que vous faites de toutes les fautes passées.

C'est pour cela que cette action est accompagnée de toutes les circonstances,qui peuvent apaiser la Justice Divine. S'il vous est échappé quelque confession nulle & mauvaise, faute de douleur ou de sincerité; vous venez la reparer par une confession plus exacte & plus douloureuse. Si vos Communions ont esté peu meritoires,ou par la negligence,ou par l'immodestie,comme il y a sujet de craindre pour un âge où l'on n'est point assez frappé de la sainteté de ces mysteres redoutables dont les premiers Chrétiens,tout Saints qu'ils estoient, n'approchoient qu'en tremblant; vous faites une Communion générale, accompagnée d'une ferveur & d'un recüeillement capable de reparer les fautes de toutes les autres.

C'est dire à Marie: Vierge sainte, si vous avez eu le déplaisir, & peut-estre le reproche de voir vos enfans

approcher ſans reſpect & ſans fruit du Sacrement adorable de nos Autels, vous aurez la gloire & la ſatisfaction de les voir approcher de la Sainte Table avec une révérence & une retenuë dont les Anges ſeront édifiez; ce jour vous vengera pleinement de toutes les negligences paſſées. Quelle réparation plus glorieuſe, quel ſpectacle plus digne de Dieu, qu'elle ceremonie plus ſainte & plus auguſte, que de voir une jeuneſſe ſi nombreuſe penetrée des plus tendres ſentimens de pieté, paroiſtre devant les Autels, avec une modeſtie Angelique ? Quelle conſolation pour les perſonnes vertueuſes, ſi l'on voyoit comment les enfans des meilleures Maiſons de France, dans un âge qui ſemble ſi peu capable de devotion, approchent des ſaints Myſteres; comment la pieté ſemble paſſer de rang en rang, des grands aux petits, & la ferveur ſe redoubler à l'envi par l'exemple l'un de l'autre! Les dehors peuvent-ils eſtre ſi modeſtes, ſans que le cœur ſoit touché? Si Dieu fut ſi content de voir Achab humilié devant

luy, qu'il ne peut s'empeſcher de le marquer au Prophete. *Nonne vidiſti humilitatum Achab coram me ?* que penſera-t-il, ô Vierge ſainte, quand vous lui ferez voir tant de jeunes hommes ſous vôtre protection plus innocens,& plus touchez qu'Achab, lui faire une ſatisfaction publique à la veüë des hommes & des Anges ? Pourra-t-il vous refuſer le pardon que vous lui demanderez pour nous? & ſi cette action de Religion n'eſt pas capable de nous rendre vôtre grace,ô mon Dieu,qu'eſt-ce qui le pourra ?

Mais il eſt difficile que dans une ſi grãde aſſemblée il ne ſe trouve quelque Ame infidele à Dieu : il ſe gliſſa un traître juſques dans le Sacré College des Apôtres, & il oſa ſe preſenter avec eux aux ſaints Myſtéres. Je veux bien l'avoüer,il y a quelquefois juſques dans les maiſons les plus ſaintes des Ames venduës au peché,pour uſer de l'expreſſion d'un Prophete : il en eſt que ni les remontrances, ni la vigilance,ni les Sacremens,ni le bon exemple , ni la grace , ne touchent plus ; qui s'endurciſſent dés l'enfan-

ce,& qui n'ont nul ſentiment de pieté : je ne ſçay quel fonds de malignité, qui leur eſt propre,les corrompt; quand ils verroient tout le Monde converti , ils s'acharneroient à leur perte : il ſemble qu'ils ayent pris à taſche,pour parler avec l'Ecriture,de s'éloigner de Dieu,& d'écarter adroitement tout ce qui peut les rappeller ; les diſcours de pieté,le commerce des gens de bien , les conſeils les plus ſages, tout leur devient ſuſpect, dés qu'on veut les ramener à leur devoir : *Qui quaſi de induſtria receſſerunt ab eo.* S'il y a quelque ſujet di-
Job. c. 34. gne de compaſſion , c'eſt de voir un jeune homme de ce caractere devenir indocile, froid, inſenſible à tout juſques dans le centre de la pieté meſme, s'endurcir, ſe perdre, & ſe damner avec plus de peine qu'il n'en auroit à ſe ſauver. Je dis ſe damner:car ſi l'on peut avoir en cette vie quelque conjecture de ſa reprobation, on peut dire avec verité qu'il n'en eſt point de plus forte , que de paſſer ſa jeuneſſe dans le lieu Saint, au milieu de tous les exercices du Chriſtianiſ-

me, sans y prendre nul sentiment de crainte de Dieu. Il n'est pas vrai-semblable qu'ils apprennent dans le Monde, où les plus sages se pervertissent, ce qu'ils n'ont pas appris dans l'Ecole de la vertu: c'est la menace du Prophete ; ***In terra Sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini.*** Il est peut-être ici quelqu'un de ces cœurs infideles; vous le sçavez, ô mon Dieu, & c'est pour obtenir la grace de sa conversion, que nous nous addressons à Marie. Nous ne pouvons souffrir qu'il y en ait parmi nous, ne fut-ce qu'un seul, qui ne soit pas à vous, & nous allons à vôtre Mere comme à la derniere ressource ; nous sçavons que rien ne lui est impossible, & nous n'avons d'esperance qu'en elle. *Isa c. 26.*

C'est lui dire : Vierge Sainte, conservez sous la protection de vôtre Nom, ceux, dont il vous a plû nous confier le Salut : ***Serva eos in nomine tuo, quo dedisti mihi.*** Nous n'avons rien omis pour les sauver ; & tous nous ont donné des espérances de vertu, hors ce malheureux enfant qui s'opiniâtre à sa perte : ***& nemo*** *Joan. c. 27.* *Ibid.*

ex eis periit, nisi filius perditionis. Celui qui peut-être nous a le plus coûté, est celui avec qui nous avons fait le moins de fruit. Et cependant qu'avons-nous oublié ? nous avons pris les mesures les plus justes; nous avons étudié le temps, l'humeur, les occasions ; nous l'avons suivi pas à pas; nous avons tantôt dissimulé, tantôt pressé, sollicité, conjuré : il le sçait, l'ingrat, & il ne peut s'en souvenir sans rougir de confusion, & sans nous rendre justice dans le secret du cœur. Ah ! combien de graces il a lui seul épuisées ! il en a eu plus qu'il n'en faut pour en convertir cent autres. Mais il ne sçait pas combien de fois nous avons gémi pour lui devant vous, ô mon Dieu ; vous le sçavez, & vous n'avez pas oublié ce que cet enfant de larmes nous a coûté. Mais enfin tous nos soins ont été perdus; nous n'avons pas merité la consolation de recüeillir le fruit de nos peines : nous serions trop heureux, Seigneur, & trop bien payez dés cette vie, si nous avions le plaisir de remettre dans le bon chemin tous ceux

qui s'égarent ; si nous pouvions redresser un esprit toûjours indocile, toûjours intraitable, & peut-être venu jusqu'au comble de l'impieté, qui est de railler de la vertu, & de la devotion: il court malgré nous à sa perte.

C'est à vous, ô Vierge sainte, de ramener au bon Pasteur cette brebis égarée ; nous n'y pouvons plus rien. Vous seule connoissez par où son cœur peut-être pris ; vous seule avez entre les mains ces graces choisies, qui amollissent les plus endurcis, & en font des enfans d'Abraham: c'est à vous seule que la conquête de celui-ci est reservée ; il est de vostre gloire que ce cœur rebelle ne vous échappe pas aujourd'huy. Rendez nous une ame à demi perduë, & qu'il ne soit pas dit qu'on puisse perir sous vostre protection. C'est dans cette veuë que vos enfans assemblez font ces Prieres puliques, cette Communion generale. N'examinez point si le sujet est indigne de cette faveur : écoutez les vœux de tant de serviteurs fideles, qui implorent vostre clemence ; laissez-vous fléchir par tant de jeunes en-

sans que l'innocence de l'âge vous rend si chers. Soyez sensible aux plaintes que vous fait peut-estre le mal-heureux lui-même de la dureté de son cœur ; il a confiance en vous ; & que lui resteroit-il dans le déplorable état où il est, s'il avoit perdu cette ressource ?

Qu'il ne sorte point d'ici, qu'il ne soit touché d'un saint repentir. Qu'il forme au moment que je parle, le dessein d'une vie plus chrétienne & plus vertueuse. Qu'il soit contraint d'avoüer que vous êtes toute puissante auprés de Dieu, & qu'on ne peut vous résister. Ou s'il s'endurcit enfin, & qu'il faille malgré nous voir perir entre nos mains le prix du sang de Jesus-Christ, ce dépost si cher que vous nous avez confié, & dont nous sommes prests de racheter le salut à quelque prix qu'il vous plaira ; ah ! sainte Vierge, priez Dieu qu'il se contente de la douleur que nous avons de nous le voir arracher cet enfant de perdition, que le Demon, que le Monde, que la Chair nous enleve, que vous aviez destiné à la gloire,

que nous tâchions d'y conduire, & qui peut-être regrettera un jour l'abus qu'il fait des secours que vous lui présentez maintenant. Que le Seigneur n'arreste pas pour cela le cours de ses graces sur cette maison. Nous sçavons que la faute d'Achab attira la malédiction de Dieu sur une armée entiere ; qu'il punit quelquefois sur les enfans, les pechez des peres jusqu'à la troisiéme & à la quatriéme génération : que le malheur d'un seul, s'il s'obstine à se perdre, ne soit pas suivi du malheur des autres : détournez de dessus nos têtes une disgrace si fatale, & continuez de nous procurer les faveurs du Ciel pour les années suivantes ; car c'est encore un troisiéme motif que nous avons eû d'établir cette Fête.

III. PARTIE.

Nous offrons pour vous, M. un Sacrifice d'impétration, pour obtenir par l'entremise de Marie, les graces dont nous avons besoin dans la suite. Quoique par la misericorde infinie de Dieu, & par les bontez de Marie, les choses se trouvent sur un pied de régularité, dont nous devons

tout esperer ; nous sentons le besoin que nous avons de la protection du Ciel, pour conduire un si grand ouvrage. Une année ne répond pas de l'autre ; il faut si peu de chose pour renverser l'ordre, & troubler l'œconomie de ces grandes assemblées. Nous voyons dans l'Ecriture, que Dieu a quelquefois permis qu'un esprit de vertige, pour user des expressions d'un Prophete, se soit emparé de ces vastes corps d'armée qui combattoient sous ses étendarts ; ***Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis*** : la teste tourne au plus sage ; chaque jour peut être un jour critique pour nous ; une faute en attire une autre. C'est ainsi que le temps a veû déperir les établissemens les mieux fondez ; & voilà ce qui doit faire trembler les maisons les mieux réglées. L'ordre est toûjours un état violent, sur tout à la jeunesse ; & mieux il est établi, plus il touche de prés sa décadence, si le Ciel n'y prête la main. C'est dans cette veuë que nous engageons Marie à vous prendre sous sa protection, à s'interesser pour vous : nous la mettons

Isai. c. 19.

tons à la teste de cette entreprise, afin qu'elle la regarde comme la sienne.

Vierge sainte, luy disons-nous, voilà vos enfans aussi-bien que les nostres ; nous vous transportons aujourd'hui tout le droit que nous ayons sur eux ; nous vous remettons ce que le public a bien voulu nous confier ; souvenez-vous que vous êtes leur mere, & qu'ils ne sont plus à nous : ce n'est qu'à ce prix que nous osons nous charger du soin de leur éducation. Autant que vous avez de zéle pour la gloire de vostre Fils, & pour le salut des hommes ; autant devez-vous avoir soin de secourir une Compagnie dévoûée à l'une & à l'autre. Vous voulez que cette Jeunesse soit élevée dans la crainte, & dans l'amour de Dieu ; nous n'omettrons rien de ce qui dépendra de nous : mais ce n'est pas sur cela que nous comptons ; c'est sur vous seule. Si nous connoissions un asile plus assûré contre les ennemis de leur salut, nous aurions soin de les y mettre à couvert. Exposez qu'ils sont à un danger continuel, dans un âge où à chaque moment on court

risque de perdre l'éternité, que ne ferions-nous pas pour tant d'ames qui nous sont si cheres? Mais où trouver une protection plus puissante que la vostre ? Non, Vierge sainte, si vous daignez nous tendre la main, rien n'est capable de nous faire perdre courage ; nous oublierons le peril & la difficulté ; seûrs de ne les égarer pas sous un guide si fidele, nous osons nous répondre du succés ; & malgré tous les obstacles, rien ne nous paroît impossible. Il faut donc, MESSIEURS, que pour entrer dans le Sacrifice d'impetration que nous offrons, pour obtenir par l'entremise de Marie la grace de maintenir la vertu, la regularité dans cette maison ; il faut, dis-je, que vous approchiez des saints Mysteres avec une forte resolution de répondre à cette grace. Le bon ordre d'une Assemblée depend des particuliers qui la composent: en vain nous y travaillerons sous les auspices de Marie, si chacun de vous n'y conspire.

Vous, MESSIEURS, qui avez été l'exemple des autres pendant tout

le cours de l'année (car il en eſt ici de ce caractere) c'eſt à vous que je m'adreſſe : voilà l'année expirée ; dites-moy, je vous prie, que vous reſte-t-il des dégouts que vous avés eû dans la pratique de la vertu ; des combats que vous avés ſoutenus contre vous-mêmes ; des railleries que vous avez ſouffertes de ceux qui ſe moquent de la devotion; du temps que vous avez dérobé à vos plaiſirs, pour le donner à l'étude & à la priere: que vous en reſte-t-il , que le ſouvenir des bonnes œuvres dont Dieu a été témoin, que le repos d'une conſcience pure & tranquille , qu'une réputation ſaine, que la gloire qui accompagne la vraye pieté ? Telle & plus parfaite ſera la joye que vous aurez à voſtre derniere heure, ſi vous perſeverés juſqu'à la fin. Vous voilà en poſſeſſion de la vertu; ne penſés plus qu'à vous y maintenir: vous ne trouverez dans l'année ſuivante que les difficultés que vous avés déja ſurmontées pluſieurs fois. Craignés de déchoir de voſtre état; on ne fait point de chûte mediocre , quand on s'eſt une fois déclaré pour la dévo-

tion ; de plus gens de bien que vous se sont dementis : que leur exemple vous fasse trembler ; mais que leur honte vous affermisse. Mettez-vous au dessus de ces vains discours , que vous avez sçû mépriser si souvent ; dites avec le saint Roy David : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes , sed non ut lex tua* ; les méchans , Seigneur, ont voulu m'engager dans leurs entretiens profanes , leurs conversations libertines ; *sed non ut lex tua* ; mais vous le sçavez , mon Dieu , je n'ay point trouvé dans leur commerce la satisfaction, le repos, la douceur que jay trouvée dans vôtre Loy ; je n'ay point eu de joye plus solide dans la vie que de vivre en grace avec vous. Je vois tous les autres plaisirs finir par le repentir, & par la confusion; celui de vous servir est accompagné de repos , & de gloire ; voilà aussi , mon Dieu, celuy à quoy je me borne pour l'avenir , & que je veux preferer à tous les autres.

Pour vous , Messieurs , qui n'avez pas tenu une conduite si reguliere , dites-moy , je vous prie , que

vous reste-t-il du passé, que l'attente redoutable du Jugement de Dieu, comme parle S. Paul, *Terribilis quædam expectatio judicii*; que les reproches d'une conscience qui ne peut se taire; qu'une mauvaise habitude fortifiée par le temps; que les chagrins continuels qu'attire aprés soy une vie peu réglée, dans une maison où l'on ne souffre rien qui blesse le moins du monde la pureté des mœurs? Quelle seroit à l'heure que je vous parle vôtre satisfaction, si vous aviez vécu chrétiennement? la peine en seroit passée. Tels & plus grands seront les remords que vous aurez au lit de la mort, si vous ne changez. Ne comptez pas sur la penitence que vous ferez dans un âge plus avancé; ne vous flattez pas sur des exemples que vous entendez dans le Monde de quelques personnes qui ont bien fini, aprés avoir mal vécu; pour un exemple pareil, il est un million d'autres personnes qui meurent dans l'impenitence, & dont on supprime la mort affreuse.

Qui osera même répondre de ceux qui meurent les plus repentans,

quand ils ne se repétent qu'à la mort? Croyez-moy, MESSIEURS, commencez à bien vivre. Quelqu'un peut-être parmi vous a vû mourir son pere ou sa mere; triste, mais utile leçon: qu'il se souvienne de leurs dernieres paroles. Que luy ont-ils dit au lit de la mort, où l'on ne déguise point la verité? qu'il n'y a rien de solide que de servir Dieu, & de faire son salut. Vous en avez esté touchez dans le temps; la tendresse envers vos parens, & la force de la verité vous a peut-estre tiré des larmes; vous avez pensé à bien vivre, vous l'avez voulu, vous l'avez protesté: enfans denaturez vous avez bien-tôt oublié les plus chers sentimens de vos peres! ce qui étoit vray alors, l'est-il moins aujourd'huy? C'est en vivant qu'il y faut penser, & non pas en mourant. Encore une fois, vivez bien, croyez-moy, dés maintenant, tandis que vous le pouvez & qu'il vous est facile dans la Maison de Dieu.

Que ce jour, MESSIEURS, soit un jour de salut pour vous; qu'il soit marqué par vostre retour à Dieu;

nous ne vous reprochons point le passé;donnés-nous l'avenir;un jour heureux peut reparer le mauvais exemple de plusieurs années ; du changement d'un seul dépend quelquefois celui de vingt autres;si un tel se convertissoit, dit-on,je le suivrois volontiers : heureux de pouvoir rendre au Seigneur ce que vous luy avez peut être ôté ; voilà une satisfaction digne de vous: il est si beau de gagner à Dieu, ceux dont il a mis, pour ainsi dire, le salut entre vos mains ! Les enfans imitent volontiers les exemples qu'ils ont devant les yeux.Que ne pourrions-nous pas, si vous vouliez nous seconder , & avancer l'œuvre du Seigneur? Il ne faudroit que dire : voyez un tel & un tel distinguez par la naissance, & par l'esprit, de quelle maniere ils se gouvernent,& quel honneur ils se font en suivant le parti de la vertu. Voilà ce qui seroit plus efficace que nos paroles : un jeune homme de ce caractere est un argument convainquant, & à quoy il n'y a rien à repliquer.Au contraire,malheur à vous si vous scandalisez par vostre mauvaise conduite ,

des enfans que l'innocence a rendus si chers à Jesus-Christ : malheur, si vous détruisez ce que nous avons tant de peine à établir.

Marc. 6. 10. C'est à ces enfans que le Royaume des Cieux appartient : *Sinite parvulos venire ad me ; talium enim est regnum Dei* ; & c'est à eux que je m'adresse pour finir. Commencez de bonne heure, mes chers enfans, à servir Dieu; tout âge est meur pour le Ciel : souvenez vous que le vostre a donné des Saints & des Martyrs à l'Eglise. Conservez cette pudeur modeste qui fait l'ornement de la jeunesse, & sans laquelle vous ne pouvez plaire ni à Dieu, ni aux hommes. Suivez les bons exemples que vous avez devant les yeux ; fuyez les mauvais, s'il s'en presente. Montrez que vous avez du courage, & que rien n'est capable de vous faire oublier la crainte du Seigneur : il est plus facile de se preserver du peché, que de s'en relever aprés la chûte. Voilà le temps de penser à vostre salut ; tous les momens sont desormais précieux. Donnez à vos parens, à vos Maistres,

à vos Anges Tutelaires, la consolation qu'ils attendent. Aimez la priere, les Sacremens, les bons livres. Imitez la pieté du jeune Tobie : tout enfant qu'il étoit, il n'avoit rien dans sa conduite, dit l'Ecriture, qui se ressentist de son âge ; *Nihil puerile gessit in opere* : & lorsque ses Compagnons alloient adorer les Idoles, il avoit la force de se separer d'eux, & seul il alloit au Temple adorer le Dieu d'Israël ; *Hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat ad Templum Domini, & ibi adorabat Dominum Deum Israël* : Il merita par là les benedictions du Ciel; & par là, mes chers enfans, vous en attirerez toutes les graces sur vous. Tob. c. 1 Ibid.

Voilà, sainte Vierge, le vœu que nous formons pour cette jeunesse Chrétienne ; aidez-nous à l'accomplir, & montrez que vous estes leur Mere, *Monstra te esse Matrem.* Et vous, mon Dieu, benissez une maison, qui est sous la protection de Marie; remplissez-là de vostre esprit ; répandés-le sur ces enfans, & sur nous ; car avec cela que ne pourrons-nous

pas faire ? Peut-être l'heure est-elle venuë, où ceux dont nous esperons le moins vont être à vous. Faites-nous entrer dans leur esprit, afin d'y graver profondement les verités de l'Evangile. Donnés-nous un cœur de Pere envers eux, puisque le public se repose sur nous de ce qu'il a de plus cher ; & donnés-leur un cœur d'enfant envers nous, pour suivre les conseils que le zéle de leur salut nous suggére. Faites qu'aprés avoir passé par les differens états de la vie, où nous vous prions de les combler de prospérités, ils se souviennent toûjours de ce qu'ils ont appris dans une maison qui vous est dévoüée. Que le libertinage & la corruption du Monde ne puisse jamais leur arracher les principes de Religion & de vertu que nous leur avons inspirés; afin que s'ils ont le malheur de s'écarter de la bonne voye, ils y rentrent tost ou tard, & que nous ayions la consolation de les revoir un jour dans la gloire, &c.

Fin du second Tome.



Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, permets d'imprimer un Livre qui a pour titre, *Sermons du Pere Cheminais, de la Compagnie de Iesus*, que trois Theologiens de nôtre Compagnie ont leû & approuvé. En foi de quoi j'ai signé la presente Permission. A Quimper le 24 de Septembre de l'an 1690.

JACQUES LE PICART.

